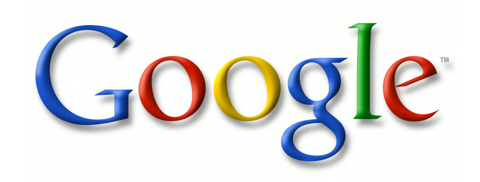








BÉLINDE,

CONTE MORAL

TOME TROISIÈME.

BÉLINDE,

CONTE MORAL

DE MARIA EDGEWORTH,

TRADUIT DE L'ANGLAIS

PAR LE TRADUCTEUR D'ETHELWINA,
PAR L. S.... ET PAR F. S....

TOME TROISIÈME.



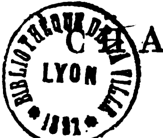
DE L'IMPRIMERIE DE GUILLEMINET.

A PARIS,

Chez MARADAN, rue Pavée S. André-des-Arcs,
n° 16.

AN X — 1802.

BÉLINDE.



CHAPITRE XIX.

UNE NOCE.

Bélinde et M. Vincent ne pouvaient s'accorder sur l'étendue des droits que leur assurait le *traité*, de manière qu'ils étaient toujours en dispute; ils s'accusaient l'un et l'autre de le rompre. Malgré toutes ces discussions, au bout de quelques semaines, M. Vincent sut, par son adresse ou par son propre mérite, gagner l'estime et l'amitié de Bélinde.

Elle était dans la plus favorable disposition pour M. Vincent. Il proposa un jour une grande promenade à cheval. On adopta sa proposition, et l'on forma le projet d'aller le lendemain voir les rochers de Brinhams-Craggs.

Le lendemain matin ils arrivèrent

tous ensemble près de Brinhams. M. Percival, qui était avec eux, s'écria : Que vois-je sur le sommet d'un de ces rochers?

Cela ressemble à une statue, dit M. Vincent; il faut qu'on l'y ait placée depuis la dernière fois que nous y vînmes.

Je crois que votre statue y est montée elle-même, dit Bélinde, car je crois la voir descendre. Ne la voyez-vous pas remuer? — Mais à présent, je crois remarquer que c'est un homme faisant l'exercice avec un fusil, pour s'amuser, ou plutôt pour notre amusement; ne voyez-vous pas plusieurs personnes qui le regardent?

Je jure que c'est une femme, dit Vincent.

Non sûrement, répondit Bélinde, ce ne peut être une femme.

Ce n'est cependant rien moins que mistriss Freke, reprit M. Percival.

En effet, c'était mistriss Freke qui, en chassant avec plusieurs jeunes gens, était montée sur le rocher, et s'amusait

à faire l'exercice comme un soldat. Lorsque la troupe d'Oakly-Parck fut près du rocher, Bélinde entendit la voix d'une femme, et elle reconnut mistriss Freke en habit de cheval très-leste.

Miss Moreton est avec elle, je crois, dit M. Vincent.

Pauvre fille! que fait-elle là? dit Bélinde; je crois qu'on veut la forcer de monter aussi sur le rocher; regardez un peu comme mistriss Freke la tire par le bras.

En approchant, ils entendirent mistriss Freke rire aux éclats de la peur de miss Moreton.

Nous aurions mieux fait, dit Bélinde, de passer d'un autre côté. Mistriss Freke m'a juré une haine éternelle, et je tremble qu'il ne lui prenne la fantaisie de me faire monter sur la pointe de ce rocher, pour se venger de moi.

Elle n'aura pas cette audace, dit M. Vincent avec vivacité, comptez sur nous pour vous défendre.

Je ne doute pas, de votre bonne volonté, repartit Bélinde; mais je ne veux point affronter ce péril pour vous donner le plaisir d'être mon défenseur. En disant ces mots, elle tourna la tête de son cheval.

Vous ne vous en irez point, miss, reprit Vincent en arrêtant son cheval; Songez, madame, que nous ne pouvons pas nous en aller : lady Anne, son mari, ses enfans sont venus ici pour vous, vous ne voulez point leur ôter tout le plaisir de leur promenade.

Nous la recommencerons un autre jour, dit Bélinde, et je suis sûre que vous aurez la bonté de venir avec moi, quoique vous soyez fâché dans ce moment-ci de me voir éviter le danger.

Miss Portman ne doit pas être surprise de voir la vivacité de M. Vincent, dit en riant M. Percival; c'est un *héros* amoureux; et vous savez que dans tous les romans, un héros ne peut pas être

avec sa noble dame sans qu'il leur arrive quelque aventure. Il doit sacrifier ses jours pour les siens, et ensuite la reconnaissance l'engage à lui donner la main.

La reconnaissance! interrompit M. Vincent; ce n'est pas un *héros* de mon caractère qui s'en contenterait.

Oh! ne vous alarmez point, reprit M. Percival toujours en riant; il me semble que miss Portman n'est point tentée de vous offrir le choix. Nous devons tous à présent regretter qu'elle vous ait ôté l'occasion de combattre pour elle, ou de la délivrer de quelque horrible danger. Il est si agréable d'être le héros ou la héroïne d'un roman!

Comme cette pauvre miss Moreton criait! dit Bélinde: quelle peur elle avait!

Je la plains, dit M. Vincent; mistriss Freke lui fait mener une singulière vie.

Elle est aussi digne de blâme que de pitié, dit M. Percival; ne savez-vous pas son histoire? Miss Moreton a quitté

toutes ses amies pour vivre avec mistriss Freke : en reconnaissance de cet abandon, celle-ci l'a privée, par tous ses conseils, de l'estime et de l'affection de ceux qui l'aimaient. Miss Moreton est orgueilleuse et faible, et par conséquent facile à tromper. Après mille folies qui l'ont fait tourner en ridicule, elle s'est laissée aimer par un jeune officier. Miss Moreton avait un parent qui lui était encore attaché ; c'était un honnête et respectable ecclésiastique. Il essaya de la ramener dans le chemin de la vertu ; mais mistriss Freke, furieuse de voir son influence combattue, employa toute son adresse à détruire l'effet des bons conseils de cet homme.

Voyant que ses moyens ne réussissaient pas, elle fit tant par son intrigue, qu'elle obtint le renvoi de ce pasteur. Le malheureux avait une famille nombreuse ; il fut obligé de sortir du pays pour pouvoir la faire subsister. Depuis ce mo-

ment, elle est tellement détestée de tous les habitans du village qu'elle a privés de ce bon pasteur, qu'il serait dangereux pour elle d'y passer. Voilà un trait de la vie de mistriss Freke.

Ce fut cette histoire, dit M. Vincent, qui m'a fait changer d'opinion sur elle. Jusqu'alors je l'avais toujours regardée comme une femme qui avait une mauvaise tête, mais un bon cœur, et qui se nuisait à elle-même sans nuire aux autres.

Il est difficile, dans le monde, dit M. Percival, et particulièrement aux femmes, de se nuire à elles-mêmes sans nuire aux autres. On commence par des plaisanteries, et l'on finit par des méchancetés. Elles défient le monde, — le monde se venge en les excommuniant. — Elles désespèrent de revenir de cet arrêt, et font leur unique occupation et l'objet de leur ambition du plaisir perfide de troubler la sécurité vertueuse des autres femmes.

Mistriss Freke n'est pas heureuse, dit Bélinde, quoiqu'elle affecte une gaieté folle; et, puisque nous ne pouvons pas changer sa manière en la plaignant ou en la blâmant, nous ferons mieux de ne plus nous occuper d'elle.

Permettez-moi de vous dire, reprit M. Vincent, que la méchanceté de mistriss Freke n'a pas eu la suite qu'elle desirait. Ne savez-vous pas, M. Percival, que M. Moreton a été placé par un honnête jeune homme?

J'en suis charmé, dit M. Percival; mais quel est cet homme généreux? je voudrais le connaître.

Je le voudrais aussi, dit M. Vincent; c'est M. Hervey.

— Clarence Hervey, peut-être?

— Oui, Clarence était son nom.

Personne, dit M. Percival, n'aime à faire autant de bien que Clarence Hervey.

Il est vrai que personne n'est plus ca-

pable que lui d'une action généreuse, dit Bélinde à voix basse. Elle ne put louer Clarence Hervey sans rougir.

La conversation changea, et miss Portman oublia Clarence Hervey, dont elle admirait la générosité en même temps qu'elle blâmait la légéreté. Elle traita M. Vincent avec plus de bonté qu'à l'ordinaire. Peut-être entrait-il dans ce procédé un peu de dépit de l'amour de Clarence.

On passa la soirée dans les jardins, et M. Vincent avoua que jamais le temps ne lui avait paru aussi beau.

Quoi! jamais; même en Amérique, dit M. Percival; je ne croyais pas que vous pussiez en convenir. Ne vous souvenez-vous plus de tous les éloges que vous avez donnés au climat et aux paysages de la Jamaïque?

— Oui; mais mon goût est tout-à-fait changé.

— Je me rappelle du temps où vous

croyiez impossible que votre goût pût changer : vous m'avez dit bien souvent que l'aspect de toutes les beautés de l'ancien monde ne pourrait toucher votre cœur.

—Miss Portman et vous avez opéré ce changement en moi. Les premières amours rendent souvent un homme ridicule, dit-il en rougissant. Bélinde rougit aussi.

Un premier amour, dit M. Percival, n'est pas nécessairement plus ridicule qu'un second ; mais il a plus de chances contre lui : souvent ce qui le fait naître est plutôt un hasard que le vrai mérite de l'objet aimé, et c'est une folie de penser qu'il doit être toujours durable.

Ne croyez-vous pas, dit Bélinde, qu'il y a cependant de la délicatesse à ne pas penser à un second amour, quand on a déjà éprouvé un sentiment ? Cette délicatesse n'est-elle pas le garant du bonheur de la société ?

Je crois, au contraire, répondit M. Percival, que *cette délicatesse* doit plutôt contribuer à son malheur; car je sens par moi-même que si je n'avais pas oublié l'objet de mon premier amour, qui ne méritait peut-être pas une aussi vive tendresse, je me serais figuré que jamais je n'aurais pu trouver le bonheur, et je n'aurais pu ressentir qu'une froide estime pour lady Anne, qui fait à présent le charme de ma vie. — Ainsi donc vous voyez, miss Portman, que *cette délicatesse* pourrait être taxée d'affectation, et qu'elle peut très-rarement rendre heureux.

Je vois, dit Bélinde en souriant, à la manière dont vous pononcez ce mot *délicatesse*, que vous ne croyez pas m'avoir persuadée. Je veux donc moi-même vous rendre les armes.

Heureux ceux, dit M. Percival, que des raisonnemens peuvent convaincre! Il y a tant de personnes qui ferment leur

esprit à la conviction, et qui finissent par dire comme ils ont commencé : *C'est mon opinion, j'ai toujours pensé ainsi*, et *je penserai toujours de même !*

M. Vincent aimait beaucoup M. Percival ; mais il sentit redoubler dans ce moment son affection pour lui. Quoique Bélinde n'eût jamais désigné Clarence Hervey à M. Vincent, cependant elle lui avait avoué, qu'avant de venir à Oakly-Parck, son cœur n'avait pas été insensible au mérite d'un homme aimable et estimable à-la-fois.

Depuis ce jour, M. Vincent s'apperçut qu'il plaisait de plus en plus à Bélinde, et qu'elle recherchait davantage sa société ; et il espéra que, possédant son estime, il obtiendrait bientôt son amour. Lady Anne lui répétait toujours qu'il fallait laisser à Bélinde le temps de la réflexion, ou qu'il perdrait tout. C'était avec peine que M. Vincent retenait son

impatience ; mais il sentait la justesse du conseil de son amie. Ses affaires étaient au même point à la fin de septembre.

Lady Anne Percival entra un jour dans la chambre de Bélinde un ruban à la main.

Savez-vous, lui dit-elle, que nous avons une noce aujourd'hui ? On vient de m'envoyer ce ruban. Vous vous souvenez sans doute de Lucie ? cette jolie fille épouse Juba, qui était amoureux d'elle. M. Vincent leur a acheté une petite ferme dans le voisinage. Mais regardez, ma chère, ne voyez-vous pas la noce passer ?

Elles se mirent à la fenêtre, et virent en effet une troupe de villageois qui revenaient gaiement de l'église. Lady Anne fit dresser une tente dans le parc, afin que cette heureuse journée se terminât par des danses : toute la compagnie s'y rendit. Là, Bélinde n'entendit que l'expression de la joie et de la reconnaissance qu'inspiraient les bienfaits de M. Vin-

cent. Juba, dans quelques couplets, chanta sa gratitude et son amour. Bélinde entendit avec plaisir et étonnement son nom uni à celui de monsieur Vincent.

Lady Anne demanda les couplets de Juba: c'était un mélange de son patois sauvage et de la langue anglaise: il peignait avec force les tourmens que mistriss Freke lui avait fait éprouver. Et ensuite, passant rapidement au bonheur qu'il éprouvait dans sa nouvelle condition, il remerciait vivement miss Portman de l'avoir délivré de cet horrible malheur. Il finissait en lui souhaitant toutes sortes de prospérités, et sur-tout d'être heureuse en amour.

Dès qu'il eut chanté, il offrit à Bélinde l'instrument américain, qu'il avait travaillé avec tant de zèle et de peine. Elle l'accepta, en jetant sur M. Vincent un coup-d'œil qui l'enchanta. — Tout-à-coup on entendit le bruit d'une voiture qui

traversait le parc. Bélinde tourna la tête, et découvrit à travers les arbres la livrée de lady Delacour.

Grand dieu ! s'écria-t-elle, c'est là voiture de lady Delacour ! Serait-ce elle-même !

La voiture arrête, et Mariette en descend précipitamment. Bélinde s'avance vers elle ; Mariette était dans une grande agitation.

Oh ! miss Portman, dit-elle, ma pauvre maîtresse est bien mal ; elle m'a envoyée pour vous chercher : voilà sa lettre. — Chere miss Portman, j'espère que vous ne refuserez pas de venir. Elle a été bien souffrante, et elle souffre encore beaucoup ; mais elle serait mieux, si elle vous voyait. Je vous dirai tout, miss, lorsque nous serons seules, et lorsque vous aurez lu sa lettre.

Miss Portman, accompagnée de Mariette, tourna ses pas vers la maison. Elle apprit, chemin faisant, que lady

Delacour avait eu recours au charlatan qui lui inspirait une aveugle confiance; que cet homme lui avait toujours refusé de faire l'opération qu'elle était résolue de subir. Il en craignait le danger, et il lui persuada d'essayer encore des remèdes dont il promettait merveille.

Nous ignorons, dit Mariette, quelles furent ses drogues; mais, ce qu'il y a de certain, c'est qu'elles affectèrent sa tête de la manière la plus alarmante. Dans son délire, elle vous appeloit souvent, et vous parlait comme à l'amie la plus tendre. Mais lorsqu'elle avait sa tête, elle ne prononçait pas votre nom, et ne souffrait même pas qu'on le prononçât devant elle. Un jour je lui disais combien je desirais de vous voir auprès d'elle; elle me lança le regard le plus terrible.

Lorsque je serai dans le tombeau, Mariette, s'écria mylady, il sera temps que miss Portman revoie cette maison,

et alors il sera temps aussi que vous exprimiez votre attachement pour elle.

— Telles furent les propres paroles de mylady ; elles me frapèrent d'étonnement, et je n'osais rien répondre.

— J'avais déjà soupçonné lady Delacour d'être jalouse de vous ; cela me parut extraordinaire, d'après la manière d'être de mylady avec mylord ; et je vis bien clairement alors que cela seul vous avait forcée de nous quitter. — J'ai su depuis que le domestique de sir Philip, qui me fait sa cour, sans, je vous jure, que je lui aie jamais donné le moindre sujet d'espoir, que Champfort était la cause de tout cela, qu'il avait répandu une foule de mensonges sur les billets de banque que mylord vous avait donnés, et qu'il avait fait accroire à mylady qu'aussitôt après sa mort vous épouseriez lord Delacour ; et mille autres calomnies qu'il confia au domestique de sir Philip Baddely, et qui revinrent à

ma maîtresse. — Maintenant, madame, je dois vous dire que ce domestique de sir Philip s'est conduit admirablement dans cette affaire. Lorsque je lui peignis l'horreur de pareils mensonges, il m'assura qu'il n'avait agi que dans l'intention de servir son maître, et il m'offrit de lui-même d'aider à démasquer cet hypocrite de Champfort avec quelques bouteilles de claret et un peu de flatterie.

Dès que Champfort fut animé par le vin, le domestique de sir Philip, parla de mylord, de mylady et de miss Portman; et il lui demanda pourquoi lord et lady Delacour se voyaient plus souvent depuis que vous aviez quitté la maison.

Champfort lui dit avec ses juremens ordinaires, que jamais, tant qu'il vivrait, mylord et mylady ne se raccommoderaient.

C'est pour cela, dit-il, que j'ai fait renvoyer miss Portman; car, depuis qu'elle

a introduit cette petite Hélène chez nous, mylord est un tout autre homme; et je crois en vérité qu'il aurait abandonné son vin, ce qui ne me convient pas du tout. Si mylady pouvait reprendre de l'empire sur lui, je serais bientôt chassé. — Non, mylord et mylady ne se réconcilieront jamais tant que je vivrai.

Dès que j'eus appris cette profession de foi, je l'écrivis, et j'en fis attester la vérité par le domestique de sir Philip Baddely. Lorsque lady Delacour lut cette lettre, elle fut atterrée, et si indignée d'avoir été la dupe d'un infâme valet, qu'elle m'envoya sur-le-champ chez mylord, pour lui demander le renvoi de Champfort.

Mylord murmura, parce que sa femme avait prononcé le mot *Je veux.* — Je crois qu'il l'aurait fait de lui-même si on ne l'eût pas exigé de lui; il répondit enfin :

Lady Delacour, je ne suis pas un

homme à être mené par une femme; je garderai ou je renverrai mes domestiques suivant mon bon plaisir.

Il sortit en disant ces mots. —

Ma maîtresse fut irritée de ce refus. Sa fièvre redoubla, et la mit dans le plus grand danger : elle refusa de voir mylord, à qui Champfort persuadait que cette maladie était feinte. C'était assez vraisemblable, puisque personne que moi n'entrait dans la chambre de mylady. — Au bout de quelques jours, elle se réveilla en criant :

Chère Bélinde, vous voilà donc enfin!

Elle ouvrit ses rideaux, et parut étonnée de ne voir personne dans la chambre : je suis sûre qu'elle espérait vous y trouver. Ce fut alors que j'osai parler de vous, et l'assurer que vous l'aimiez encore. Je lui racontai votre histoire avec mistriss Luttridge et mistriss Freke; elle en fut surprise.

Depuis cet instant, mylady ne fut pas

un instant sans penser à vous et sans vous desirer.

Un jour mylord me rencontra sur l'escalier, me demanda des nouvelles de ma maîtresse, et pourquoi elle n'envoyait pas chercher un médecin.

Le médecin qui lui ferait le plus de bien, mylord, lui dis-je, serait miss Portman; car j'ose vous assurer que, jusqu'à ce qu'elle soit revenue, ma maîtresse sera toujours plus souffrante.

Eh! pourquoi ne revient-elle pas cette jeune personne? Ce n'est pas moi qui m'y oppose; car je desire de tout mon cœur qu'elle soit ici.

Il est impossible, mylord, repris-je, après tout ce qui s'est passé, que miss Portman desire revenir, ou que ma maîtresse veuille vous demander son retour, tant que M. Champfort sera le maître absolu de la maison.

Oh! si ce n'est que cela, dit lord Delacour, vous pouvez annoncer à votre maî-

tresse que je vais renvoyer Champfort sur-le-champ; le coquin vient d'être insolent avec moi; je veux lui prouver que je suis le maître chez moi.

Je courus rapporter cette assurance à mylady, qui demanda aussitôt ses chevaux, son écritoire, et vous écrivit quelques mots d'une main tremblante. Je pris sa lettre, et je la quittai, en l'assurant que j'espérais vous ramener.

Comme Mariette finissait ces mots, Bélinde entrait dans sa chambre. Elle décacheta la lettre : ce n'était plus cette *éloquence de billet*; son esprit paraissait affaibli par ses souffrances physiques, et elle se terminait par ces mots :

« Je sens ma fin approcher; peut-être ma chère Bélinde se rendra-t-elle à ma dernière prière, et me permettra-t-elle de la voir encore une fois, avant que je meure. » —

Bélinde résolut de partir aussitôt; elle était pressée de quitter lady Anne et son

aimable famille : les enfans l'entourèrent, et fondirent en larmes quand ils apprirent son départ. M. Vincent demeura interdit ; mais évitons à nos lecteurs les détails touchans de cette séparation. — Miss Portman promit de revenir à Oakly-Parck aussitôt qu'elle le pourrait. M. Vincent lui demanda la permission de la suivre à la ville ; elle le lui défendit expressément, et il obéit à cet ordre avec autant de soumission et de grace qu'on pouvait l'espérer d'un amant qui voyait s'éloigner le moment de son bonheur.

CHAPITRE XX.

RÉCONCILIATION.

Lady Delacour avait bien pensé qu'il paraîtrait extraordinaire qu'elle restât à la ville le temps où il était de mode d'aller à la campagne. Pour éviter les soupçons, elle fit répandre qu'elle ne pouvait trouver de plaisir que dans les choses extraordinaires, et que cette année elle voulait se distinguer de tout le monde en restant l'été à la ville. La plupart de ses connaissances, à qui ses caprices étaient connus, ne furent point étonnées de cette singularité. Le charlatan qui la soignait lui avait défendu de sortir; elle s'apperçut enfin, au bout de quelque temps, que sa confiance était mal placée, et elle résolut de renvoyer cet homme ignorant. Elle prit cette décision pendant l'absence

de Mariette; mais elle fut obligée d'attendre son retour, parce qu'ayant une somme considérable à lui payer, il n'y avait que Mariette à qui elle osa confier la clef du boudoir et de l'escalier dérobé qui y conduisait.

Mariette seule soignait lady Delacour; cependant, quand elle fut partie pour chercher Bélinde, elle fut remplacée par une servante dont la bêtise était remarquable. Lady Delacour croyait qu'elle ne pouvait avoir rien à craindre de sa curiosité. Dans la matinée, Bélinde et Mariette arrivèrent : lady Delacour avait passé une mauvaise nuit; elle était assoupie : en se réveillant, elle vit Mariette assise à côté de son lit.

Eh bien! s'écria-t-elle, tout a donc été inutile! miss Portman n'est pas avec vous! donnez-moi mon laudanum.

Miss Portman est arrivée, dit Mariette; elle est dans votre cabinet de toilette; mais elle n'a pas voulu entrer ici

avec moi, de peur qu'elle ne vous causât trop d'émotion.

Bélinde est arrivée! dites-vous; chère et admirable Bélinde! en levant les mains au ciel.

Lui dirai-je que vous êtes réveillée, mylady?

Oui; — non, — restez. — Lord Delacour est chez lui; — je veux me lever: — dites à mylord que je voudrais lui parler; — que je le prie de passer d'ici à une demi-heure dans mon cabinet de toilette, pour déjeûner avec moi.

Mariette lui représenta en vain qu'il n'était pas prudent de se lever dans l'état de faiblesse où elle était; elle insista, et recommanda à Mariette d'être expéditive. Elle mit beaucoup plus de rouge encore qu'à l'ordinaire; puis, se regardant dans le miroir, elle dit avec un sourire forcé:

Ne suis-je pas charmante, Mariette?

en vérité, je crois que miss Portman sera de l'avis de lord Delacour, et pensera que je ne suis point malade. — Mais non; elle ne sait que trop la vérité; vous a-t-elle fait beaucoup de questions sur moi? — N'était-elle pas bien peinée de quitter Oakly-Parck? — N'étaient-ils pas tous désespérés de la voir partir? — A-t-elle parlé d'Hélène? — Lui avez-vous dit que j'avais demandé à mylord de renvoyer Champfort?

Au mot de Champfort, Mariette allait recommencer ses plaintes avec sa volubilité ordinaire; lady Delacour, sans attendre qu'elle répondît aux nombreuses questions qu'elle lui avait faites, passa rapidement près d'elle, et ouvrit précipitamment la porte du cabinet de toilette. Dès qu'elle apperçut Bélinde, elle s'arrêta tout court: elle eût sans doute succombé à son émotion, si miss Portman ne l'avait pas serrée dans ses bras, et soutenue jusqu'au canapé. — La voix

douce de Bélinde la fit revenir à elle-même ; elle la regarda pendant quelques momens, sans oser lui parler.

Est-il bien vrai que vous êtes ici, chère Bélinde ? s'écria-t-elle enfin, et puis-je encore vous appeler mon amie ? — Me pardonnez-vous ? — Oh ! oui, je le vois, — et de vous, de vous seule, je puis supporter l'humiliation d'être pardonnée. Jouissez, chère amie, de la supériorité que vous donne votre vertu.

Ma chère lady Delacour, vous vous jugez avec trop de sévérité : de quoi donc êtes-vous coupable ? je n'ai rien à oublier, rien à pardonner.

Je ne puis avoir trop de sévérité pour moi ; — vous n'avez rien à pardonner ! Oui, je vous ai offensée, et de la manière la plus sensible, — par une injustice ; oh ! combien vous avez dû me mépriser pour la folie, pour la petitesse de mes soupçons ! — Un esprit soupçonneux est le plus insupportable et le plus difficile à

supporter ; mon cœur fut autrefois sincère et généreux comme le vôtre ; — vous avez vu combien les meilleures inclinations peuvent devenir dépravées ; — que suis-je à présent ? un être malheureux, inutile et méprisé. —

A présent que vous avez épuisé vos forces, je puis espérer, dit Bélinde, que vous ne m'empêcherez pas de vous défendre. Je suis absolument de votre avis, et je pense comme vous, qu'un esprit soupçonneux est ce qu'il y a de pis au monde ; mais, comme vous le disait le docteur X., il y a une grande différence entre un élan de jalousie, et l'habitude du soupçon : le cœur le plus pur peut être en proie à la jalousie et alors une bagatelle suffit pour l'enflammer. —

Vous êtes trop bonne, ma chère ; mon égarement n'admet aucune excuse ; j'étais jalouse sans amour.

— Il est certain qu'une telle jalousie

n'est guère excusable; mais vous me pardonnerez si je crois que ce n'est pas celle que vous avez éprouvée. Et ce qui me fait douter de ce que vous pouvez m'assurer dans ce moment, c'est que je vous ai trouvé le cœur d'une mère pour Hélène, quoique cependant vous ayez fait tout votre possible pour me persuader le contraire.

— Ah ! c'est bien différent, ma chère Bélinde, je ne savais pas qu'Hélène méritât toute ma tendresse, et je ne pouvais m'imaginer qu'elle pût m'aimer. Dès que je me suis apperçue de mon erreur, j'ai changé de conduite. Mais je ne puis avoir aucun espoir avec mon pauvre mari. Il ne faut que du bon sens pour voir que lord Delacour n'est point un homme qu'on puisse aimer.

Vous n'avez peut-être pas toujours pensé ainsi, dit Bélinde, en souriant.

Mon dieu! dit lady Delacour un peu embarrassée, dans mes plus violens accès

de folie, je n'ai jamais pensé que vous pussiez aimer lord Delacour : j'avais seulement l'injustice de croire que vous recherchiez son nom et son titre. C'était assez absurde, ma chère; n'ajoutez pas le ridicule à l'absurdité.

— Il est donc bien ridicule d'aimer un mari ?

— L'aimer, lui! — Quelle folie: c'est impossible! — Chut. — Je crois entendre le craquement de ses souliers. De bonne foi, un homme peut-il espérer d'être aimé, lorsqu'il porte des souliers qui font un bruit si désagréable.

Lord Delacour entra dans la chambre

— Point d'explication, lui dit-elle, en l'empêchant de parler à miss Portman, cela n'amène que des désagrémens. — Allons, mylord, asseyons-nous, déjeûnons, et oublions tout ce qui s'est passé.

Lorsque lady Delacour avait assez de force pour oublier ses souffrances, on

pouvait à peine résister à la séduction de son esprit. Lord Delacour garda un silence obstiné, jusqu'à ce qu'enfin, se levant de table, il se tourna vers miss Portman, et lui dit :

De tous les caprices des jolies femmes, ce qui me surprend le plus, c'est celui de rester dans son lit sans être malade. Pourriez-vous croire à présent, miss Portman, que lady Delacour, qui vient d'être si animée, si vive, si gaie, si aimable, n'est pas sortie de son lit depuis huit jours ?

— C'est excessivement extraordinaire; mais ce qui l'est encore plus, c'est que lord Delacour soit, comme tout le reste du monde, trompé par des apparences, s'écria mylady. — Daignez, mylord, m'écouter cinq minutes, et peut-être augmenterai-je encore votre étonnement.

Lord Delacour fut frappé du changement soudain qui s'opéra dans la voix

et dans les manières de lady Delacour. Il la regarda attentivement, et retourna s'asseoir. Elle se tut un moment; puis s'adressant à Bélinde :

Mon incomparable amie, dit-elle, je vais vous donner une preuve convaincante du pouvoir sans bornes que vous avez sur mon esprit. — Mylord, c'est miss Portman qui m'a conseillé de faire cette démarche. Elle m'a persuadée de me soumettre à votre prudence et à votre bonté; elle m'a déterminée à m'abandonner à votre pitié.

Ma pitié! répéta lord Delacour : il crut qu'elle allait réaliser par un aveu les soupçons qu'il avait formés sur elle. Il la regarda tout effaré.

— Je vais, mylord, vous confier un secret de la plus haute importance ; — un secret qui n'est connu que de trois personnes dans le monde, — miss Portman, Mariette et un homme dont je ne puis vous révéler le nom.

Arrêtez, lady Delacour, s'écria mylord, avec une émotion et une force qu'il n'avait jamais montrées, arrêtez, je vous en conjure ; — je vous l'ordonne, madame : — je ne me sens pas assez maître de moi. — Je vous ai trop aimée pour recevoir de sang-froid un coup si sensible. — Ne me confiez pas un tel secret ; — ne m'en parlez plus. — Vous m'en avez assez dit, — trop dit. — Je vous pardonne : c'est tout ce que je puis faire. Mais il faut nous séparer, lady Delacour, ajouta-t-il avec une vive expression de douleur.

Il a un bon cœur ! — son ame est noble, je le jure, reprit lady Delacour, miss Portman, vous l'aviez mieux jugé que moi. — Eh bien, mylord, vous n'êtes pas encore parti ! — Je vois que vous m'aimiez réellement.

— Non, non, s'écria-t-il avec violence, tout faible que vous me croyez, lady Delacour, je suis incapable d'aimer

une femme qui s'est déshonorée, et qui a déshonoré son mari, sa famille.

Sa voix s'éteignit ; il s'appuya sur sa chaise.

— Comment, mylady, avez-vous la barbarie de badiner avec son bonheur?

Je ne plaisante point, miss, dit lady Delacour ; je suis contente, mylord, il est temps que vous soyez satisfait : je puis et je veux vous prouver, de la manière la plus sûre, que, malgré la légèreté apparente de ma conduite, je n'ai jamais manqué à ce que je dois à votre honneur et au mien. Mais je vous avertis que cette preuve vous dégoûtera, — vous fera frémir. — Si vous avez le courage d'en savoir davantage, — suivez-moi.

Il la suivit. — Bélinde entendit ouvrir et refermer la porte du boudoir. — Quelques minutes après, ils revinrent. — Le chagrin, l'horreur et la pitié étaient peints sur le visage de lord

Delacour. Il traversa rapidement la chambre, et sortit.

— J'ai suivi votre conseil, ma chère amie. Plût au ciel que je l'eusse suivi plus tôt! dit lady Delacour à miss Portman. J'ai fait connaître mon état à lord Delacour. Pauvre homme! il a été ému au-delà de toute expression; il s'est conduit à merveille: du moment que ses sentimens jaloux ont disparu, son amour pour moi a repris toute sa force. Le croiriez-vous? il m'a promis de rompre avec cette horrible mistriss Luttridge. Lorsque je l'ai prié de ne pas lui révéler mon secret, il m'a déclaré qu'il aimait mieux ne la revoir jamais, que de me causer un moment de chagrin. Combien je me reproche à présent d'avoir été pendant tant d'années le tourment de sa vie!

Ne vous affligez pas, ma chère lady Delacour, dit Bélinde, vous pourrez désormais faire le charme et le bonheur

de sa vie. Je suis persuadée que ce qui vous a jetée dans la dissipation, c'est que vous désespériez de trouver le bonheur dans votre intérieur ; mais à présent que vous allez trouver un ami dans votre mari, et une aimable et tendre fille dans Hélène, vous aurez le courage de vivre pour vous-même, et non pour ce qu'on appelle le monde.

Le monde ! s'écria lady Delacour avec un ton de mépris, à quel long esclavage ce seul mot a réduit une ame destinée à des sentimens plus élevés !

En prononçant ces mots, elle leva les yeux vers le ciel avec une ferveur que Bélinde avait déjà cru remarquer ; et alors, comme si elle oubliait qu'elle n'était point seule, elle tomba sur son sopha, et parut plongée dans une profonde rêverie. Elle cacha son visage dans ses mains, appela Mariette, et lui dit qu'elle voulait se coucher.

Lorsqu'elle fut au lit, Mariette revint

dire à Bélinde que lady Délacour paraissait disposée à dormir, et qu'elle desirait avoir ses livres près de son lit. Mariette chercha parmi plusieurs livres qui étaient sur la table celui que sa maîtresse lui avait demandé. Bélinde les regarda, et vit avec étonnement que c'étaient des livres de piété. Lady Delacour avait marqué plusieurs passages avec son crayon. C'étaient des raisonnemens pour prouver la nécessité de la religion. Miss Portman avait raison d'être étonnée de trouver de tels ouvrages dans le cabinet de toilette d'une femme comme lady Delacour.

Pendant la solitude à laquelle la condamnait sa maladie elle avait commencé à penser sérieusement à une autre vie. Son jugement, affaibli par la douleur, et jamais soumis à sa raison, était incapable de la guider entre la vérité et l'erreur. Son ame, naturellement enthousiaste, la portait toujours aux excès;

elle passa du septicisme outré à une crédulité aveugle. Sa dévotion n'était point réfléchie; elle n'en éprouvait l'influence que lorsque l'effet de l'opium était fini.

Lorsqu'elle était remontée par son opium, elle était étonnée et honteuse même des frayeurs que sa faiblesse lui avait inspirées. Elle résolut de cacher ce qu'elle appelait sa pusillanimité. La connaissance qu'elle devait avoir du cœur de miss Portman aurait dû la mettre à l'abri de la crainte du blâme et de ses plaisanteries; mais lady Delacour était gouvernée par l'orgueil, le sentiment, le caprice, l'enthousiasme, la passion; — enfin, par tout ce qui n'était pas raison.

Lorsqu'elle sortit de cet assoupissement elle sonna Mariette, et demanda miss Portman. Elle fut émue quand Mariette lui dit que Bélinde était restée dans le cabinet de toilette et qu'elle lisait.

Quel livre, s'écria lady Delacour? sont-ce les miens? Courez les chercher, enfermez-les dans ma petite bibliothèque et apportez-m'en la clef. Dès que lady Delacour vit entrer miss Portman, elle prit un air de gaieté, et la plaisanta sur la lecture sérieuse qu'elle avait choisie pour s'amuser.

Cependant, ajouta-t-elle, ces livres, malgré leurs titres baroques, sont assez amusans pour ceux qui peuvent trouver, comme moi, du plaisir à observer jusqu'où peut aller l'absurdité des hommes.

Bélinde, trompée par l'air de légéreté de lady Delacour, crut que les marques qu'elle avait vues sur les livres étaient plutôt un signe de moquerie que d'approbation, et elle ne pensa plus aux idées qu'elles lui avaient d'abord données. D'ailleurs, lady Delacour changea de conversation, en s'écriant :

— Puisque nous parlons de l'absurdité

des hommes, pourquoi ne penserions-nous pas à Clarence Hervey ?

Mais pourquoi y penser ? répondit Bélinde.

Pour deux excellentes raisons, ma chère. D'abord, parce que nous ne pouvons faire autrement ; et ensuite, parce qu'il le mérite. Oui certainement il le mérite ; croyez-moi, quand ce ne serait que pour m'avoir écrit ces charmantes lettres, dit-elle en ouvrant un secrétaire, et en prenant un paquet de lettres qu'elle mit entre les mains de Bélinde.

Lisez-les, je vous prie, et vous jugerez si je dois les placer à côté du *Voyage sentimental de Sterne*, ou des *Sermons de Fordice*. Regardez, par exemple, ajouta-t-elle, l'histoire d'une femme de Dorset-Shire, qui a eu le malheur d'épouser un homme aussi différent de M. Percival que ressemblant à lord Delacour. Cependant, ô miracle ! ils sont le plus heureux couple qu'on

puisse voir. — Mais, en vérité, je suis bien bonne d'admirer cette lettre ; car chaque mot est une leçon pour moi : je veux bien prendre tout du bon côté, et l'amabilité des plaisanteries de Clarence lui fait pardonner la sévérité de sa morale. Enfin, ma chère, ses lettres sont telles, que si vous les lisez, vous serez forcée d'avoir de l'amour pour celui qui les a écrites.

Eh bien, dit miss Portmam, en repliant la lettre qu'elle allait lire, je ne veux point courir un pareil danger.

Pourquoi, ma chère? dit lady Delacour. Abandonnez-vous mon pauvre Clarence à cause de sa maîtresse des bois, de Virginie Saint-Pierre? Je vous demande pardon, ma chère; mais ce jeune homme vous aime à la folie. Parce qu'un doute, un soupçon, une fausse délicatesse, quelque mal-entendu, l'empêchent dans ce moment d'être à vos pieds, vous prenez du dépit (ce qu'une

jeune femme ne doit jamais faire) : vous allez vous marier avec quelque sot ! uniquement, sans doute, pour exciter la jalousie de Clarence.

Si je me marie jamais, dit Bélinde avec fierté, ce sera pour être heureuse, et non pas par dépit. — Dans tous les cas, j'espère que je n'épouserai pas *un sot.*

— Je suis certaine que vous ne voudrez jamais... — je veux bien croire que M. Vincent.... —

M. Vincent ! et comment le connaissez-vous ? dit Bélinde.

— Comment je le connais ? Mais, ma chère, croyez-vous que je m'intéresse si peu à vous, que je n'aie pas découvert quelques-uns de vos secrets ? Et pensez-vous que Mariette ait pu s'empêcher de me dire d'un air triomphant : *Miss Portman n'est pas allée à Oakly-Park pour rien ; elle a fait la conquête de M. Vincent, un Américain, le pupille de M. Percival ;*

l'homme le plus beau, le plus riche qu'on ait jamais vu. — Je fus charmée d'apprendre cette nouvelle; car je croyais être sûre que jamais vous ne penseriez sérieusement à l'épouser.

— Mais de quoi mylady était-elle *charmée* alors?

— De quoi, ma chère? Que vous êtes novice! Votre tante Stanhope vous renierait pour cette seule question. Ne voyez-vous pas clairement que, si vous rendez Clarence Hervey tout-à-fait jaloux, quels que puissent être les obstacles qui l'empêchent de s'unir à vous, il déclarera qu'il vous aime passionnément. Je ne me ferais aucun scrupule de le pousser à cette extrémité, persuadée que ce serait pour son bien: sir Philip Baddely n'était point un homme à craindre; mais M. Vincent est un rival redoutable.

— Pourriez-vous croire, mylady, que je pusse tromper M. Vincent d'une manière aussi perfide?

— Vous savez que pour la guerre et pour l'amour toutes les ruses sont permises; — mais vous prenez la chose trop sérieusement, je n'ose plus rien dire. — Me permettrez-vous cependant de vous demander — si vous êtes irrévocablement engagée avec M. Vincent?

— Non : j'ai eu la prudence d'écarter toute idée de promesses, d'engagemens.

Eh bien, interrompit lady Delacour, je vous en remercie; — tout peut encore bien tourner. Prenez ces lettres, emportez-les dans votre chambre, lisez et relisez-les; et souvenez-vous bien, ma chère Bélinde, que vous n'êtes pas de ces femmes à qui un mariage de convenance puisse donner le bonheur.

Miss Portman raconta en peu de mots à mylady ce qui s'était passé entre elle et lady Percival : elle avoua que tous les raisonnemens de M. Percival et de M. Vincent sur un premier amour l'avaient empêchée de rejeter tout-à-fait

les soins de M. Vincent, et qu'elle avait même fini par croire qu'il était dangereux de se livrer à l'espoir d'un bonheur imaginaire, impossible à réaliser, et qu'il valait mieux se consoler d'un amour malheureux par une amitié vraie et tendre.

Les souvenirs que miss Portman réveillait dans le cœur de lady Delacour la firent soupirer amèrement : elle pria Bélinde de la laisser seule. Celle-ci la quitta, et se retira chez elle pour lire les lettres de Clarence Hervey. Elles lui donnèrent encore une plus haute opinion, non-seulement de son esprit, mais même de ses principes. Elle vit qu'il avait employé tout son esprit, toute son adresse, à ramener lady Delacour aux sentimens qui devaient la rendre heureuse, et qui devaient exciter l'admiration, et lui mériter l'estime de tous les gens vertueux. Elle y découvrit avec plaisir que Clarence, loin de profiter pour son propre

avantage de l'empire qu'il pouvait avoir sur l'esprit de lady Delacour, ne se servait de son habileté que pour lui faire chérir et son époux et sa fille. Il exprimait tous ses regrets sur l'absence de miss Portman, et il lui faisait sentir vivement tout le prix d'une amie aussi rare. Lorsqu'il parlait de Bélinde, il y avait de l'embarras dans ses expressions, mais jamais rien qui ressemblât à de l'amour. Il détaillait ses nombreux projets, et les plans romanesques qu'il avait formés depuis sa première jeunesse, et lui racontait comment ils s'étaient évanouis. Il finissait par dire, après avoir passé de la gaieté la plus vraie à la philosophie la plus sérieuse :

« Mon ami le docteur X. divise le genre humain en trois classes : ceux qui s'instruisent d'après l'expérience des autres, — ce sont les hommes heureux ; — ceux qui s'instruisent d'après leur propre expérience, — ceux-là sont sages ;

— et enfin, ceux qui ne s'instruisent ni d'après leur propre expérience, ni d'après celle d'autrui, — ceux-là sont les fous. — Cette dernière classe est la plus nombreuse. Je suis content, ajoutait Clarence, d'être de la seconde. Peut-être direz-vous que c'est parce que je ne peux pas être de la première. Et cependant, s'il était en mon pouvoir de changer, je ne le voudrais pas. N'allez pas m'accuser de vanité; mais je pense que ceux qui sont sages d'après leur propre expérience sont plus capables d'obtenir le bonheur et plus sûrs d'acquérir la vertu; car il est évident que les premiers ont besoin de voir courir aux autres les dangers auxquels nous nous exposons volontairement. C'est à nos dépens qu'ils s'instruisent; mais leurs progrès sont moins prompts et moins directs que les nôtres. Il y a peut-être plus de prudence à voir de loin le combat; mais je trouve que cette position est aussi peu desi-

rable que peu honorable. — Faites-moi donc taire, mylady ! Que je suis insensé de croire qu'en mêlant ainsi l'esprit militaire à la philosophie, et en parlant de boucliers et de combats, je pourrai plaire à une belle et jolie femme !

« Notre ami le docteur X. rirait de mon système et de mon choix ; il me demanderait si le vrai but de la philosophie est de faire des expériences ou d'être heureux. Quelle réponse pourrais-je lui faire ? Je vous avoue que je n'en ai aucune de prête : le bon sens me condamne, et mon propre sentiment même réfute mon système. Je paierai bien cher de telles expériences. *Sois grand homme et sois malheureux ;* telle est, je crois, la loi de la nature, ou plutôt le décret du monde. Mylady ne lira pas ceci sans penser que je me crois un *grand homme ;* et, comme je déteste l'hypocrisie encore plus que la vanité, je ne chercherai pas à détruire

votre idée. Quoi qu'il en soit, je vous dirai sérieusement que tout gai que je parais être, je suis dans un beau chemin pour marcher au malheur, comme si j'étais en effet le plus grand homme de l'Europe. Je suis, etc.

CLARENCE HERVEY. »

P. S. Ne pouvons-nous espérer de voir miss Portman à Londres cet hiver?

Quoique lady Delacour fût fatiguée de son entrevue avec miss Porman, elle se leva vers le soir pour écrire à M. Hervey. Elle aimait tendrement Bélinde, elle s'intéressait vivement à son bonheur, et elle était bien sûre qu'il dépendait de son union avec Clarence. — Lady Delacour avait la meilleure opinion de M. Hervey, et la plus sincère amitié pour lui. Elle croyait que Bélinde seule pouvait le rendre heureux. Elle trouvait du mérite à diminuer la foule de ses ad-

mirateurs; et d'ailleurs, elle était peut-être un peu jalouse de l'empire que lady Anne avait acquis sur l'esprit de Bélinde. Pour rendre justice à lady Delacour, il faut dire qu'elle prit dans sa lettre le plus grand soin de ne pas compromettre son amie. Elle écrivit à Clarence avec cet art qu'elle possédait si bien. Elle commençait par railler M. Hervey sur son génie mélancolique, et lui prescrivait, comme un remède sûr pour les maladies imaginaires, le bonheur de la vie domestique, qu'il peignait avec tant d'énergie.

« *Précepte commence, exemple achève*, disait elle; vous ne me verrez jamais être la *femme comme il y en a peu*, jusqu'à ce que vous soyez le *bon mari*. Bélinde est revenue d'*Oakly-Park* aussi fraîche, aussi jolie, aussi gaie que jamais. On voit que son cœur et sa tête sont bien remplis. M. Percival et lady Anne se sont emparés de la

tête par le droit que leur donne la raison et l'amitié; et M. Vincent, leur pupille, s'est promis de prendre son cœur par droit de conquête. Il est assez avancé dans son projet. Autant que je puis le comprendre, (car je ne l'ai pas vu) il me semble que *le futur* est digne de ma Bélinde. A une beauté telle qu'un héros de roman peut la desirer, il joint une ame pure, un cœur honnête, sans tache, sans faiblesse, excepté celle d'être éperdument amoureux, faiblesse que les femmes préfèrent ordinairement à la philosophie d'un stoïcien. — A propos de philosophie, nous pouvons croire que M. Vincent, ayant été élevé par M. Percival, est de la classe de ceux qui s'instruisent d'après l'expérience des autres, et par conséquent nous devons penser qu'il doit être un *homme heureux*. Suivant la manière de juger de mistriss Stanhope, il est vraiment heureux; car il a une immense fortune. Nous savons que cela

seul n'est pas capable de faire la moindre impression sur l'esprit de sa nièce ; mais ce qui est tout pour Bélinde, c'est l'opinion de lady Anne et de son mari. Depuis le temps qu'elle est avec eux, leur empire sur son esprit ressemble à l'autorité paternelle ; je crois que je serai obligée de mettre l'épée dans la balance pour qu'elle penche de mon côté.

« Si vous pouvez terminer vos descriptions poétiques des tours pittoresques et des vieux châteaux du Dorset-Shire avant les ides de novembre, hâtez-vous de revenir, mon cher Clarence, pour assister aux noces de Bélinde. — N'oubliez pas ma commission auprès de l'ange du Dorset-Shire. — Que l'amour vous ait en sa digne garde ! — ou n'espérez plus un regard de votre sincère admiratrice et de votre amie,

T. C. H. Delacour. »

P. S. Remarquez, mon cher mon-

sieur, que je ne suis pas aussi pressée d'avoir à vous féliciter sur votre mariage, que si vous étiez un autre M. Hervey. Ceci soit dit sans vous donner trop de vanité; mais, sur cent femmes que j'ai vues dignes d'être vos maîtresses, je n'en ai pas connu plus d'une digne d'être votre femme. Prenez donc garde au choix que vous ferez, car c'est alors que vous seriez dans *un beau chemin pour marcher au malheur.*

Dès que lady Delacour eut fini sa lettre, elle la remit à Mariette pour qu'on l'envoyât sur-le-champ à la poste : elle espérait que Clarence Hervey partirait pour Londres aussitôt qu'il l'aurait reçue. Elle était fatiguée de sa journée, elle s'endormit; on n'entra chez elle que le lendemain vers l'heure du dîner.

Miss Portman lui rapporta les lettres de M. Hervey. Lady Delacour ne fut pas contente de l'air froid avec lequel

Bélinde loua le style et l'esprit de Clarence. Elle lui dit :

Je vois qu'ils ont fait de vous, à Oakly-Park, un vrai philosophe. — Vous avez bien profité de leurs principes, de ne jamais admirer. Faut-il éteindre ainsi le flambeau de l'amour à l'autel de la raison ? »

Il vaut mieux l'y éteindre que de l'y allumer, répondit Bélinde. — Comment avez-vous passé la nuit ? Occupons-nous plutôt de votre santé que de l'*amour et de son flambeau.*

— Je vous remercie, ma chère ; mais mon intérêt pour vous m'empêche de penser à moi. — Puis-je vous demander pourquoi votre *preux chevalier* ne vous a pas suivie à Londres.

— M. Vincent ? — Il savait que je venais pour soigner mylady, et je lui dis que vous ne pourriez le recevoir. Je lui ai promis de retourner à Oakly-Park quand je le pourrais.

Lady Delacour soupira. Elle ouvrit les lettres de Clarence l'une après l'autre, et comme sans savoir ce qu'elle y cherchait. Lord Delacour entra chez elle en ce moment : il avait été absent depuis le matin de la veille, et il paraissait très-fatigué. Il demanda, d'un ton inquiet, des nouvelles de mylady. Elle était piquée de ce qu'il l'avait quittée pendant aussi long-temps ; elle se contenta de faire une inclinaison de tête, et elle continua de lire.

Lord Delacour regarda les lettres, et reconnut l'écriture d'Hervey : il changea de visage, balbutia quelques lieux communs, et se jeta dans un fauteuil, en jurant qu'il était fatigué à la mort ; que depuis la veille il avait fait à cheval au moins cinquante milles. Il ajouta, en murmurant, qu'il était bien fou de s'être donné tant de peine. —

Lady Delacour entendit cette phrase et ne répondit rien. Alors son mari

sortit sa montre : cette ressource ne lui manquait jamais quand il était embarrassé. —

Il est temps que je parte, — j'arriverai tard chez Studley.

Vous dînez donc chez lui? reprit lady Delacour d'un air négligent.

— Oui, et j'espère que son bon vin de Bourgogne me remettra de mes fatigues; car, ajouta-t-il en s'étendant, je n'en puis plus.

— Vous n'en pouvez plus! nous pouvons donc être sûres que mistriss Luttridge n'est pas à Rantipole? *Rantipole*, ma chère, dit-elle en se retournant vers miss Portman, est une maison de campagne de mistriss Henriette Freke, dans le comté de Kent. Quoique ce nom puisse vous paraître bizarre, je puis vous assurer qu'il a fait une grande fortune auprès de certaines personnes. — Je suis vraiment au désespoir, mylord, que vous ayez fait tant de chemin

inutilement ; mais aussi pourquoi ne pas prendre des informations avant de partir ? J'ai peur, en vérité, que vous ne soyez obligé de regretter Champfort. Il fallait envoyer demander si mistriss Luttridge était à Rantipole.

Ma chère et bonne lady, reprit lord Delacour d'un ton de voix qui pénétra le cœur de mylady, pourquoi ne pas *prendre de meilleures informations* avant de me soupçonner d'être un sot et un menteur ? Ne vous ai-je pas promis hier de rompre avec mistriss Luttridge ? comment pouvez-vous penser que, le moment d'après, justement lorsque j'étais encore attendri, ému, effrayé de ce que j'avais vu, j'aie été capable de vous quitter pour aller voir mistriss Luttridge ou quelque femme que ce puisse être ?

Oh ! mylord, je vous demande pardon, s'écria lady Delacour tout émue.

Elle se leva, et courut embrasser son mari.

Vous avez raison de me demander pardon, répondit lord Delacour d'un ton de voix altéré, mais sans quitter son fauteuil.

— Vous avouerez cependant que vous m'avez abandonnée, mylord.

— Abandonnée ! je vous ai quittée pour chercher dans tous les environs une maison de campagne agréablement située, et qui pût vous convenir ; vous aurais-je quittée pour tout autre motif?

Lady Delacour mit son bras sur l'épaule de mylord.

Je voudrais bien, lui dit-il, en regardant les lettres qu'elle avait encore à la main, que vous ne missiez pas ces papiers ambrés justement sous mon nez ; — vous savez que je déteste l'ambre.

— C'est vrai. Miss Portman, faites-moi le plaisir de serrer ces lettres dans le bureau, à moins que vos nerfs

aussi ne puissent pas supporter l'ambre.

Quant à moi, dit mylord d'un ton brusque, je ne puis le souffrir; j'aimerais mieux sentir l'huile de cette lampe.

Pendant que lord Delacour avait prononcé ces mots, lady Delacour s'était avancée nonchalamment vers miss Portman, qui essayait en vain d'ouvrir le secrétaire.

Attendez, ma chère, il y a un secret que je puis seule ouvrir.

Mylady, répondit Bélinde en lui rendant la clef, je ne puis ni vous aimer ni vous estimer, si vous vous conduisez ainsi avec mylord.

— Comment! que voulez-vous dire?

— Cette serrure est forcée, je crois?

— Vous m'entendez fort bien, mylady; voyez dans quelle inquiétude vous l'avez jeté!

— Je vois et j'entends qu'il est jaloux, malgré *tout ce qu'il sait*; —

c'est un fou. — Êtes-vous sûre que cette clef est celle que je vous ai donnée, Bélinde ?

Pouvez-vous l'accuser de folie, dit-elle, parce qu'il est plus jaloux de votre cœur que de votre personne ? Ah ! chère lady Delacour, si vous mettez quelque prix à mon amitié, à ma tendresse, faites-le sortir de cette inquiétude cruelle !

— Eh bien ! je ferai ce que vous désirez. — Mylord, voulez-vous nous dire ce qu'il y a de dérangé dans cette serrure ?

— Si elle est forcée, il faut envoyer chercher un serrurier ; je ne me pique pas de m'entendre à ouvrir les serrures, — les serrures à secret sur-tout.

Vous ne nous abandonnerez pas dans notre embarras, dit Bélinde en souriant. —

Vous avez peut-être besoin de lumière, dit lord Delacour en approchant

la bougie à la main : — voyons, qu'y a-t-il à cette clef, mylady ? — Mais cependant il faut que je sorte ; j'arriverai trop tard chez lord Studley. — Comment voulez-vous que j'ouvre une serrure dont je ne connais pas le secret ?

Eh bien! mylord, répondit mylady, je vais vous l'apprendre ce secret ; — c'est qu'il n'y en a point, — ni dans la serrure ni dans les lettres. — Prenez ces lettres, *si vous pouvez supporter l'ambre*, et lisez-les : — gardez-les jusqu'à ce qu'elles ne soient plus *infectées* de cette *horrible odeur*.

Lord Delacour pouvait à peine en croire ses yeux et ses oreilles ; il regardait lady Delacour pour voir s'il ne s'était pas trompé.

— J'ai peur que ces parfums ne vous portent à la tête, mylord.

N'ayez point cette crainte, s'écria-t-il en lui baisant tendrement la main. — Que cette complaisance est aimable!

Miss Portman nous prendra pour des vieux fous, dit-elle en essayant faiblement de retirer sa main. — Mais il me semble qu'elle est aussi simple que nous; car je vois ses larmes couler.

Mylord, dit un domestique, vos chevaux sont mis.

Je donne au diable lord Studley et son vin de Bourgogne; — je leur souhaite le bon jour pour aujourd'hui; vous pouvez le lui dire de ma part.

Oui, mylord, dit le domestique.

Lord Delacour dîne chez lui; on peut ôter les chevaux, ajouta lady Delacour. — Faites servir sur-le-champ. —

Il est impossible de dîner avec de tels convives dans l'état où je suis; je vole faire un peu de toilette, dit-il en regardant ses bottes toutes crottées; je serai prêt dans un moment.

Il sortit de la chambre avec une vivacité qu'on n'était pas accoutumé à lui voir.

O jour de merveilles! s'écria lady Delacour, c'est incroyable, en vérité! ce sera le *jour des miracles*, si nous pouvons le garder toute la soirée, sans le secours de lord Studley et de son vin : il faudra faire un peu de musique, ma chère Bélinde, et le prier de vous accompagner avec sa flûte ; — il est bon musicien.—Vous lui montrerez ce joli porte-feuille, plein de vos jolis dessins; il a très-bon goût, il dessine bien. — Faites-lui raconter cette histoire des tableaux de lord Studley. Vous n'avez peut-être jamais remarqué, ma chère Bélinde, qu'il a de l'originalité dans l'esprit : il est vraiment très-aimable quand il veut, et....

Le dîner est servi, mylady.

C'est malheureux! s'écria lady Delacour ; car je crois que, si l'on m'en eût donné le temps, j'étais en humeur de lui trouver tous les talens et toutes les perfections.

Il ne fallait pas à lord Delacour tant de frais pour lui faire passer une agréable soirée; la harpe de Bélinde, le goût de lady Delacour, les dessins, tout concourut à le mettre à son aise. Il joua de la flûte, et il fut applaudi; son histoire fit beaucoup rire ces dames; il s'apperçut qu'il plaisait, son esprit en fut plus à son avantage. Enfin lady Delacour et miss Portman le trouvèrent très-aimable, et se promirent de recommencer quelquefois ce trio.

CHAPITRE XXI.

HÉLÈNE.

PENDANT le déjeûner, Mariette parlait de ses oiseaux, en remerciant encore Bélinde de les lui avoir procurés.

Lady Delacour regardait ces oiseaux : jamais, dit-elle, je n'oublierai l'aimable attention d'Hélène dans cette occasion. Pendant son séjour ici, elle a gagné ma tendresse; mais vous savez les raisons qui m'ont forcée à l'éloigner de moi.

Je suis sûre qu'à présent, répondit Bélinde, loin de vous gêner, sa société vous charmerait ainsi que lord Delacour, qui l'aime beaucoup.

O ma chère! s'écria lady Delacour, vous oubliez ma position : qui peut encore m'être agréable ? La cloche fatale a

sonné pour moi, ma tombe est entr'ouverte; chaque jour ma vie est un miracle qui ne peut se prolonger. Si vous saviez combien mes nuits sont cruelles! Mais laissons ce triste sujet de conversation. Quel est ce manuscrit?

C'est un petit journal de Charles Percival, qu'il envoie à Hélène.

Lady Delacour le prit: je voudrais, dit-elle, revoir ma fille; mais je n'en ai pas le courage. Vous savez que mylord cherche une maison de campagne, alors il me sera impossible de l'emmener: c'est donc à présent peut-être la dernière occasion que j'aurai de l'embrasser. Je veux vous contenter; allez la chercher, elle restera ici quelques jours; lady Boucher vous conduira à la pension de mistriss Dumont dans Sloane-Street; j'aimerais autant être au milieu d'une volière que parmi une bande de jeunes filles. Je ne suis réellement pas en état d'y aller, je vais me jeter sur ce canapé et lire ce jour-

nal ; je doute cependant qu'il puisse m'intéresser.

Bélinde profita avec joie de la permission que lui donnait son amie, et elle partit aussitôt avec lady Boucher pour Sloane-Street.

Lady Boucher était vive, impatiente et babillarde ; elle expliqua donc longuement à Bélinde qu'elle voulait aller à une vente ce matin même ; que tout ce qu'elle craignait était de la manquer, et elle la pria cent fois de presser beaucoup miss Delacour ; ensuite elle s'impatienta contre ses chevaux, son cocher et son laquais. Enfin arrivée chez mistriss Dumont, une petite charrette couverte, arrêtée devant la porte et qu'il fallut déranger, la fit s'écrier plusieurs fois :

Je manquerai ma vente ; en grace ! ne laissez pas à miss Delacour le temps même de s'habiller ; ramenez-la tout de suite, je vous en supplie !

Bélinde promit de n'être qu'une minute,

La porte de la pension était ouverte ; un domestique aidait un vieillard à retirer de la charrette quelques pots de fleurs. Dans la salle, tous les enfans s'empressaient autour du vieillard, et arrangeaient leurs pots de fleurs avec tant de bruit, que mistriss Portman eut d'abord de la peine à faire entendre son nom.

C'est la vôtre. — C'est la mienne. — Qu'elle est belle ! — Qu'elle sent bon ! — Le grand géranium rose pour miss Jefferson. — Le blanc de Provence pour miss Adderly. —

Non, en vérité.

Miss Pococke, répondit le vieillard, le blanc de Provence est pour miss Delacour.

Silence, silence, mesdemoiselles, s'écria une femme en français ; et la petite troupe se tut aussitôt en fixant la porte. Dès qu'Hélène eut apperçu miss Portman, elle courut à elle pour l'embrasser,

et en se précipitant elle renversa son pot de fleurs.

Lady Boucher fait ses complimens à mistriss Dumont, dit un domestique; elle la prie de l'excuser si elle ne descend pas de voiture; mais elle a une affaire indispensable qui l'empêche de s'arrêter: elle demande d'envoyer miss Delacour sans toilette.

Hélène était loin de penser à s'habiller; elle était si contente de voir miss Portman, et de savoir que sa mère la desirait, qu'à peine elle donna le temps à mistriss Dumont de lui nouer son chapeau de paille.

Hélène courut à la voiture; mais, en rencontrant le vieillard, elle s'arrêta.

Mon ami, je ne vous ai pas oublié, lui dit-elle.

En vérité, nous n'avons pas le temps de penser à ce vieillard, cria lady Boucher en la tirant dans la voiture.

Chère miss Portman, de grace, par-

lez pour moi, demanda Hélène d'un ton suppliant; car il faut que je le paie et que je lui parle.

Bélinde dit au vieillard de venir chez lady Delacour; et l'on se remit en route à la satisfaction de tous.

Arrivées dans Berkeley-Square, Mariette vint dire que mylady venait de se coucher. Bélinde donna à Hélène le manuscrit de Charles Percival.

Treize pages! s'écria-t-elle; comme il est bon d'avoir tant écrit pour moi! Elle se mit à les lire, et les avait presque finies quand sa mère se réveilla.

Lady Delacour se recula en voyant Hélène courir au-devant d'elle, en se ressouvenant du mal qu'elle lui avait fait un jour en l'embrassant.

Hélène en parut plus affectée que surprise; elle baisa la main de sa mère et se remit à lire.

Ce manuscrit vous amuse donc bien, lui demanda lady Delacour, puisqu'il

vous empêche de me voir et de me parler ?

Maman, j'essayais de lire, vous croyant en colère contre moi.

Qui peut vous donner cette idée? dit lady Delacour en souriant.

Ah! vous souriez, dit Hélène; je vois que vous n'êtes pas fâchée, chère maman; je n'ai jamais été si heureuse de ma vie! Vous ne m'avez jamais regardée avec autant de bonté et de tendresse.

Mon enfant, il ne faut pas toujours juger sur l'apparence : il est possible de sentir plus qu'on n'exprime par ses regards. Mais je vous prie, Hélène, vous qui êtes si bonne physionomiste, dites-moi si vous avez vu dans mes yeux que j'étais mourante?

Hélène se mit à rire, et répéta :

Mourante! Oh non! maman.

Est-ce parce que j'ai beaucoup de couleur ?

Ce n'est pas pour cela, maman.

Vous voyez que j'ai du rouge ; vous appercevez quelque différence entre le teint de miss Portman et le mien. En honneur, vous observez bien, et il est quelquefois dangereux d'avoir près de soi des personnes aussi fines.

J'espère, maman, dit Hélène, que vous ne pensez pas que je veuille jamais savoir ce que vous voulez que j'ignore.

Je ne vous comprends pas, ma chère, s'écria lady Delacour, en se levant vivement et en fixant sa fille.

Hélène rougit ; mais elle répéta, avec une fermeté qui surprit même Bélinde, mot-à-mot ce qu'elle venait de dire.

L'entendez-vous, miss Portman, dit lady Delacour ?

Il me semble qu'elle exprime, dit Bélinde, un très-bon sentiment.

Sans doute, dit lady Delacour, et c'est au-dessus d'un enfant de son âge. Avez-vous lu les Mille et une Nuits, Hélène ? Vous rappelez-vous l'histoire de Zobéide,

et de l'extrême discrétion qu'on exigea d'elle?

Oui, maman.

Eh bien, c'est aux mêmes conditions que je vous permets de rester avec moi quelques jours.

Je ferai tout ce que vous voudrez, maman, dit Hélène avec joie.

Le vieux jardinier, à qui miss Portman avait donné rendez-vous, vint parler à Hélène. Lady Delacour demanda ce qu'il voulait; Hélène aussitôt, qui ignorait la part que sa mère et la tante de Bélinde avaient dans l'histoire de cet homme, la raconta avec feu, disant qu'il avait été trompé et chassé par de belles dames; que lady Anne Percival, et sa tante Mangaretta étaient venues au secours de ce pauvre homme, et l'avaient placé jardinier à Twickenham; qu'il venait vendre des fleurs aux pensionnaires de mistriss Dumont, et qu'elle s'était chargée de le payer, lorsque l'ar-

rivée de miss Portman l'en avait empêchée.

Lady Delacour avait entendu cette histoire avec embarras et impatience; elle demanda à Hélène le nom des belles dames qui avaient trompé ce jardinier.

Je l'ignore, maman.

Dites-moi la vérité : l'avez-vous jamais demandé à lady Anne, ou à votre tante Mangaretta ? Regardez-moi : ne vous en ont-elles jamais parlé ?

J'en ai fait la question à lady Anne; elle m'a répondu qu'il m'était inutile de le savoir.

Je dois beaucoup de remerciemens à lady Anne, s'écria lady Delacour; je vois qu'elle n'a point essayé de me nuire auprès de ma fille. Je suis la belle dame, Hélène, qui a causé le malheur de cet homme. Je rivalisais avec mistriss Luttridge; je suis honteuse de ma folie; la restitution est la meilleure preuve de repentir. Allez, chère Hélène, payez cet

homme, et dites-lui de revenir demain; je verrai ce que je pourrai faire pour lui.

Lord Delacour envoya à sa femme une belle bague de diamans, qu'il avait autrefois achetée pour miss Luttridge. Le soir, lorsqu'il demanda à mylady si elle en était contente, elle lui dit qu'elle la trouvait belle; mais qu'elle espérait qu'elle n'avait point été achetée pour elle.

Il lui répondit que non, mais qu'il lui demandait de la porter.

Lady Delacour l'assura qu'elle ferait ce qu'il souhaitait, mais que son goût pour la parure était passé; que, s'il voulait, il pourrait lui faire un plus grand plaisir.

Lord Delacour assura qu'il serait heureux toute sa vie de voler au-devant de ses desirs.

Elle lui demanda alors de faire une pension à un vieillard qu'elle avait traité injustement. Elle raconta son histoire

avec mistris Luttridge, et lord Delacour fit aussitôt le billet pour le jardinier.

En parlant à ce vieillard, Lady Delacour pensa que la maison qu'il habitait à Twickenham pourrait lui convenir. Lord Delacour enchanté la loua aussitôt, et, comme on le pense bien, garda le vieux jardinier.

Le sort de lady Delacour allait bientôt être décidé; son courage augmentait en même temps que sa frayeur de voir découvrir son secret.

Si je conserve la vie, dit-elle, ma ferme intention est de changer absolument de conduite; je fuirai la dissipation, je romprai avec les connaissances qui sont indignes de moi; je vivrai avec ma Bélinde et la famille Percival, et le rétablissement de ma santé morale pourra s'attribuer à mon séjour à Oakly-Parck: mais je serais inconsolable que le monde pût croire que je le quitte par force. Une retraite volontaire est honorable, une so-

litude forcée est humiliante. Il me serait impossible d'entendre dire : Lady Delacour est prude, parce qu'elle ne peut plus être coquette. Devenir le sujet des épigrammes et des caricatures, serait donner une vengeance trop aisée à mistriss Luttridge.

Quoique Bélinde ne partageât pas ces ridicules craintes de lady Delacour, elle essaya de la rassurer.

Je n'ai point oublié, répondit mylady, ma chère, les preuves que lord Delacour m'a données de son cœur. Mais je crains son peu d'adresse à cacher ce qu'il veut taire, et le sujet de ma frayeur. Mariette m'a appris ce matin que mistriss Luttridge était venue d'Harrow-Gate à Rantipole, et que, n'y trouvant pas lord Delacour, elle était revenue à la ville. Vous sentez bien que le motif de son retour ne peut être que sa haine contre moi ; et j'ai tout à craindre de sa curiosité, de sa perfide adresse et de sa jalousie. Mariette

est au-dessus de toute séduction. Quant à ce charlatan, la crainte de n'être point payé lui a sans doute fait garder le silence; je n'ai point d'argent à lui donner : j'ai remis à mistriss Franks le peu que j'avais; à trois heures je dois le voir pour la dernière fois dans le boudoir mystérieux.

Les craintes de lady Delacour sur la maligne curiosité de mistriss Luttridge n'étaient point entièrement sans fondement. Champfort travaillait pour elle et pour lui : la mémorable scène de la clef du boudoir était encore présente à son esprit. Il espérait, en découvrant le mystère, obtenir à la fois un nouveau pouvoir sur lord Delacour et des présens de mistriss Luttridge. Quoique sorti de la maison, il y avait conservé des agens. La stupide servante n'était point insensible, et Champfort avait cru de son intérêt de lui faire la cour. On sait que les grands événemens ont souvent de petites causes. Avec l'apparence de la

bêtise, la digne maîtresse de l'intrigant valet-de-chambre cachait l'oreille la plus fine et l'œil perçant d'un espion. Longtemps elle écouta et regarda en vain, et tout ce qu'elle put rapporter fut que le boudoir était toujours fermé, et que Mariette seule y entrait. Le jour indiqué pour la dernière entrevue entre mylady et le chirurgien, Mariette, selon sa coutume, l'enferma dans le boudoir, et fut chercher sa maîtresse. L'heure à laquelle il était attendu étant passée, lady Delacour était dans sa chambre à coucher, et dormait si bien, que Mariette ne voulut point l'éveiller. En redescendant elle trouva la servante sur l'escalier.

Mylady dort, lui dit-elle; ainsi prenez garde de faire du bruit.

La chambre de cette fille était précisément au-dessous du boudoir. En prêtant l'oreille avec attention, elle entendit marcher au-dessus d'elle. Elle prit une tasse de bouillon, et, sous ce pré-

texte, entra dans l'appartement de mylady. En la voyant endormie, elle fut très-étonnée de trouver que Mariette lui avait dit vrai.

Elle prêta l'oreille, entendit tousser dans le boudoir, et crut reconnaître la voix d'un homme; elle se coucha par terre pour voir si, au travers de la porte, elle n'appercevrait rien. Comme elle était dans cette attitude mylady fit un mouvement, et le livre qui était sur son lit tomba par terre. Le bruit ne l'éveilla cependant pas; elle dormait d'un sommeil profond, c'était l'effet du laudanum. Le bruit avait été trop fort pour être seulement causé par un livre; la servante regarda, et apperçut une clef: s'imaginant que c'était celle du boudoir, elle se résolut, à tout hasard de l'essayer, et elle la mettait doucement dans la serrure, lorsqu'elle fut tout-à-coup arrêtée par une voix qui lui cria:

Qui vous a permis d'ouvrir cette porte?

Elle se retourna, et vit Hélène,

Bon Dieu! miss, prenez garde d'éveiller madame.

Maman vous a-t-elle envoyée dans ce cabinet? repèta Hélène.

Non, je voulais seulement donner de l'air à la chambre; je....

Hélène, sans lui répondre, et sans l'écouter davantage, prit la clef, et alla s'asseoir auprès du lit de sa mère, attendant son réveil pour lui raconter ce qui venait de se passer.

Malgré l'ingénuité de cette aimable enfant, la mère avait bien jugé sa pénétration. Hélène avait bien remarqué que Mariette seule entrait dans le boudoir; mais, réprimant toute curiosité, elle gardait fidellement sa promesse d'imiter *Zobéide*, quoique la servante, en l'habillant, eût fait tout son possible pour exciter sa curiosité au sujet du boudoir.

Elle ne fit que déplaire à Hélène, et ce fut le soupçon de cette coupable cu-

riosité qui la fit suivre par miss Delacour.

Lady Delacour ouvrit les yeux.

Hélène! s'écria-t-elle, comment avez-vous cette clef?

Oh! ma mère, ne me soupçonnez pas. Elle raconta alors tout ce qui venait de se passer.

Ma chère enfant, vous m'avez rendu un service essentiel; vous n'en connaissez pas l'importance, au moins celle que j'y attache; mais sur-tout ce qui cause ma satisfaction, c'est que vous êtes digne de mon estime et de ma tendresse.

Mariette entra alors, et parla bas à sa maîtresse.

Vous pouvez parler devant mon Hélène, dit lady Delacour en se levant; elle mérite toute ma confiance.

Elle passa dans son boudoir, paya le chirurgien, et revint trouver sa fille.

Je vois que vous n'avez aucune curiosité, vous aurez tout le caractère de votre mère; puissiez-vous n'avoir jamais ses

défauts, et ne jamais éprouver ses malheurs! Je ne vous parle plus comme à un enfant, Hélène, votre raison est au-dessus de votre âge; rappelez-vous toute votre vie ce que je vais vous dire : Vous possédez des talens, de la beauté, de la fortune; vous serez admirée, entourée, flattée comme je l'ai été; mais ne passez pas votre vie, comme j'ai passé la mienne, à chercher la louange des fous. Si j'eusse employé la moitié des avantages que je possède, comme j'espère que vous le ferez, j'aurais été l'ornement de mon sexe, j'aurais été une *lady Percival.*

Ici, la voix de lady Delacour fut extrêmement émue.

Choisissez bien vos amis, ma chère fille; mon malheur et ma folie viennent de m'être liée dans ma jeunesse avec une femme inconséquente, qui m'a entraînée dans toutes sortes d'égaremens. Vous êtes trop jeune pour entendre les particularités de mon histoire; ma meilleure

amie, miss Portman vous la dira : c'est à ses soins que je vous confierai lorsque je mourrai.

Oh! ma mère, pourquoi donc toujours parler de mort ? Elle jeta ses bras autour du cou de sa mère.

Doucement, mon amour, lui dit-elle, et elle saisit ce moment pour lui apprendre la cause de tous ses maux.

Hélène parut excessivement affligée.

J'aurais voulu, ma chère, lui dit sa mère avec calme, vous épargner le chagrin que je vous cause ; je vous ai donné si peu de plaisir dans ma vie, qu'il est injuste à moi de vous faire tant de peine au moment où.... Demain je partirai pour Twickenham, et je vous laisserai avec votre tante Margaretta ; si je meurs, Bélinde vous emmènera à Oakly-Parck. Ne vous livrez pas alors à votre douleur. Si vous m'eussiez montré moins de tendresse, vous verseriez moins de larmes, et vous m'auriez épargné.....

Oh! ma chère et tendre mère, interrompit Hélène en se jetant à ses pieds, ne me séparez point de vous : tout ce que je desire est de ne point vous quitter. Je serai mille fois plus inquiète en étant loin de ma mère.

Cédant aux prières de sa fille, lady Delacour consentit à l'emmener à Twickenham; le reste du jour fut employé aux préparatifs du départ. La perfide servante fut renvoyée; Mariette seule suivit sa maîtresse. Lord Delacour resta à la ville, afin de n'exciter, en aucune façon, la curiosité du public. Naturellement bon et sensible, il avait été touché par la tendresse que sa femme lui avait montrée. Son agitation fut extrême durant toute cette journée qu'il pensait pouvoir être la dernière qu'il passait avec sa femme. Lady Delacour, au contraire, fut calme; son courage semblait s'accroître avec le besoin qu'elle pouvait en avoir.

Le lendemain matin, lorsque la voiture fut prête, elle remit au lord Delacour un papier contenant ses dernières volontés : il contenait quelques legs à ses domestiques, à Mariette, et un don à Bélinde du secrétaire dans lequel elle conservait les lettres de Clarence.

Ma fille, disait alors lady Delacour, est assez riche pour que je puisse disposer des bijoux qui sont dans ce secrétaire. Si miss Portman fait un mariage riche, elle les portera pour l'amour de moi; sinon je la prie de les vendre sans scrupule.

Lord Delacour prit ce papier avec beaucoup d'émotion, en l'assurant qu'elle serait obéie si..... Il n'en put dire davantage.

Adieu, mylord; conservez votre courage : j'espère vous revoir bientôt.

CHAPITRE XXII.

UN SPECTRE.

Le chirurgien qui devait opérer lady Delacour, étant attaché à la maison de la reine, ne put venir au jour indiqué. Ce délai fut extrêmement pénible à mylady : son courage élevé, quoique inébranlable, n'était point préparé à la patience. Elle passa près d'une semaine à Twickenham dans cette cruelle anxiété. Bélinde s'apperçut qu'elle devenait chaque jour plus pensive, plus réservée et plus triste; elle semblait avoir quelque sujet secret de méditation. Devant sa fille, elle affectait sa gaieté ordinaire; mais dès qu'elle pouvait s'échapper, et qu'elle croyait n'être plus observée, elle s'enfermait dans son appartement, et y restait des heures entières.

Pour l'amour du ciel, miss Portman, dit Mariette en entrant dans sa chambre avec un visage décomposé, tâchez donc de persuader à madame de cesser la lecture de ces livres systématiques ; je suis sûre qu'ils lui font bien du mal. Après qu'elle les a lus, elle retombe aussitôt dans sa mélancolie : depuis deux ou trois jours, elle parle de la plus étrange façon.

Bélinde questionna Mariette, mais inutilement.

Je suis sûre, miss, continua-t-elle, que mylady ne dort pas de la nuit : ces livres lui tournent la tête ; je voudrais qu'ils fussent brûlés. Pareil malheur est arrivé à un de mes cousins, il a fini le plus tristement du monde.

Il fut impossible à Bélinde de faire expliquer Mariette plus clairement ; la seule circonstance qu'elle put tirer lui parut à peine digne d'attention. Mariette se plaignait de ce que lady Dela-

cour avait choisi un appartement au rez-de-chaussée, et de ce qu'elle l'empêchait de fermer le rideau devant une porte vitrée qui était au pied de son lit.

Elle est comme mon cousin, ajouta Mariette, elle aime la lune, le clair de lune; elle en parle sans cesse: elle prétend qu'elle est habitée par des êtres malfaisans. Je me ressouviens que quand mon cousin était au plus mal, il avait cette triste folie de parler toujours de la lune.

Bélinde ne put s'empêcher de sourire; mais, persuadée qu'au fond Mariette pouvait avoir raison, elle résolut de parler à lady Delacour de ses lectures. Mylady, avec une apparente tranquillité, répondit seulement de froids monosyllabes, et changea de conversation aussitôt.

Un soir, comme elle se retirait, Mariette, en les éclairant, dit qu'elle était fâchée que mylady eût pris une chambre

à coucher aussi humide. Bélinde la pressa de changer d'appartement.

J'ai choisi cette chambre, répondit froidement lady Delacour, parce qu'elle est loin de celle des domestiques, et qu'alors mes cris pendant l'opération, si j'en laisse échapper, ne pourront pas être entendus. Le chirurgien doit venir bientôt, ce n'est pas la peine de changer pour si peu de temps.

Le lendemain, vers le soir, le docteur X. arriva avec le chirurgien. Lorsque Bélinde les apperçut son sang se glaça dans ses veines. Mariette la pria instamment de se charger d'avertir mylady de leur arrivée. La porte de la chambre de mylady était fermée en dedans. Elle vint ouvrir; et, regardant fixement Bélinde, elle lui dit d'une voix tranquille :

Vous venez m'avertir que le chirurgien est là; j'ai connu cela à votre manière de frapper. Je vais le recevoir tout à l'heure.

En achevant ces mots, elle mit une marque dans un livre qu'elle lisait. Elle porta ce livre sur le rayon à l'autre bout de la chambre; puis, se tournant vers Bélinde, elle lui dit d'un air de dignité calme:

Allons, ma chère Bélinde.

Celle-ci s'était jetée dans un fauteuil, et paraissait n'avoir pas la force de se relever.

— On dirait, à vous voir, que c'est vous que l'on doit opérer. Ne tremblez point pour moi, car je ne tremble pas moi-même. Je dois à l'amitié de ne pas vous tourmenter de ce spectacle.

Non, non, assurément, reprit Bélinde, je veux y être; Mariette est incapable de vous servir dans cette occasion. J'admire votre courage, je veux l'imiter et remplir ma promesse.

—Votre promesse est de recevoir mon dernier soupir.

— J'espère n'avoir pas à remplir cette promesse.

Allons! répondit mylady, sans ajouter une parole; et elle marcha la première, d'un pas ferme, jusqu'à la chambre où le docteur et le chirurgien l'attendaient. Sans avoir l'air de savoir quel était le but de leur visite, elle les reçut avec sa politesse ordinaire. Elle ne parut pas remarquer le sérieux de leur physionomie, et parla indifféremment de choses et d'autres, en détachant un cachet de sa chaîne de montre.

Voici, dit-elle au docteur, une tête d'Esculape, qu'on dit être d'un grand prix, c'est un présent de Clarence Hervey; et je vous l'ai destiné par mon testament comme une marque de ma parfaite estime. M. Hervey est un excellent jeune homme, et je desire que, lorsque je ne serai plus, il sache par vous que telle a été mon opinion sur lui jusqu'à mon dernier moment. Ayez la bonté de lui remettre cette lettre, vous pouvez le faire sans scrupule; elle n'a aucun rapport à moi.

Je lui donne quelques conseils relativement à une personne que vous estimez autant que je le fais : ma tendresse et ma reconnaissance n'ont point influencé mon jugement dans l'avis que j'ose donner à M. Hervey.

Mais, mylady, dit le docteur, monsieur Hervey sera ici tout à l'heure, et alors.....

Alors, interrompit lady Delacour, je serai partie pour ce pays inconnu dont les voyageurs ne reviennent jamais.

Le docteur voulait l'interrompre; mais elle continua :

— Avouez, mon cher docteur, que vous n'avez vu en moi aucun signe de lâcheté.

— J'admire votre courage, mylady, plus que je ne puis le dire.

— S'il est ainsi, vous ne me soupçonnerez pas de faiblesse, si je demande que l'opération ne se fasse pas aujourd'hui. Je desire de la renvoyer à demain,

par une raison que vous trouverez très-bonne, j'en suis sûre : croyez que ce n'est pas par caprice.

Le docteur parut mécontent.

— Je vais vous expliquer ma raison, dit-elle, et vous ne me blâmerez pas. J'ai la conviction intime que je mourrai ce soir. Subir une opération douloureuse aujourd'hui, ce serait sacrifier sans but les derniers momens de mon existence. Si je suis vivante demain matin, vous ferez de moi ce que vous voudrez ; mais j'en doute.

Le docteur la regarda d'un air d'étonnement et de compassion. Elle avait le pouls extrêmement élevé ; et il pensa que ce qu'il y avait de mieux à faire était de ne la point quitter jusqu'au lendemain matin. Il obtint du chirurgien qu'il resterait ; et Bélinde se joignit à eux pour distraire lady Delacour pendant le reste de la journée.

Elle avait assez de pénétration pour

sentir qu'on n'ajoutait pas la moindre foi à ses pronostics. Elle ne reparla pas de sa mort, et elle montra le desir de se laisser distraire.

La soirée s'écoula, et elle parut avoir tellement oublié sa triste prophétie, qu'elle parla de ce qu'elle devait faire le lendemain. Comme Hélène fut présente une partie de la soirée, Bélinde imagina que lady Delacour se gênait devant sa fille; mais quand l'enfant fut éloignée elle continua à être tout aussi gaie. Le docteur n'y comprenait rien, et il s'imaginait qu'il y avait plus de caprice que de courage dans son fait, sur-tout lorsqu'il la vit lui rire au nez, sur la proposition qu'on lui faisait de la veiller pendant la nuit.

— Mon cher docteur, lui dit-elle, est-ce la première fois que vous êtes la dupe d'une femme? Je voulais un jour de répit, et je l'ai obtenu: j'ai passé ce jour de la manière la plus agréable, et je vous

en remercie. Demain, dit-elle en se retournant du côté du chirurgien, j'inventerai quelque nouvelle excuse pour gagner du temps. Je fais comme Barington avant de voler les gens. Je vous préviens de la chose, et pourtant vous serez mes dupes. Bon soir.

En achevant ces mots, elle se retira précipitamment dans sa chambre à coucher. Bélinde était convaincue que lady Delacour affectait cette gaieté pour empêcher que le docteur ne la veillât lui-même. Le docteur, la jugeant d'après le caractère qu'il croyait avoir remarqué en elle, dit que tout cela était du caprice; et le chirurgien était persuadé que la crainte seule la faisait agir. Chacun des trois dit son opinion et la garda. Ils se retirèrent.

La chambre à coucher de Bélinde était à côté de celle d'Hélène : après qu'elle eut été une heure dans son lit sans dormir, elle crut entendre marcher

dans la chambre voisine : elle se leva, et trouva lady Delacour debout auprès du lit de sa fille. Elle dit tout bas à Bélinde :

Prenez garde, ne la réveillons pas ! La lune éclairait le visage de l'enfant : sa mère, écartant les boucles de cheveux qui couvraient son front, la baisa doucement.

Vous en aurez soin, dit-elle à Bélinde d'une voix attendrie, quand je ne serai plus : j'ai voulu la voir encore une fois avant de mourir.

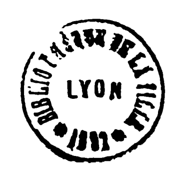
— Parlez-vous sérieusement, ma chère lady Delacour ?

Chut ! prenez garde ! parlez bas ! dit lady Delacour ; et elle regagna sa chambre en défendant à Bélinde de la suivre. Si mes craintes sont vaines, lui dit-elle, pourquoi vous en occuperais je ? si elles sont fondées, vous m'entendrez sonner, et vous viendrez.

Bélinde ne se coucha pas d'abord : elle

resta debout, et prêtait l'oreille avec inquiétude pour savoir si lady Delacour n'appellerait pas. La pendule sonna deux heures; elle prit enfin le parti de se jeter sur son lit. Peu-à-peu le sommeil la gagna, et, à l'instant où elle s'endormait, elle crut entendre une sonnette. Elle n'était pas bien sûre: elle écouta, et n'entendit plus rien. Quelques minutes après, lady Delacour sonna avec force. — Bélinde courut à son appartement. Le chirurgien y était déjà: il veillait dans la chambre voisine, et avait entendu sonner la première fois. Lady Delacour était sans connaissance. Le chirurgien pria Bélinde d'aller appeler le docteur, qui était à l'autre bout de la maison. Quand elle revint, lady Delacour avait repris ses sens. Elle demanda d'être laissée seule avec Bélinde, et lui fit signe de s'asseoir à côté d'elle pour l'écouter.

Ma chère amie, lui dit-elle en lui tendant sa main déjà couverte d'une sueur



froide, ma prophétie s'accomplit, je vais mourir.

Le chirurgien m'a assuré, dit Bélinde, que vous n'etiez pas du tout en danger; c'est un simple évanouissement: ne vous laissez point effrayer par votre imagination.

— Ce n'est point une erreur de mon imagination; j'ai toute ma raison: je le sens, et pourtant, quand je vous dirai la vérité, vous allez vous moquer de moi.

Me moquer de vous! dit Bélinde; comment imaginez-vous que je puisse faire de vos maux un sujet de ridicule?

Lady Delacour, entraînée par l'accent pénétré de Bélinde, lui avoua, quoiqu'avec répugnance, que son émotion venait d'une apparition qu'elle avait vue.

Une apparition! s'écria Bélinde.

— Trois fois elle s'est renouvelée à la même heure. La nuit dernière encore, et tout-à-l'heure, j'ai vu l'image de ce

malheureux dont j'ai causé la mort. Vous êtes étonnée, vous êtes incrédule ; je dois vous paraître folle ; mais rien n'est plus vrai cependant : je l'ai vue comme je vous vois.

Ces visions, dit Bélinde, sont l'effet de l'opium.

— Les images légères qui voltigent devant mes yeux entre la veille et le sommeil, sont, je le crois comme vous, les effets de l'opium ; mais il est impossible que je puisse croire à une illusion lorsque je suis parfaitement éveillée, aussi éveillée que je le suis en vous parlant. Vous comprenez que mon naturel insouciant et léger, ainsi que les habitudes de ma vie entière, me disposent plutôt à l'incrédulité qu'à la superstition ; mais il y a des choses dont on ne peut douter, quoi qu'on fasse. Je vous le répète, j'ai vu ce fantôme comme je vous vois, et je regarde cette apparition comme un avertissement de me préparer à la mort.

La conversation fut interrompue par l'arrivée de Mariette, qu'on n'avait pas pu empêcher plus long-temps d'entrer. Le docteur la suivait : il alla auprès du lit de la malade pour lui tâter le pouls.

Vous n'êtes pas plus en danger que moi, dans ce moment, dit-il.

Mon pouls vous trompe peut-être, docteur, dit lady en souriant.

Bélinde perdit tout-à-coup la faculté d'entendre ce qui se disait, parce qu'elle apperçut par la porte vitrée du jardin la même figure dont lady Delacour avait parlé. Bélinde eut pourtant la présence d'esprit de ne rien dire : elle s'approcha de la porte, et vit distinctement cette figure se glisser dans un bosquet du jardin.

Bélinde fit signe au docteur qu'elle voulait lui parler. Ils sortirent ensemble, et elle se hâta de lui dire ce qu'elle venait d'appercevoir, en ajoutant qu'il était de la plus grande importance pour son amie

qu'on allât immédiatement dans le jardin, avec les valets de la maison, pour chercher si l'on ne trouverait point l'empreinte récente des pas d'un homme. Le docteur y courut, et trouva en effet des traces qu'il commençait à suivre lorsqu'il entendit des cris perçans à l'autre bout du jardin.

En se dirigeant vers la voix, ils trouvèrent le vieux jardinier monté sur le mur avec une lanterne.

Oh! oh! criait-il, je tiens le voleur; j'espère que le coquin qui vient me voler chaque nuit mes cerises se sera pris dans le piége: s'il n'a pas la jambe cassée, il a du bonheur.

Le jardinier conduisit le docteur auprès de son cerisier favori.

Là, ils trouvèrent un homme évanoui. Bélinde courut vite chercher des secours; mais comme elle s'approchait pour les lui prodiguer, elle fut étonnée de sa ressemblance avec Henriette Freke.

C'est mistriss Freke elle-même, s'écria Mariette en la regardant.

Il y a des gens qui, incapables de bons sentimens, sont disposés à croire tout le mal qu'on dit de leurs semblables.

Mistriss Freke avait su confusément, par le moyen de Champfort et de sa stupide maîtresse, qu'un homme s'était caché dans le boudoir de lady Delacour avec le secours de Mariette; qu'il y était resté pendant plusieurs heures, et que la servante avait été renvoyée parce qu'innocemment elle avait voulu ouvrir la porte. On lui rapporta aussi que lady Delacour avait loué une maison à Twickenham pour voir plus aisément son amant, et que miss Portman et Mariette étaient les seules qui fussent admises à cette partie de plaisir.

Sur la foi de cette intelligence, mistriss Freke, qui était venue à la ville avec mistriss Luttridge, alla aussitôt rendre visite à un de ses cousins qui demeurait

à Twickenham, afin d'avoir une occasion de découvrir l'intrigue, et de la rendre ensuite publique. Le desir de se venger de miss Portman stimulait encore son active méchanceté, sachant que, si elle prouvait que Bélinde était la confidente des intrigues de lady Delacour, sa réputation serait perdue, et son mariage avec M. Vincent manqué. Avec l'espoir de ce double triomphe, la vindicative Henriette n'eut aucune honte de prendre le caractère d'espion. Le nom de folle, qu'elle avait pris, couvrait, à ce qu'elle croyait, toute espèce de bassesse. Elle jura que rien n'était si charmant que de s'habiller en homme, et de *faire une sortie pour reconnaître les mouvemens de l'ennemi.*

Elle arriva jusqu'à la fenêtre de la chambre de lady Delacour, et ce fut cette figure qui, paraissant la nuit à une certaine heure, semblait être, à l'imagination troublée de mylady, l'ombre du

colonel Lawless. Pendant plusieurs nuits, mistriss Freke n'obtint aucun résultat satisfaisant de ses visites nocturnes; mais, cette nuit, elle se crut payée de toutes ses peines, et, prenant le chirurgien pour l'amant de lady Delacour, elle s'enfuyait avec une perfide joie lorsqu'elle tomba dans le piége du jardinier. L'extrême douleur qu'elle ressentit pendant quelques heures l'empêcha de parler; mais, dans un moment de repos, elle dit à Bélinde avec un sourire méchant:

Je suis punie de ma curiosité; mais je ne la paie pas si cher que quelques-unes de mes amies.

Comme miss Portman ne la comprenait pas, elle ajouta:

Il vaut sans doute mieux pour une femme de perdre sa jambe que sa réputation: pour moi, j'aime mieux me cacher dans un jardin, que de cacher un homme dans ma chambre. Mes complimens à lady Delacour; — dites-lui de ma part.

— Savez-vous quelle est la personne que vous avez vue dans la chambre de mylady ?

— Non, pas encore ; mais je le saurai. Vous m'avez trop provoquée ; vous ne vous moquerez pas de moi impunément : ce que j'ai vu, je suis capable de le peindre. Quel que soit l'homme, cela est égal à mon dessein.

Mistriss Freke parlait d'un air triomphant ; elle fut interrompue par les éclats de rire du chirurgien, qui lui apprit que l'amant favorisé qu'elle avait vu chez lady Delacour était lui. Rien ne peut exprimer la mortification de mistriss Freke. Sa jambe était fracassée, et son courage n'étant pas soutenu par l'espoir de la vengeance, elle se mit à jeter des grands cris. Tout ce qu'elle craignait était de paraître devant lady Delacour, dans le déplorable état où elle s'était jetée pour lui nuire. Chaque fois qu'on ouvrait la porte de sa chambre, elle regardait avec

terreur, croyant la voir entrer; mais mylady était trop généreuse pour insulter à une ennemie vaincue.

Le lendemain matin mistriss Freke fut, selon son desir, conduite dans la maison de son cousin, où nos lecteurs ne seront pas fâchés de la laisser, pour nous occuper de lady Delacour.

Voilà donc toutes mes visions expliquées, dit lady Delacour à miss Portman, comment ne me suis-je pas confiée plus tôt à vous? Henriette Freke est à peine plus méprisable que moi. Les poltrons et les espions doivent être rangés dans la même classe. Sa malice et sa folie sont une suite de son caractère; mais mes craintes et ma superstition sont une réelle inconséquence du mien. Oubliez la manière dont je vousai parlé cette nuit, ma chère, ou croyez que c'était l'effet du laudanum. — Ce matin, vous verrez lady Delacour encore elle-même. Le docteur X. et le chirurgien sont-ils prêts? je les attends

le courage que je vais montrer vous fera oublier ma faiblesse.

Le docteur X. et le chirurgien obéirent aussitôt.

Hélène les entendit aller chez sa mère, et vit, à la contenance de Mariette, que l'opération allait commencer. Elle s'assit en tremblant sur l'escalier, et resta long-temps dans la plus pénible anxiété. Enfin elle s'entendit appeler, et vit son père devant elle.

— Hélène, comment est votre mère ?

— Je ne le sais pas. Mais, mon père, vous ne pouvez pas entrer.

Pourquoi ne m'avez-vous pas écrit? répondit lord Delacour d'une voix qui montrait qu'il n'osait faire aucune question.

— Parce que nous n'avions rien à vous dire, papa : dans ce moment, le chirurgien est avec ma mère.

Lord Delacour resta d'abord sans mouvement; puis, saisissant sa fille par la

main, approchons-nous de la porte, lui dit-il, nous entendrons. — L'appartement s'ouvrit au bout de quelques momens, et Bélinde parut avec un visage radieux.

Bonne nouvelle ! chère Hélène ! Mylord, vous êtes arrivé dans un heureux moment.

Vive le chirurgien ! s'écria Mariette ; ma bonne maîtresse est sauvée !

C'est fini ? dit lord Delacour.

Et sans un seul cri ? demanda Hélène ; quel courage !

L'opération a été moins cruelle qu'on ne s'y attendait, répondit Bélinde ; le chirurgien n'a trouvé qu'une glande à extirper : les remèdes du charlatan avaient causé la plaie ; remercions tous le docteur X. et son habile ami ; lady Delacour en conservera même peu de marques, et tout annonce que sa guérison sera aussi prompte que sûre.

Courons donc l'embrasser, dit lord Delacour les larmes aux yeux.

— Arrêtez, lui dit le docteur X., modérez vos transports, l'intérêt de mylady exige qu'on lui évite toute espèce d'émotion; je prononce à regret cet arrêt; vous serez quinze jours sans la voir.

Lord Delacour et Hélène se soumirent avec peine. On peut croire que leur première entrevue avec mylady fut très-touchante.

Combien j'ai peu mérité votre tendresse, mylord! et vous, chère Hélène! s'écria lady Delacour en fondant en larmes; miss Portman.... Mais je ne veux point vous faire de vains remerciemens; ma conduite à l'avenir vous prouvera seule et mon repentir et ma reconnaissance.

CHAPITRE XXIII.

LE CHAPELAIN.

LADY Delacour, en se livrant à son bonheur, sentit le desir de le faire partager à tout ce qui l'entourait.

Elle voulut que sa fille lui demandât dans cet instant ce qu'elle desirait le plus, l'assurant qu'elle se trouverait heureuse de remplir ses souhaits :

Regarde, mon enfant, ce talisman, lui dit-elle en lui montrant sa bourse, et parle avec confiance.

Ah! maman, répondit Hélène, ce que je desire dépend de vous seule; c'est que vous soyez réconciliée avec ma tante Mangaretta Delacour.

Mylady écrivit à l'instant même à sa tante; Hélène fut chargée du message ; et sa mère l'assura que, dès qu'elle se-

rait en état de sortir, elle irait voir mistriss Delacour.

Le chirurgien était parti aussitôt après l'opération : il était essentiel, pour garder le secret de mylady, qu'il ne prolongeât point son séjour chez elle. Le docteur X. la soigna avec un zèle que chaque jour semblait couronner de succès.

Cet homme, estimable autant qu'habile, ne se contentait pas de lui prodiguer les secours de son art : remontant aux causes morales, il cherchait à rendre lady Delacour à elle-même, en même temps qu'à la santé.

Il lui prescrivit un régime sévère, lui défendit absolument l'opium. Son séjour à la campagne lui permettait un genre de vie aussi réglé que sain; elle n'avait plus d'inquiétude sur sa santé, plus de tourmens à cacher. Sa réconciliation avec son mari et sa famille la faisait jouir de ce bonheur qu'elle n'avait jamais goûté. Sa petite Hélène était chaque jour

pour elle une source de nouveaux plaisirs.

Le docteur X. n'avait cependant pas négligé les remarques de Mariette sur les lectures de sa maîtresse. Toutes les circonstances de la nuit où mistriss Freke avait été trouvée ne lui avaient pas échappé, et il était persuadé que les idées superstitieuses nuisaient au courage et à la santé de la malade. Il savait que la dévotion bien entendue pouvait seule guérir cet esprit, affaibli par l'usage trop fréquent de l'opium, et exalté par des ouvrages trop mystiques que lady Delacour avait lus depuis quelque temps. La controverse était entièrement étrangère au docteur; mais il connaissait une personne qui, par état et par caractère, pouvait répondre à ses vues, et il résolut de saisir le moment favorable pour introduire cet homme respectable chez mylady.

Un matin, lady Delacour se plaignit du désordre qui régnait dans la bibliothèque.

Il nous faudrait un bibliothécaire,

docteur; mais, sur-tout, je ne veux pas un chapelain.

Puis-je vous demander pourquoi, mylady? dit le docteur.

Oh! parce que j'en ai eu un pour bibliothécaire qui m'a dégoûtée de tous. C'était l'homme du monde le moins instruit, et cependant le plus impertinent; il se plaignait toujours: intrigant, voulant gouverner la maison, et faisant sa cour au dernier des domestiques; flatteur vis-à-vis de l'évêque, insolent pour le pauvre curé, anathématisant tout ce qui différait de son opinion, et n'ayant aucune dignité pour la soutenir. Il passait de l'autel à la table, et, lorsqu'il avait bu, il parlait de la manière la plus indécente sur la religion. Vous trouverez que j'en parle avec aigreur; mais ce fut lui qui conduisit mylord à Newmarket, et qui l'engagea à boire. Dans ces parties sa conversation ne pouvait être entendue que par Henriette

Freke, et par très-peu d'hommes. Je n'ai jamais été prude; mais, loin de m'amuser, il me dégoûtait. Il a si bien fait, qu'il m'a donné de l'horreur pour tous les ecclésiastiques.

C'est un monstre, répliqua le docteur, qui, n'appartenant à aucune caste, n'en dégrade aucune.

Avouez au moins, dit lady Delacour, que ses pareils devraient être chassés de la société.

L'opinion publique fait justice d'eux, répondit le docteur; votre juste indignation le prouve: mais il ne faut pas confondre avec ces hommes vicieux ceux qui prêchent et qui pratiquent la vertu.

Il est piquant, dit lady Delacour, de voir un médecin, un homme de lettres, un philosophe, prendre la défense du clergé.

La vraie philosophie, répliqua le docteur, doit se faire une loi de la justice; par exemple, elle se condamnerait au

ridicule, si, par un scepticisme grossier, elle ne partageait pas l'admiration générale pour les vrais martyrs de leur foi dont le clergé français vient de nous donner l'exemple.

Vous me surprenez, docteur, dit lady Delacour; j'avais jugé différemment votre caractère et vos opinions.

Ceux qui persécutent pour renverser la religion, mylady, ne peuvent pas plus prétendre à la philosophie et à la tolérance, que ceux qui persécutent pour l'établir.

Mais peut-être, docteur, voulez-vous seulement parler pour le peuple ?

Il me semble que je dis vrai, répondit le docteur ; et je ferai toujours tout ce qui dépendra de moi pour rendre la vérité populaire.

Lady Delacour, qui avait affecté au commencement de cette conversation de parler en esprit fort, afin de ne point donner au docteur une idée défavorable de son jugement, se mit à son aise en

l'entendant se prononcer de cette manière; et, laissant le ton de raillerie, elle lui dit :

Sérieusement, docteur, je suis loin de condamner toute une classe d'hommes, parce que j'en ai trouvé un indigne d'elle. Mais croyez-vous, dans ce siècle pervers, pouvoir m'indiquer un honnête ecclésiastique ? Je me charge de le recommander à mylord.

Sans doute, répondit le docteur; j'ai justement ce qui vous convient. —

Quel homme est-ce?

Ce n'est pas un ignorant.

Ni un pédant, jespère; car je ne connais rien de pis : ah! de grace, faites-moi son portrait.

Je n'ai, pour cela, qu'à vous rappeler celui du chapelain de Chancey, du vicaire de Wakefied, ou du curé du village de l'abbé Delille.

Oui, je vous en prie; je serai contente de le connaître avant de le voir :

celui de l'abbé Delille me convient mieux; les autres sont bien anciens pour me plaire.

Pardonnez-moi : on peut changer de mode, d'usage; mais la vertu qu'embellissent l'indulgence et la simplicité réussit dans tous les temps, dans tous les lieux! Laissez-moi donc vous faire connaître mon ami; quand je vous l'aurai présenté, je suis sûre que vous croirez qu'il a servi de modèle à l'archevêque de Cantorbery, ou à l'inimitable auteur de l'Homme des Champs.

Allons, répondit lady Delacour, je suis prête à vous écouter, je jugerai de votre mémoire.

Voyez-vous ce modeste et pieux presbytère?
Là vit l'homme de Dieu, dont le saint ministère
Du peuple réuni présente au ciel les vœux,
Ouvre sur le hameau tous les trésors des cieux,
Soulage le malheur, consacre l'hyménée,
Bénit et les moissons et les fruits de l'année,
Enseigne la vertu, reçoit l'homme au berceau,
Le conduit dans la vie et le suit au tombeau.

Par ses sages conseils, sa bonté, sa prudence,
Il est pour le village une autre providence :
Quelle obscure indigence échappe à ses bienfaits ?
Dieu seul n'ignore pas les heureux qu'il a faits.
Souvent, dans ces réduits où le malheur assemble
Le besoin, la douleur et le trépas ensemble,
Il paraît; et soudain le mal perd son horreur,
Le besoin sa détresse, et la mort sa terreur.
Qui prévient le besoin, prévient souvent le crime.
Le pauvre le bénit, et le riche l'estime;
Et souvent deux mortels, l'un de l'autre ennemis,
S'embrassent à sa table et retournent amis.

Lady Delacour, enchantée, pressa le docteur de lui amener l'original de ce charmant portrait; et le docteur promit de lui présenter le lendemain son ami M. Moreton.

M. Moreton ! s'écria Bélinde; celui dont M. Percival m'a raconté l'histoire avec mistriss Freke ?

Oui, répondit le docteur, et c'est celui à qui Clarence Hervey a fait une pension.

Ces circonstances disposèrent fortement lady Delacour en sa faveur; et, lors-

qu'elle le connut, il acquit bientôt une salutaire influence sur son esprit. Opposant la vérité à l'erreur, il substitua aux terreurs de son imagination ces douces consolations d'une piété éclairée. En paix avec sa conscience, son courage ne fut plus factice, son humeur devint égale, et sa conversation eut de nouveaux charmes. Ses idées semblèrent renouvelées, sa santé se rétablit, elle jouit du bonheur que donne un intérieur tranquille; et, se livrant à sa bonté naturelle, sa bienfaisance augmenta sa félicité; sa reconnaissance pour Bélinde augmenta sa tendresse pour elle. Jamais cette aimable amie ne se fit valoir; elle ne se donnait point tout le mérite de la conversion de lady Delacour; et ce n'était pas seulement avec le docteur et M. Moreton qu'elle aimait à le partager, c'était avec Clarence; elle se plaisait à rappeler avec quelle générosité il louait son amie: mais, en s'occupant de M. Her-

vey, elle se mettait en garde contre son cœur.

La santé de lady Delacour étant tout-à-fait rétablie, Bélinde lui demanda la permission de retourner à Oakly-Parck, comme elle l'avait promis à lady Anne Percival et à M. Vincent.

Je ne vous demande qu'une semaine encore, dit lady Delacour; l'amour peut bien faire un tel sacrifice à l'amitié.

Vous espérez, je le vois, dit miss Portman avec franchise, que M. Hervey sera de retour avant ce temps.

Il est vrai; mais n'avez-vous donc aucune amitié pour lui? reprit lady Delacour en souriant; ou ne vous permettez-vous d'aimer que d'après les lois d'Oakly-Parck?

Les seules lois d'Oakly-Parck sont la raison, dit Bélinde.

La raison, s'écria lady Delacour, est souvent faible contre l'amour.

Je le sais, dit Bélinde; aussi je ne

veux point braver l'amour, je veux le fuir.

C'est de la poltronnerie.

Peut-être : la prudence, et non pas le courage, est la vertu de notre sexe. Et sérieusement, ma chère lady, n'employez pas votre influence sur moi à combattre une résolution utile à mon bonheur.

Touchée par les prières de Bélinde, lady Delacour ne s'opposa plus à son départ.

Puis-je vous faire souvenir, lui dit miss Portman, de la promesse que vous m'avez faite de venir avec moi chez M. Percival ?

Lady Delacour s'en excusa, en disant qu'il serait mal à elle de quitter si brusquement son mari.

Bélinde lui remit alors une lettre d'invitation pour lord Delacour.

Eh bien! lui dit lady Delacour, engagez mylord à passer les fêtes de Noël

à Oakly-Parck. Attendez-moi quelques jours, et nous partirons ensemble : un amour-propre mal entendu pourrait seul me retenir.

Bélinde était persuadée que le séjour de lady Delacour à Oakly-Parck romprait toutes les liaisons frivoles qu'elle avait à la ville ; elle était persuadée que le contraste de leur insipide conversation avec l'intéressante société de lady Anne l'en dégoûterait absolument. L'intimité de lord Delacour avec lord Studley était seule cause de cette intempérance qui nuisait également à sa santé et à son esprit. Loin de lui depuis quelques semaines, il s'était abstenu de tout excès ; mais il pouvait revenir à ses anciennes habitudes. Bélinde espérait, en lui faisant faire connaissance avec ses amis d'Oakly-Parck, l'attacher encore plus à sa femme, et lui faire renoncer à Rantipole.

Elle s'était apperçue que, depuis

leur réconciliation, lady Delacour cherchait toujours à faire paroître son mari à son avantage. M. Percival possédait l'heureux talent de faire valoir ceux avec qui il vivait. Lord Delacour avait de l'esprit naturel, un bon cœur, un sens droit. Sa femme, par ses railleries, lui avait ôté toute confiance en lui-même; il s'était abandonné au mal, croyant ne pouvoir faire le bien. En lui rendant l'estime de lui-même et celle de sa femme, Bélinde croyait assurer leur bonheur mutuel. C'était sur M. Percival qu'elle comptait pour la seconder dans ses vues généreuses: elle consentit donc à attendre lady Delacour pour partir avec elle.

CHAPITRE XXIV.

PEU-A-PEU.

Un beau matin Mariette parut à la toilette de sa maîtresse avec un visage qui annonçait que quelque chose d'extraordinaire lui était arrivé, et qu'elle était impatiente de l'expliquer.

Qu'est-ce que vous avez, Mariette? dit lady Delacour; je vois bien que vous attendez cette question avec impatience.

Oh! pour cela, mylady, je vous assure que non:—en vérité, c'est même une chose qui me coûterait beaucoup à dire; car je pensais tant de bien sur certaine personne, que je desirais ce dont aujourd'hui je n'ose pas seulement parler, sur-tout en présence de miss Portman, qui mérite tout ce qu'il

y a de meilleur en tout genre dans ce monde.

Eh bien, madame, continua-t-elle, en s'adressant à Bélinde, je vous dirai en deux mots que je suis très-contente qu'il n'y ait rien de terminé; je dois l'avouer en même-temps, mon dessein et mon opinion n'ont pas toujours été les mêmes que dans ce moment, j'en demande pardon à M. Vincent et à vous; mais j'espère qu'on me pardonnera, parce que je pense à présent absolument comme lady Anne Percival, d'après ce qu'on m'a dit. Pour finir, miss Portman, je vous répéterai que je suis convaincue que les choses sont pour le mieux.

Mariette nous informera, j'espère, avec le temps, de ce qui l'a si promptement et si heureusement convertie, dit lady Delacour à Bélinde, qui paraissait surprise et embarrassée de l'interpellation de Mariette.

Mon Dieu! continua Mariette, je croyais, en vérité, que nous étions délivrés de tous ces gens à double face lorsque M. Champfort est sorti de la maison; mais, hélas! ils sont si nombreux, qu'il n'y a pas assez de piéges pour les attrapper. C'est bien là cependant le sort que méritent tous les hypocrites, Champfort à leur tête; cela est certain.

Il faut prendre patience, ma chère Bélinde, dit lady Delacour tranquillement, jusqu'à ce que Mariette ait épuisé toutes ses invectives contre Champfort et ses pareils; nous pourrons alors ensuite espérer qu'elle arrivera au fait.

Mon Dieu, je vous assure, mylady, qu'il ne s'agit pas du tout de M. Champfort ou d'un de ses pareils; et, en vérité, j'aurais cru devoir mépriser un millier de personnes telles que M. Champfort, plutôt qu'un seul tel que M. Clarence Hervey.

Clarence Hervey ! s'écria Lady Delacour, croyant être sûre que Bélinde rougissait, quoique véritablement elle ne rougît pas. Lady Delacour, avec une adresse inutile, se tourna de manière que Mariette ne put apercevoir le visage de son amie.

Eh bien, Mariette, à propos de quoi est il question de M. Hervey ?

Oh ! mylady, c'est quelque chose qui vous surprendra, et miss Portman aussi. Vous savez, mylady, que je ne suis pas ni assez prude ni assez innocente pour ignorer que les jeunes gens de famille entretiennent des maîtresses, souvent par affaire de mode, (pardonnez si je parle aussi librement.) Mais, pour les gens du monde, ils ne sont pas si près regardans ; cependant, ajouta-elle en jetant un regard sur Bélinde, moralement parlant, c'est bien méprisable, et cela fait rougir pour eux, jusqu'à ce qu'on y soit accoutumé. Mais, my-

lady, vous savez que, quand il s'agit d'un jeune homme qui a la fortune et les prétentions de M. Hervey, ce serait vouloir se faire passer pour curieuse et médisante, que de croire qu'une pareille circonstance vaille la peine d'être rapportée.

Au nom de Dieu, taisez-vous, dit lady Delacour, ou dites-nous quelque chose qui mérite d'être écouté.

Eh bien, mylady, vous saurez donc qu'hier ayant besoin de chenevis pour l'oiseau de miss Hélène, — vous savez, miss Portman, que c'est miss Hélène qui a trouvé ce joli petit oiseau; vous ne savez peut-être pas comment? le voici: Il s'était tellement embarrassé les pattes dans le filet sur le cerisier, qu'il ne pouvait pas en sortir; très-heureusement miss Hélène l'apperçut, le prit et l'apporta. La pauvre petite bête était presque morte, mylady.

Vraiment! j'en suis fâchée. C'est cela que vous voulez que je dise, n'est-

ce pas? A présent, continuez, et dites-nous ce que cet oiseau a de commun avec Clarence Hervey.

C'est ce que je vais vous expliquer le plus vîte que je pourrai, mylady.

Je demandai donc du chenevis et d'autres graines pour l'oiseau : on m'en apporta qui étaient enveloppées dans un morceau de papier imprimé. Je le jetai de côté; mais miss Delacour le ramassa, et elle trouva en le lisant que c'était la réclamation d'un oiseau volé ou perdu. Oh! madame, je ne puis vous exprimer à quel point je fus saisie quand j'appris que le signalement de cet oiseau était exactement celui de notre petit Bobby. Gris sur le dos et rouge sur le....

Oh! de grace, épargnez-moi la description de toutes les plumes. Eh bien, vous prîtes l'oiseau, et je présume que vous l'avez rendu à son véritable maître?

— Non, madame, je vous demande pardon; ce n'est pas cela tout-à-fait.

— Eh bien! alors, si vous n'avez pas rendu cet oiseau à son maître, vous avez commis un vol. — Mais voyons : continuez.

— Mais, mylady, vous me pressez tant, que vous mettez de la confusion dans mes idées ; je parlerais plus vîte, si vous me laissiez dire à ma manière.

— Allons, à votre aise donc.

— J'étais au moment de pleurer, quand je pensai qu'on viendrait sans doute nous enlever notre petit Bobby ; mais miss Delacour observa que ceux qui l'avaient perdu étaient certainement encore plus affligés d'en être séparés, et alors je résolus de faire un bonne action, en remettant moi-même l'oiseau à la personne qui avait fait l'avertissement, et en refusant les cinq guinées qu'on offrait pour récompense. Le nom de la dame était *Ormond*.

Ormond, répéta lady Delacour regardant fixement Bélinde ; n'est-ce pas

là le nom dont sir Philip Baddely vous a parlé? — Vous rappelez-vous?

Oui, c'était le nom d'*Ormond*, autant que je puis m'en ressouvenir, dit Bélinde avec un air assuré et tranquille qui impatienta lady Delacour.

— Continuez, Mariette.

— Il était dit dans l'avertissement qu'il fallait remettre l'oiseau chez un parfumeur de Twickenham; mais n'importe. — Je portais donc ce matin l'oiseau chez le parfumeur; mais j'avais aussi le desir de voir mistriss Ormond, parce que, mylady, ce petit rouge-gorge chante un air singulier. Je me décidai d'après cela à demander à mistriss Ormond de me nommer les airs que chantait son oiseau, avant de lui montrer celui que j'apportais; et, si elle ne faisait aucune mention de l'air que chantait le nôtre, mon projet était de garder l'oiseau, ma conscience pouvant alors être tranquille.

Quand j'arrivai chez le parfumeur,

je m'informai donc où logeait mistriss Ormond ; on me répondit qu'elle ne recevait jamais la visite d'aucunes femmes, et qu'il fallait que je laissasse là l'oiseau jusqu'à ce qu'on le demandât. Je réfléchissais à ce que je devais faire, et à la singularité de ce qu'on venait de me dire, quand un monsieur entra dans la boutique, et m'épargna la honte de faire quelques questions. Mon oiseau se mit à chanter, par hasard dans ce moment, l'air remarquable dont je vous ai parlé. Ce monsieur le fixa alors avec des yeux où se peignaient l'étonnement, et me dit : — Comment se fait-il que cet oise trouve ici?

— Je l'ai apporté, monsieur.

Il m'offrit alors des monts d'or, si je voulais lui apprendre des détails sur la personne à qui il appartenait. — Le marchand s'approcha alors, et lui dit tout bas qu'il pourrait lui donner quelques renseignemens sur cette dame, si cela l'in-

téressait; et ils se retirèrent ensemble dans une petite chambre, au fond de la boutique, et je n'entendis plus parler d'elle. Mais, très-heureusement pour moi, qui mourais d'envie de satisfaire ma curiosité, il arriva une jeune femme pour prendre soin de la boutique, à qui j'avais rendu quelques services autrefois. — Quand je lui eus dit à quel point j'étais embarrassée au sujet de cet oiseau, elle m'expliqua l'affaire. — Madame, me dit-elle, tout ce qu'on sait sur mistriss Ormond, ici ou ailleurs, vient de moi. J'ai habité avec elle pendant six mois dans la même maison qu'elle occupe à présent; par conséquent personne ne peut être mieux informée que moi.

Elle ajouta: Mistriss Ormond ne voit jamais personne, parce qu'entre nous je ne la crois pas très-honnête, et qu'elle ne pourrait pas voir la bonne compagnie. Elle a une jeune personne charmante, qu'elle tient renfermée, et qui a été sa

duite, et ensuite abandonnée cruellement par un M. Hervey.

O mylady! comme ce nom a frappé mon oreille! J'espérais cependant que ce n'était pas notre M. Hervey, mais c'était effectivement et trop sûrement lui, et je demandais à cette femme de me dépeindre celui dont elle voulait parler; car elle l'avait vu très-souvent lorsqu'il venait voir cette jeune infortunée. Dans tout ce qu'elle me dit de lui, je reconnus M. Clarence Hervey : ainsi, madame, ajouta Mariette en regardant Bélinde, et en continuant de coiffer mylady, il me parut bien prouvé que c'était notre M. Hervey.

O Mariette! que vous m'avez fait mal! s'écria lady Delacour; vous m'avez tiré horriblement les cheveux. Tout en parlant, elle arracha le peigne avec lequel Mariette venait de retenir ses cheveux, et le jeta sur un canapé, à quelques pas d'elle.

Tandis que Mariette allait le chercher, lady Delacour pensa que Bélinde aurait le temps de se remettre de l'embarras dans lequel elle croyait qu'elle avait été; mais quand elle examina la contenance de Bélinde, elle vit qu'elle s'était encore trompée.

Allons, Mariette, dépêchez-vous, je vous ai rendu un vrai service en me décoiffant, parce que, tandis que vous arrangerez mes cheveux, vous aurez le temps de finir votre *longue* histoire.

Eh bien, mylady, pour être aussi brève que possible, je vous dirai donc que ma curiosité ne fit qu'augmenter, et que, d'après ce que j'avais entendu, je desirai en savoir davantage. Je demandai donc à mon amie comment elle avait pu rester dans une maison avec de pareilles créatures; elle se justifia, en m'assurant sur son honneur qu'elle avait cru d'abord que la jeune personne était mariée secrètement avec M. Hervey; car un prêtre

était venu mystérieusement, avait lu des prières, ce qui la persuadait même que la pauvre petite avait été trompée de la manière la plus barbare; qu'enfin M. Hervey, se démasquant, avait cessé de la voir, sous prétexte de faire un voyage. Il l'abandonna entre les mains de cette mistriss Ormond, qui essaya de la consoler, en lui disant tout ce que disent ces femmes-là; mais la pauvre petite s'apperçut bien de la vérité, et son cœur fut prêt à se briser, non pas par les éclats violens de sa douleur, mais par un chagrin sombre et profond. Mon amie ne put pas alors supporter la vue de mistriss Ormond, lorqu'elle sut ce qu'elle était, et elle quitta sa maison aussitôt, sans donner aucune raison.

J'ai oublié de vous dire que le nom de cette jeune personne est *Saint-Pierre*; mais je ne me rappelle plus son nom de baptême.

N'importe, dit lady Delacour, nous

pouvons nous en passer, où bien l'inventer.

Il est vrai que les noms de pareilles personnes sont sans conséquence, et, en vérité, j'ai eu grand tort d'avoir été dans cette maison d'après tout ce que j'avais entendu.

— Vous avez donc été dans la maison de mistriss Ormond?

— Je dois l'avouer à ma honte, la curiosité l'emporta, et j'y allai; mais, aux yeux du monde, c'était pour l'oiseau. Ce ne fut qu'après avoir attendu très-long-temps qu'on me fit entrer. Oh! jamais je n'ai vu une aussi belle créature! aussi charmante! aussi gracieuse! aussi modeste en apparence!

Bélinde soupira; Mariette soupira aussi, et continua:

— Elle était seule et tout en pleurs; quand j'entrai dans sa chambre, elle parut effrayée, comme si elle n'avait jamais vu personne dans sa vie; mais aussi

tôt qu'elle apperçut l'oiseau, elle joignit ses mains, et, souriant comme un enfant à travers ses pleurs, elle accourut vers moi, me remercia cent fois, baisa l'oiseau et le mit dans son sein.

Ah! pauvre jeune fille! (pensais-je.) Mais qu'importe ce que je pensais alors? dit Mariette en fermant les yeux, pour cacher les larmes qui les remplissaient. J'étais embarrassée, quand tout-à-coup mistriss Ormond entra. Sa présence me fit ressouvenir dans quelle compagnie je me trouvais. Ah! mylady, que la vue de cette vilaine femme me fit horreur! Elle me regarda d'un air tout effaré, quoique ses manières fussent polies; elle demanda tout bas à miss Saint-Pierre pourquoi je me trouvais là, et elle lui fit ensuite toutes sortes de signes pour qu'elle sortît de la chambre. Comme je ne m'étais jamais trouvée dans une pareille position, je fus tout-à-fait privée de ma facilité ordinaire à m'exprimer, et je ne pus

prononcer un seul mot qui eût le sens commun ; j'avais même oublié la raison qui m'amenait. Enfin, très-heureusement, l'oiseau se mit à chanter, et me rendit la mémoire. Je demandai alors si elles pouvaient me prouver que l'oiseau leur appartenait, en me répétant un des jolis airs qu'il chantait. Oh ! oui, dit miss Saint-Pierre ; et elle chanta le même air dont je vous ai parlé. Je n'ai jamais entendu une voix aussi douce ; mais elle s'arrêta tout court, comme si elle se rappelait soudain quelque chose, et elle me remercia encore de lui avoir rapporté son oiseau, qu'elle avait, me dit-elle, depuis bien long-temps, et qu'elle aimait tendrement. — Je restais là debout toute stupéfaite, quand mistriss Ormond m'offrit les cinq guinées de récompense dont il était question dans l'avertissement ; mais la vue de son argent me fit peur, comme si c'eût été un serpent ; je le repoussai, et, quand elle me pressa en-

core de l'accepter, je le jetai sur la table, sachant à peine ce que je faisais. Dans ce même moment, j'apperçus sur la cheminée une lettre adressée à Clarence Hervey : oh ! combien je détestais alors ce nom, et tout ce qui lui appartenait ! — Je suis sûre que je n'aurais pu m'empêcher de dire quelque chose de tout-à-fait outrageant, si je ne m'étais pressée de sortir aussitôt de la maison.

Pouvez-vous concevoir, ajouta Mariette, qu'il existe des femmes assez mal élevées, assez méchantes, pour desirer qu'un jeune homme comme M. Clarence Hervey emploie tout son esprit et tous ses talens pour séduire et corrompre une créature douce et innocente, et l'abandonner ensuite après l'avoir trompée par la plus noire perfidie ? Il n'y a point de mode qui tienne ; rien ne peut balancer une telle vilnie ! c'est la plus atroce, la plus cruelle ; et je penserai

et dirai cela jusqu'au dernier jour de ma vie.

Vous parlez très-bien, Mariette, dit lady Delacour.

J'ai toujours pensé que Mariette avait un cœur bon et sensible, dit Bélinde.

Et à présent madame, dit Mariette, que vous savez pourquoi je suis bien aise que rien ne soit terminé, n'est-il pas vrai que bien d'autres que moi pensaient autrement? — Mais, c'est fait à présent. — Et je repète encore que je suis bien aise que tout se soit ainsi passé.

Lady Delacour fixa encore ses yeux pénétrans sur Bélinde, et fut très-contrariée en lisant sur son visage qu'elle approuvait beaucoup plus les réflexions philosophiques de Mariette, qu'elle ne partageait son indignation.

Elle n'est pas jalouse! pensa lady Delacour; ainsi, tout est fini pour Clarence. Si une seule étincelle d'amour

existait dans son-cœur, la colère, en dépit de la dissimulation, l'aurait emportée ; — mais elle n'est pas jalouse. Hélas ! son amour pour Hervey a cédé aux raisonnemens de la froide philosophie d'Oakly-Parck. — Cependant je ne peux croire qu'il soit tout-à-fait éteint.

Quand elles furent seules dans la soirée, lady Delacour fit tomber encore la conversation sur le même sujet, et observa que, comme probablement elles verraient M. Hervey dans quelques jours, elles devraient, avant de se former une opinion arrêtée sur cette affaire, s'assurer si elle n'était point fausse ou exagérée.

Il faut plutôt juger Clarence par sa conduite en général, et son caractère connu, dit lady Delacour, que par une anecdote particulière ; ses lettres ne peignent-elles pas la générosité et l'élévation de son ame ?

Mais, interrompit miss Portman, ce n'est point à moi de juger sa conduite privée, ou publique ; ses lettres et sa générosité ne sont rien. —

Pour vous ? dit lady Delacour en souriant.

Ce n'est point le moment de railler, mylady, dit Bélinde ; je vous ai refusé de différer notre départ pour Oakly-Parck, jusqu'à l'arrivée de M. Hervey. Comme je crois remarquer que mylady a changé d'avis, j'espère que mylady me permettra.....

Tout ce que vous voudrez, chère Bélinde, excepté de m'appeler deux fois *my-lady* dans une seule phrase. Vous irez à Oakly-Parck après-demain ; — cela vous convient-il, ma chère ? J'admire la force de votre esprit, et je pense que vous vous conduiriez beaucoup mieux par vous-même que par mes conseils. — Trève de plaisanterie. — Mon premier, mon unique objet est votre bonheur. — Je vous res-

pecte, et vous estime, autant que je vous aime; et je vous aime plus que tout au monde, — sans aucune exception, croyez-moi; et, si vous êtes comme de certaines personnes, qui ne croient rien sans preuve, vous allez en avoir une positive, ajouta-t-elle, en sonnant. Je ne veux pas rivaliser plus long-temps avec votre lady Anne Percival; je vais donner à Mariette des ordres en votre présence, pour qu'elle prépare notre voyage: je ne l'appelle pas une retraite; et, quoiqu'il faille beaucoup de talent pour faire une bonne retraite, je crois cependant, que je préférerais une victoire.

Et moi aussi, dit Bélinde, en souriant, je suis tellement portée à préférer la victoire, que, plutôt que de n'en obtenir aucune, je me contenterais d'en remporter une sur moi-même.

Bélinde avait à peine prononcé ces paroles, que lord Delacour entra dans la chambre, suivi de M. Vincent.

Permettez-moi, lady Delacour, dit mylord, de vous présenter un jeune homme qui desire vivement de cultiver votre connaissance.

Lady Delacour le reçut avec la politesse qui la distinguait ; et sa partialité pour Clarence Hervey ne put l'empêcher d'être frappée des agrémens de sa figure. *Il a, en vérité, l'air d'un héros de roman*, pensa-t-elle, et Bélinde n'est pas tout-à-fait aussi philosophe que je le croyais. Mylady se ressouvint *très-à-propos* qu'elle avait des ordres à donner à Mariette, qui la forçaient *absolument* de laisser miss Portman seule avec M. Vincent ; Lord Delacour sortit aussi, donnant pour excuse, comme à l'ordinaire, qu'il avait des *lettres à écrire*.

Je devrais être enchantée de votre galanterie, M. Vincent, dit Bélinde, puisque c'est elle qui vous a fait venir de si loin pour me rappeler ma promesse au sujet d'Oakly-Parck ; mais, au contraire,

je suis fâchée que vous ayez pris une aussi grande peine inutilement. Lady Delacour s'occupe, dans ce moment, des préparatifs de notre départ, pour aller chez lady Percival ; nous comptons partir après demain.

— J'en suis vraiment charmé ; je serai bien dédommagé de mon voyage, si j'ai le plaisir d'y retourner avec vous.

C'est encore plus galant ; — mais, allons, dit Bélinde, dites-moi sérieusement le véritable motif de votre visite ; car je vois que vous avez quelque chose à me dire.

Rien, ma chère Bélinde, ne me plaît davantage qu'une telle franchise ; je l'admire en vous, et je suis fier de ne pas vous voir vous contraindre avec moi ; mais ces deux qualités ne peuvent-elles pas être poussées trop loin ? Est-il sage de dire ce qui peut affliger, quand cela n'est pas absolument nécessaire ? Par exemple, si vous entendiez dire du mal

de moi, trouveriez-vous aimable de le répéter, sur-tout n'étant point du tout portée à croire que cela fût vrai?

Oui, non-seulement je trouverai que c'est bien fait, mais je regarde même à présent comme absolument nécessaire que vous m'informiez de ce qui me regarde. Vous pouvez donc me dire sans hésiter ce que vous avez entendu sur mon compte?

M. Vincent mit alors dans ses mains la lettre suivante, qui était anonyme.

« Imprudent jeune homme! gardez-vous bien de lier votre sort à celui de la jeune dame qui paraît vous plaire. C'est la plus artificieuse de toutes les femmes: elle a été élevée, comme vous pouvez le savoir de tout le monde, par une tante qui s'est occupée avec succès d'attirer chez elle des jeunes gens riches, afin qu'ils pensassent à épouser ses nièces; et elle a obtenu par cela même la haine et le mépris de tous les jeunes gens sensés.

Il lui resta une nièce dont elle ne put se débarrasser : elle la renvoya chez une femme distinguée par son nom et ses titres, mais plus encore par son immoralité et son goût pour la dissipation. Cette femme, que j'appellerai la *vicomtesse*, tomba malade, et il se répandit généralement que la jeune demoiselle épouserait le vicomte dès qu'il serait veuf. La vicomtesse apprit cela, et la jeune amie, pour échapper à sa rage, fut obligée de se mettre à couvert dans le voisinage d'*Harrow-Gate*; et là elle acquit la réputation d'une sainte dans l'esprit de ceux qui étaient trop honnêtes eux-mêmes pour soupçonner une si profonde hypocrisie.

« Au bout de quelque temps elle se raccommoda avec la vicomtesse, en déclarant que, si on ne la rappelait pas, elle divulguerait quelque secret concernant un certain *boudoir mystérieux* qui se trouve dans la maison de *mylady*. Cette

menace a épouvanté la vicomtesse, qui envoya aussitôt un exprès pour faire revenir celle que, peu de temps avant, elle avait chassée de chez elle. La querelle fut assoupie, et la jeune personne est à présent avec sa noble amie à Twickenham. — La personne que miss Mariette introduisait, par l'escalier dérobé, dans le boudoir, est reçue à présent encore plus commodément à Twickenham. »

La lettre était encore très-longue; mais Bélinde ayant apperçu le nom de Clarence Hervey à la dernière page, elle lut la fin avec plus de curiosité que le commencement.

« On croit que le vicomte n'a pas été sans rival auprès de la jeune demoiselle; un jeune homme, très-riche, qui a beaucoup de talens et d'agrémens personnels, est depuis quelque mois l'objet caché de ses affections; mais il a eu la prudence d'échapper aux piéges du mariage, quoi

qu'elle lui ait écrit par le moyen de son amie la vicomtesse, avec qui il est aussi en correspondance. La noble dame a balancé un moment avant de céder à sa confidente tout l'intérêt qu'Hervey lui portait. On attend tous les jours son retour; et, si le projet qu'on a sur lui réussit, soyez sûr qu'on ne pensera pas à remplir sa promesse et à retourner près de *Harrow-Gate*. On congédiera monsieur Vincent. Dans tous les cas, le cœur de la jeune personne est à Clarence Hervey. On promet d'autres détails à M. Vincent, s'il fait quelque attention aux avis d'un sincère ami. »

Aussitôt que Bélinde eut fini cette singulière épître, elle tendit la main à M. Vincent avec plus d'amitié qu'elle ne lui en avait encore témoigné.

— Je vous remercie, M. Vincent, de m'avoir fait connaître à quel point on cherche à injurier ma réputation. Non seulement c'est bien à vous, mais c'est

même très-sage et très-prudent. Si jamais nous sommes unis, ceci formera une base assurée à la confiance, qui soutient et fait durer le bonheur domestique. L'auteur méprisable de ce tissu de mensonges n'avait pas apparemment pensé que je vous aurais informé de tout ce qu'il était essentiel que vous apprissiez relativement à ce qui s'est passé entre moi et lady Delacour. Il a fait mention de M. Hervey, ce que je n'aurais pas osé moi-même, parce que j'aurais peut-être eu l'air de lui imputer quelques fautes. Au reste, je suis bien aise qu'on en ait parlé, puisque c'est en lui accordant du mérite et des talens. Son nom n'a excité dans mon ame aucune émotion qui puisse vous faire de la peine.

On s'imagine bien quelle fut la réponse de M. Vincent.

Il est donc suffisant de dire que M. Vincent se crut au comble du bonheur : il consentit avec plaisir à montrer la lettre

anonyme à lady Delacour, quoiqu'il eût craint d'abord l'effet qu'elle pourrait produire sur la sensibilité de mylady.

En voyant la lettre elle s'écria :

—C'est un tour d'*Henriette Freke?* Mais comme lady Delacour n'éprouvait plus, depuis long-temps, pour mistriss Freke que le plus parfait mépris, elle ne fit aucune autre remarque sur l'auteur de cette horrible lettre; mais elle employa aussitôt toute l'énergie de son esprit et tout le feu de son éloquence, pour faire un éloge de son amie: oubliant tout ce qui pouvait la regarder personnellement, elle expliqua, sans hésitation, chaque circonstance qui devait prouver l'innocence et la vertu de Bélinde. Elle raconta les diverses situations embarrassantes dans lesquelles son amie s'était trouvée; elle fit mention du secret qu'on lui avait confié; et la générosité avec laquelle, même au hasard de sa propre réputation, elle avait rempli sa promesse,

quand lord Delacour, dans une attaque de jalousie et d'ivresse, avait essayé d'arracher à Mariette la clef du *boudoir mystérieux*. Elle avoua l'absurde jalousie qu'elle avait ressentie; expliqua comment elle avait été excitée par les artifices de Champfort et de sir Philip Baddely, et ajouta que les plus légères circonstances avaient tellement exaspéré son esprit, qu'elles l'avaient presque portée à la démence.

Je n'oublierai jamais, dit lady Delacour, la douceur, la dignité, la patience de Bélinde pendant cette attaque de folie, ni la prudence qui lui fit quitter ma maison, quand elle me crut indigne de son estime et ingrate envers elle. Je n'oublierai pas non plus la générosité magnanime avec laquelle elle revint auprès de moi, quand je me trouvai sur mon lit de mort. Une conduite aussi noble a fait une impression sur mon ame qui ne s'effacera jamais. Elle a sauvé

ma vie : elle a donné un prix à mon existence ; car c'est elle qui m'a fait connaître le bonheur, qui m'a réconciliée avec mon mari, et qui m'a rapprochée de mon enfant. Elle a été mon ange gardien ; et on dit qu'elle est la confidente de mes intrigues ! qu'elle marche avec moi dans le chemin du vice ! — Non : les liens qui m'attachent à elle sont bien plus forts que tous ceux que le vice inventa pour retenir ses plus zélés partisans.

Fatiguée de la véhémence qu'elle avait employée à s'exprimer, lady Delacour cessa de parler. M. Vincent, qui partageait son enthousiasme, continua de fixer les yeux sur elle, espérant qu'elle avait encore quelque chose à dire.

Vous pensez peut-être, ajouta lady Delacour en souriant, que j'aurais pu me dispenser de vous raconter ce qui me regarde personnellement ; mais, M. Vincent, j'ai cru nécessaire de vous

faire part des faits que la plus noire calomnie avait défigurés. Vous savez à présent quelle a été la querelle, et ensuite la réconciliation, dont votre *officieux ami* a été si bien informé. A présent, quant à Clarence Hervey .... —

J'ai expliqué à M. Vincent, interrompit Bélinde, tout ce qu'il pouvait desirer de savoir relativement à M. Hervey. Je voudrais que vous lui dissiez seulement que je me rappelais fidellement ma promesse d'aller à Oakly-Parck, et que nous nous préparions dans le moment même à partir.

Regardez ici, monsieur, s'écria lady Delacour, en ouvrant la porte de son cabinet de toilette, où Mariette était à genoux, occupée à fermer une malle; — voilà, je crois, les terribles préparatifs d'un voyage.

M. Vincent renouvela ses remerciemens à Bélinde, et lui protesta qu'il était inutile qu'elle se donnât la peine de lui

prouver davantage combien on l'avait lâchement calomniée.

Vous êtes encore plus heureux que vous ne pensez, M. Vincent, continua lady Delacour, car je puis vous dire qu'on a employé la persuasion, la raillerie et le persiflage même pour éloigner miss Portman *de vous*.

D'*Oakly-Parck*, plutôt, interrompit Bélinde.

— D'Oakly-Parck aussi. Il faut que je sois franche avec vous, M. Vincent; car je ne peux pas faire autrement. Je ne suis pas comme ceux qui écrivent des lettres anonymes; je ne saurais, en particulier ou publiquement, me dire le *sincère ami* de quelqu'un, sans l'être véritablement de toute mon ame. Mes sentimens ont toujours été d'accord avec mes paroles, et mes paroles avec mes sentimens. — Clarence Hervey est mon ami. — Ne vous effrayez pas, monsieur, vous auriez tort; car, s'il est mon ami,

vous êtes celui de miss Portman. Qu'est-ce qui a le meilleur lot ? Quoi qu'il en soit, M. Clarence Hervey est mon ami ; ma voix, mon intérêt et mon influence ont donc été employés en sa faveur. J'ai eu des raisons pour croire qu'il a long-temps admiré *l'ame élevée de miss Portman, et la touchante simplicité de son caractère*, continua lady Delacour, en regardant Bélinde d'un air fin ; et, quoiqu'il soit trop homme d'esprit pour l'avouer à présent, cependant j'étais et je suis encore convaincue qu'il aime miss Portman.

Pouvez-vous, chère lady, s'écria Bélinde, parler de cette manière, et vous ressouvenir de tout ce que Mariette nous a dit hier ? A propos de quoi, tout cela ?

— A propos de quoi, ma chère ? c'est pour convaincre votre ami M. Vincent que je ne suis ni folle ni fausse ; mais que j'en agis franchement et loyalement

pour vous, pour lui, et aux yeux de tout le monde entier. J'avoue que la conduite de M. Hervey envers miss Portman n'a pas été assez prononcée; (et quoique des circonstances qui sont venues dernièrement à ma connaissance jettent quelques doutes sur son honneur et sa probité,) je suis persuadée que tout sera éclairci, au moins à *ma propre satisfaction*, aussitôt que je le verrai, ou aussitôt que ce sera en son pouvoir : d'après cette conviction et la croyance où je suis qu'aucun homme sur la terre ne convient autant à Belinde, pardonnnez-moi, M. Vincent, si mes souhaits diffèrent des vôtres : quoique ma sincérité puisse vous affliger à présent, songez qu'elle peut vous sauver des peines pour l'avenir.

Quelque chagrin que me cause votre sincérité, mylady, je ne puis m'empêcher de l'admirer, dit M. Vincent avec quelque fierté; mais je vois qu'il faut

que je perde tout-à-fait l'espérance de recevoir vos félicitations.

Pardonnez-moi, interrompit lady Delacour; vous vous trompez sur ce point. — Celui que Bélinde choisira *doit* toujours recevoir mes vœux; et plus encore, il faut qu'il devienne mon ami. Je n'aurai pas de repos jusqu'à ce que j'aie gagné son affection, et jusqu'à ce qu'il m'ait pardonné la sincérité avec laquelle je me suis exprimée. Je sais bien que les formes ordinaires de la politesse me condamnent; mais une ame élevée, un cœur noble me pardonnera.

L'amour-propre de M. Vincent fut entièrement vaincu par ce discours, et, avec cette franchise qui caractérisait ses manières, il la remercia de l'avoir distingué des *ames communes*, et l'assura que sa franchise était beaucoup plus de son goût que la politesse raffinée qui, dans le monde, sert de manteau à la flatterie la plus perfide.

Leur conversation finit ainsi; et,

comme il était tard, M. Vincent prit congé d'elle.

Vraiment, ma chère Bélinde, dit lady Delacour quand il fut parti, je ne m'étonne plus de votre impatience de retourner à Oakly-Parck. Je ne suis pas assez aveuglée sur les charmes de mon *chevalier* pour les comparer à ceux de votre *héros*. Je reconnais aussi qu'il y a quelque chose de bien séduisant dans ses manières; il s'est comporté admirablement au sujet de cette abominable lettre; mais ce qu'il y a de mieux pardessus tout, aux yeux d'une femme, c'est qu'il est *éperdument amoureux*.

Pas *éperdument*, j'espère, dit Bélinde.

Puisque vous ne trouvez pas nécessaire que votre héros soit éperdument amoureux, en suivant votre principe, je présume, dit lady Delacour, que vous ne trouverez pas non plus nécessaire que l'héroïne éprouve le plus léger sentiment.

J'espère que M. Vincent est de la même opinion.

Je l'espère, dit Bélinde ; car nous nous conviendrons alors parfaitement.

— Ainsi, l'amour et l'hymen doivent être séparés autant par la philosophie que par la mode. C'est la doctrine de lady Anne Percival. J'en fais mon compliment à M. Percival. Je me rappelle du temps où il s'imaginait que l'amour était essentiel au bonheur.

— Je crois que non-seulement il se l'imagine, mais qu'il en est sûr, à présent, par expérience.

— Ce n'est donc qu'à ses amis qu'il interdit l'amour ? Il trouve donc possible que vous épousiez son pupille sans éprouver pour lui de l'amour ?

Mais pas sans l'aimer, dit Bélinde.

Vous rougissez, ma chère, en prononçant ces mots. Est-ce que vous devez rougir d'aimer M. Vincent ?

J'espère et je crois que je n'aurai ja-

mais de raison pour rougir de mon sentiment pour lui, dit Bélinde.

—Votre rougeur augmente: bon Dieu! dois-je en croire mes sens! est-ce la rougeur de la colère ou de l'amour ?

Ce n'est pas de la colère, dit Bélinde.

Lady Delacour garda le silence quelques momens.

— Est-il possible que vous soyez sérieusement attachée à cet homme ?

— En quoi cela serait-il impossible ? Vous n'en serez plus étonnée, ma chère amie, quand vous connaîtrez aussi bien que moi ses bonnes qualités.

— Ses bonnes qualités ! Mais, ma chère, ce ne sont pas toujours les bonnes qualités qui captivent notre cœur.

—Nous les estimons, cela ne vaut-il pas mieux ? Et d'ailleurs, il faut que vous me permettiez de répéter qu'il y a une grande différence entre aimer ou avoir de l'amour ; c'est ce que vous savez par expérience.

— Eh bien ! je vous assure que vous ne changez pas *beaucoup* de couleur quand il s'agit de Clarence Hervey. Vous m'avez enfin prouvé que tout est fini pour lui : nous savions tous *qu'un petit nez retroussé peut renverser les lois d'un empire*. Mais qui pourrait comparer le pouvoir d'un petit nez retroussé à celui d'un nez aquilin ?

C'est une comparaison que je n'ai jamais faite, dit Bélinde. — Mais vous avouez cependant que la figure de M. Vincent vous plaît.

— Oui, et je suis obligée d'avouer, comme je vous l'ai dit d'abord, que M. Vincent a l'avantage sur Clarence, pour les agrémens extérieurs.

— Certainement ; mais, fût-il un Adonis, il n'aurait fait dans le premier moment aucune impression sur moi ; c'est à mesure que nous acquérons la connaissance des bonnes qualités de ceux qui cherchent à nous plaire, qu'ils nous

paraissent plus aimables; on s'accoutume alors à leurs hommages, et le temps.....

On *s'acoutume !* dit lady Delacour en riant; pardonnez-moi, ma chère. — Mais je ne peux pas m'empêcher de rire; je n'avais jamais entendu dire qu'une femme aimât son *adorateur* parce qu'elle était *accoutumée* à lui.

Et n'avez-vous jamais entendu dire qu'une femme ait aimé son mari davantage depuis qu'elle était *accoutumée* à sa personne? dit Bélinde.

On s'accoutume certainement à ce qui paraît d'abord désagréable, et c'est même très-heureux, dit lady Delacour un peu embarrassée; mais, à ce compte-là, ma chère, je ne doute pas que vous ne puissiez vous accoutumer à un *monstre*.

Je ne crois pas que l'empire de l'habitude puisse aller si loin, dit Bélinde en riant; il ne s'étend pas jusqu'aux *monstres*, quoique nous ayons vu un auditoire

français applaudir avec transport à Zémire et Azor, et un auditoire anglais sourire à cet opéra.

Faites-moi le plaisir, ma chère, de limiter votre royaume d'habitude, dit lady Delacour.

— Faites-moi le plaisir d'abord de fixer les limites du royaume de la nouveauté; vous conviendrez que la nouveauté doit avoir le pas.

Je conviens, dit lady Delacour, que la nouveauté et l'habitude composent le monde imaginaire. Les jeunes gens sont soumis à la première, et les gens âgés à l'autre. Vous voyez que moi-même j'obéis à mon souverain; mais la jeune et brillante Bélinde doit se ranger sous l'étendart ambitieux de la nouveauté.

Si la nouveauté abandonne tôt ou tard ses plus zélés admirateurs, il est sûrement plus prudent, dit Bélinde, de nous attacher d'abord à celui dont la victoire est permanente.

— Ma chère Bélinde, l'habitude ne peut venir qu'après la nouveauté; vous commencez par conséquent par où il faut finir.

Mon projet, en vous disant que je commence à m'accoutumer à M. Vincent, n'est pas, dit Bélinde, de vous faire entendre qu'il a toujours été pour moi un homme indifférent; mais je pense sérieusement, qu'outre la religion, l'honneur et la prudence, qui doivent mettre notre vertu en garde contre tous les piéges de la séduction, la force de l'habitude ne doit pas être méprisée. Je ne parle pas seulement des habitudes du monde, mais de celles qui peuvent nous empêcher de changer par caprice.

C'est votre tante Stanhope qui vous a dit cela, je le parierais.

— Oui, quelle que soit l'histoire de sa vie, je suis toujours bien aise d'être éclairée par son expérience, pourvu cependant que ses maximes ne se trouvent

pas absolument en contradiction avec mes sentimens.

— Dans cette occasion, par exemple, votre tante n'a pas tort. Le croiriez-vous? Henriette Freke convient que, malgré tout l'attrait d'un nouvel amour, il y a quelque chose de désagréable, d'embarrassant, dans le changement.

— Vous me permettrez donc, chère lady Delacour, de dire, sans que vous me riiez au nez, que je suis *accoutumée* à M. Vincent.

Je suis obligée de reconnaître que vous avez raison, ma chère, dit lady Delacour; et j'en suis fâchée.

Bélinde s'assit gaiement à son forte-piano, et se mit à chanter l'air charmant:

Un peu d'amour, un peu de soin,
Mènent souvent un cœur bien loin.

CHAPITRE XXV.

QUI M'AIME AIME MON CHIEN.

Nos lecteurs seront charmés d'apprendre que lord Delacour trouva les moyens de prouver que la lettre anonyme avait eté envoyée par Champfort; la justice s'empara de cet infâme calomniateur. Pendant ce temps, mistriss Freke payait par d'horribles souffrances le prix de son acharnement à vouloir nuire à lady Delacour. Mais laissons ces deux personnages; leur sort est digne d'eux.

Revenons à M. Vincent : animé par de nouvelles espérances, il voulut avancer le terme de ses desirs; il pressa Bélinde avec toute l'ardeur de son bouillant caractère. Cependant, malgré tout le bonheur de sa position présente, il n'était pas sans inquiétude; le prochain retour

de Clarence Hervey lui donnait des craintes : il attendit donc avec la plus vive impatience le jour du départ pour Oakly-Parck ; et il ne fut content que lorsqu'il apperçut les voitures à la porte. Il fit connaître dans cette occasion tout son goût pour la magnificence : son équipage était extrêmement brillant. Lady Delacour fut très-étonnée de ce que Clarence Hervey ne parût pas ; mais, ne voulant pas retarder son départ, elle laissa un billet pour qu'on le lui remît à son arrivée : elle espérait par là l'engager à venir immédiatement à Oakly-Parck. Les malles étaient déjà arrangées ; Mariette était aussi affairée que si elle eût eu le monde entier à emballer ; lord Delacour examinait les harnois de ses chevaux suivant sa coutume ; Hélène caressait le grand chien de M. Vincent ; et Bélinde plaisantait M. Vincent sur le luxe, la pompe même qu'il mettait à ce voyage, quand

un exprès arriva d'Oakly-Parck. C'était pour retarder leur voyage de quelques semaines. M. Percival et lady Anne mandaient qu'ils s'étaient tout-à-coup trouvés obligés de s'absenter de chez eux.

Lady Delacour ne resta pas là pour relire le billet; elle était transportée de ce retard. M. Vincent supportait avec peine cette fâcheuse contrariété. Bélinde observa que *le cœur était le même partout*, et qu'elle croyait que le sien serait le même à Twickenham qu'à Oakly-Parck. Elle ne lui donna effectivement aucune raison pour douter de sa résolution, ou pour lui donner des regrets sur ce qu'elle n'était pas à portée d'être influencée par ses amis à lui. La crainte d'être entraînée par la vivacité de lady Delacour, et l'extrême desir de se conduire honorablement avec M. Vincent, de lui prouver qu'elle ne se faisait point un jeu de son bonheur, et qu'il n'était

pas pour elle un *pis-aller*, furent des motifs qui agirent avec plus de force sur l'esprit de Bélinde, que tout ce qu'aurait pu lui dire lady Anne Percival en faveur de M. Vincent. Le contraste de la franchise de celui-ci, avec la vacillation et le mystère qui caractérisait la conduite de Clarence Hervey, la presque certitude qu'elle avait que M. Hervey était attaché à une autre femme, la conviction que M. Vincent l'aimait sérieusement, et qu'il possédait plusieurs bonnes qualités essentielles au bonheur, toutes ces pensées opéraient chaque jour davantage sur ses sentimens. Nous épargnerons au lecteur les détails des doutes et des scrupules d'une jeune personne, et les alternatives d'espérance et de crainte d'un amant passionné. Il sera suffisant de dire que l'espoir de l'amant fut flatté par un demi-consentement, et qu'il n'attendait plus que le moment où les flambeaux de la religion allumeraient ceux de l'hymen.

Où donc était Clarence Hervey pendant tout ce temps ? Lady Delacour, hélas ! ne pouvait pas le deviner. Elle espérait tous les jours le voir arriver, et chaque jour son espoir était trompé : elle avait fait beaucoup de recherches avec adresse et persévérance ; mais rien ne pouvait éclaircir l'histoire mystérieuse de Virginie et de mistriss Ormond, et son impatience de voir son ami Clarence augmentait à toute heure. Elle était combattue, d'un côté, par la bonne opinion qu'elle avait de lui ; et d'un autre côté, par son affection pour Bélinde ; elle ne voulait pas absolument abandonner Clarence, et elle craignait cependant de nuire au bonheur de Bélinde, ou de l'offenser par des conseils imprudens, et par un intérêt mal entendu. La seule chose qui ranimait l'espoir de lady Delacour fut l'assurance que lui donnait miss Portman de ne se lier par aucune promesse, ou par aucun engagement, à

M. Vincent, quand même elle serait tout-à-fait décidée en sa faveur ; et qu'elle se regarderait, ainsi que lui, comme parfaitement libre, jusqu'à ce qu'ils fussent mariés. Cette détermination s'accordait avec les principes de lady Anne et de M. Percival ; et lady Delacour ne se lassait jamais d'exprimer directement ou indirectement son admiration pour la prudence et la convenance de leur doctrine. Mais l'observation de cette promesse devenait tous les jours plus difficile ; et on voyait clairement qu'on faisait les préparatifs du mariage d'*Auguste Vincent* et de *Bélinde Portman*.

Lady Delacour rappelait la promesse qu'elle avait donnée de *féliciter sincèrement le chevalier victorieux* ; et elle tâcha de se persuader, ainsi qu'à Bélinde, qu'elle était contente de son union avec M. Vincent. Cependant, elle se trouva moins que jamais bien disposée en faveur de ce dernier, depuis la dé-

couverte accidentelle qu'elle fit de sa liaison avec l'*odieuse mistriss Luttridge*.

Hélène, un matin, était à jouer avec le grand chien de M. Vincent, et qu'il aimait excessivement; il s'appelait Tomy.

Ma chère Hélène, prenez garde, dit lady Delacour; ne confiez pas votre main à ce monstrueux animal.

Je puis vous assurer, mylady, s'écria M. Vincent, que c'est le plus doux et le plus aimable chien qu'il y ait dans le monde.

Sans aucun doute, dit Bélinde, en souriant, puisqu'il vous appartient; car vous savez, M. Percival vous l'a souvent dit, que tout ce qui est sous votre protection devient excellent.

—Sérieusement, lady Delacour, vous ne devez pas du tout vous effrayer si miss Delacour se fie à cette pauvre bête; pendant un mois entier, je le

laissai à mistriss Luttridge à *Harrow-Gate*; elle le faisait toujours coucher dans sa chambre; et à présent, quand il la voit, il la caresse, il lui lèche les mains aussi doucement que s'il était un *petit chien* à mettre sur les genoux. Hier encore, mistriss Luttridge m'assura qu'il était charmant.

Au nom de mistriss *Luttridge*, lady Delacour changea de couleur, et garda le silence pendant quelques momens. M. Vincent, attribuant cette tristesse subite à la crainte qu'elle éprouvait de son chien, le conduisit hors de la chambre.

Ma chère lady Delacour, dit Bélinde, observant qu'elle avait toujours l'air contrarié, j'espère que votre antipathie pour *mistriss Luttridge* ne s'étend pas sur tous ceux qui la voient.

Non, s'écria lady Delacour, sortant tout-à-coup de sa rêverie, et prenant un air dégagé; j'ai fait un abandon général de toutes mes anciennes haines;

et l'*odieuse mistriss Luttridge* elle-même, quoiqu'elle m'ait bien vivement offensée, doit être comprise dans cette *généreuse amnistie* : ainsi, vous ne devez rien craindre pour M. Vincent. Quoique je ne puisse en cela sympathiser avec lui, je lui pardonne d'aimer ce grand chien et cette petite femme; d'autant plus que je le soupçonne d'aimer autant les tables de jeu que la société de la dame elle-même.

Le jeu! grand Dieu! vous ne pouvez pas penser que M. Vincent....

— Je vous en prie, ma chère, n'ayez pas l'air si terriblement alarmée! je vous assure que je n'ai pas voulu faire entendre qu'il avait un attachement sérieux ou *déplacé* pour les tables de jeux; mais seulement, peut-être, une légère inclination, que sa passion pour vous a sans doute écartée.

Je lui demanderai dès que je le verrai, s'écria Bélinde, s'il aime le jeu : je sais

qu'il jouait beaucoup au billard à Oakly-Parck; mais seulement pour s'amuser. Les jeux d'adresse, dit M. Percival, ne peuvent pas se comparer aux jeux de hasard.

— On peut cependant perdre beaucoup d'argent au billard, comme lord Delacour peut vous le dire. Mais, je vous en supplie, ma chère, ne me dénoncez pas à M. Vincent; il y a dix à parier contre un que je me suis trompée: ce vilain chien m'a mise de si mauvaise humeur!

— Mais c'est un doute que je veux dissiper.

— Vous serez satisfaite, — lord Delacour prendra des informations pour moi.

M. Vincent, après avoir renfermé son chien, rentra dans la chambre, et assura poliment lady Delacour que Tomy ne viendrait plus l'importuner. Pour faire sa paix avec M. Vincent, et pour distraire

Bélinde, lady Delacour fit tomber la conversation sur Juba. Elle parla d'une sorcière favorite d'Henriette Freke, qui avait, disait-elle, tiré l'horoscope de miss Portman. Elle parla du mariage de Juba, et de la générosité de son maître envers lui. Ensuite, elle parla du contraste de son heureuse liberté avec l'esclavage des Africains; et elle finit précisément, comme c'était son intention, et comme M. Vincent pouvait le desirer, par donner des louanges à un poème appelé *le Nègre Mourant*, qu'il avait apporté, la veille au soir, à Bélinde, et qu'il louait beaucoup. Cet éloge lui fut particulièrement agréable, parce qu'il ne s'en rapportait pas à son propre jugement. Ses connaissances en littérature anglaise n'étaient pas aussi étendues que celles de Clarence Hervey; lady Delacour s'en était bien apperçue. M. Vincent fut donc très-flatté, dans cette occasion, de voir que le goût de lady Delacour confirmait son juge-

ment, et il consentit aussitôt à la demande qu'on lui fit de lire ce poème à Bélinde. Ils étaient tous trois profondément pénétrés des charmes de la poésie, quand ils furent tout-à-coup interrompus par l'arrivée de — Clarence Hervey!

Le livre s'échappa des mains de monsieur Vincent, au moment qu'il entendit prononcer ce nom. Les gens de lady Delacour étaient brillans de joie. Bélinde rougit un peu; mais son visage conserva l'expression d'une dignité calme. Monsieur Hervey paraissait d'abord s'être préparé à soutenir le rôle d'un philosophe; mais à peine eut-il fait quelques pas dans la chambre, que sa résolution l'abandonna. Il parut extrêmement touché de la bonté avec laquelle lady Delacour le recevait. Il fut frappé de la réserve des manières de Bélinde, mais pas du tout surpris ni fâché de la présence de M. Vincent. Au contraire, il desira de lui être présenté, avec l'air d'un hom-

me qui voulait cultiver son amitié. Impatientée et tourmentée, lady Delacour, d'un ton mêlé de reproches et d'étonnement, s'écria :

— Quoique vous ne m'ayez pas fait l'honneur, M. Hervey, de répondre à ma dernière lettre, je présume, d'après la manière dont vous desirez que je vous présente à M. Vincent, que vous l'avez reçue.

— Reçue ! grand Dieu ! n'avez-vous pas eu ma réponse ? s'écria Clarence d'une voix émue, et avec l'air d'une extrême surprise. Mylady n'a donc pas reçu un paquet de lettres de moi ?

— Je n'ai reçu aucun paquet ! — je n'ai eu aucune lettre ! — M. Vincent, faites-moi le plaisir de sonner, s'écria lady Delacour avec impétuosité. — Je veux savoir dans l'instant même ce qu'elle est devenue.

— Vous avez dû penser, mylady ; —et, comme il parlait, ses yeux se

tournèrent volontairement sur Bélinde.

Qu'importe ce que j'ai pensé de vous? dit lady Delacour, à qui le seul regard qu'il avait jeté sur Bélinde avait fait impression. Si j'ai été injuste envers vous, Clarence, dans le moment où j'étais fâchée, il faut que vous me pardonniez; car je vous assure que je vous rends bien justice dans d'autres momens.

— Est-il arrivé quelques lettres, quelque paquet pour moi? demanda-t-elle impatiemment au domestique qui entra.

Non, madame.

M. Hervey se ressouvint alors qu'il l'avait adressée à la maison de ville de lady Delacour. Elle donna aussitôt des ordres pour qu'on allât les chercher. Mais à peine le domestique était-il parti, qu'elle se tourna vers M. Hervey, se mit à rire, et lui dit:

Il faut avouer que c'est un drôle de compliment que je fais à vous et à votre

lettre ; car certainement vous parlez aussi bien que vous écrivez, et même mieux, je pense, quoique vous n'écriviez pas mal non plus. Mais vous pouvez me dire en deux mots ce qui, par écrit, composerait un volume. Laissez ce monsieur et cette demoiselle avec le Nègre Mourant, et laissez-moi entendre vos deux mots dans le cabinet de lord Delacour, je vous en prie, dit-elle, ouvrant une porte qui donnait dans sa chambre. Lord Delacour ne sera pas jaloux, je vous le promets, s'il nous trouve tête à tête. Mais je ne veux pas vous contraindre. Vous avez l'air.....

J'ai l'air, dit M. Hervey, affectant de rire, de sentir l'impossibilité de mettre la moitié d'un volume en deux mots. C'est une longue histoire, et....

— Et il faut que j'attende le paquet de lettres, que je le veuille ou non. — Eh bien, soit, dit lady Delacour. Frappée de l'extrême agitation qu'il paraissait

éprouver, elle ne continua point à le plaisanter ; mais elle essaya aussitôt de reprendre la conversation générale.

Elle eut encore recours au *Nègre Mourant.* M. Vincent, à qui elle adressa la parole, lui dit :

Quant à moi, je n'ai ni ne prétends avoir beaucoup de talens pour juger un ouvrage ; mais j'admire dans ce poème la force et l'énergie qu'il donne à la vertu.

Du poème on passa facilement à l'auteur ; et Clarence Hervey, qui faisait des efforts sur lui-même pour se joindre à à la conversation, observa que l'auteur de ce poëme (M. Day) prouvait bien que le génie de l'éloquence devait avoir sa source dans le cœur.

Cicéron avait certainement raison, continua-t-il, s'adressant à M. Vincent, quand il définissait un bon orateur, d'exiger qu'il fût un homme vertueux.

M. Vincent répliqua froidement : Cette définition exclurait trop d'hommes d'un

talent supérieur pour qu'on puisse l'admettre.

Peut-être l'apparence de la vertu, dit Bélinde, pourrait, dans plusieurs occasions, réussir aussi bien que la réalité.

Oui, si cet homme est aussi bon acteur que M. Hervey, dit lady Delacour, et s'il sait faire accorder les actions avec les paroles, et les discours avec les actions.

Bélinde ne leva pas les yeux pendant que lady Delacour prononçait ces paroles : M. Vincent était, ou paraissait être si profondément occupé à chercher quelque chose dans le livre qu'il tenait à la main, qu'il pouvait bien ne prendre aucune part à la conversation : on garda le silence pendant quelques momens.

Lady Delacour, qui était naturellement très-vive et impatiente, sur-tout quand il s'agissait de prendre la défense de ses amis, vit avec chagrin, par la contenance de Bélinde, qu'elle n'avait

pas oublié l'histoire de Virginie de Saint-Pierre; et quoique mylady fût persuadée que le *paquet de lettres* éclaircirait tout ce mystère, cependant elle ne pouvait pas souffrir que, jusqu'à ce qu'elle en eût pris lecture, le pauvre Clarence fût injustement soupçonné. Elle voulut donc essayer un moyen de le juger; il se présenta tout-à-coup à sa pensée. Elle rompit le silence, et dit:

Pour vous rendre justice, messieurs, il faut convenir que vous êtes tous de bien bonne compagnie ce matin. M. Vincent est excusable, parce qu'il est amoureux; et Bélinde est excusable parce que, —parce que... M. Hervey, je vous en prie, aidez moi à excuser l'indifférence de miss Portman, car je suis inquiète, effrayée de découvrir la vérité. —Mais pourquoi implorai-je votre secours? vous avez l'air tout-à-fait incapable de pouvoir vous excuser vous même. — Pas un mot! allons, parcourez les lieux communs de la

conversation, — parlez de la mode, — de la médisance, — des duels, — des morts, — des mariages, — rien de tout cela ne vous convient? Inventez, ayez recours à votre imagination, — ne vous dit-elle rien? Eh bien, parlez-moi des pensées des autres, puisque vous n'en avez aucune à vous. — Allons, lisez-nous ce petit poème, M. Hervey: voulez vous?

Il allait commencer aussitôt; mais lady Delacour mit la main sur le livre et l'arrêta.

Un moment; quoique je sois tyrannique, je ne veux pas être perfide. Je vous avertis donc que je vous ai imposé une tâche difficile et dangereuse. Si vous avez commis quelque faute impunie par la justice, voici quelques lignes que je vous défie de lire sans balbutier. Ecoutez la préface.

Mylady commença comme il suit:

M. Day conserva pendant toute sa vie, ce qu'on devait attendre de

son caractère, une grande horreur pour la séduction. — Il lut quelques vers écrits par une jeune personne sur un événement de cette nature, qui fut suivi d'une funeste catastrophe. — La malheureuse femme, victime de la perfidie de son amant, était morte de douleur et de honte. — Comme M. Day sympathisait avec les sentimens de cette jeune poète, il lui adressa les vers suivans.

Lady Delacour s'arrêta, et fixa les yeux sur Clarence Hervey. Lui, avec l'apparence de l'innocence, reçut le livre de ses mains sans hésitation, et lut tout haut ce qu'elle lui indiqua.

M. Hervey lut ces vers avec une énergie si naturelle, et une expression si facile, que lady Delacour ne put s'empêcher de jeter sur Bélinde un regard triomphant, qui semblait dire :

Vous voyez que j'avais raison dans mon opinion sur Clarence!

La contenance de Bélinde exprimait ouvertement la satisfaction ; elle était charmée que M. Hervey parût digne de son estime, quoiqu'il ne pût avoir aucun droit à son amour. Ses manières envers lui furent conformes à sa façon de penser. Cette réserve qu'elle avait gardée aussi long-temps qu'elle avait eu des soupçons sur sa moralité, se dissipa tout-à-fait, et elle lui parla avec cette familiarité douce et aimable, à laquelle un homme d'esprit ne peut se méprendre. Si M. Vincent s'était abandonné à ses propres observations, il aurait su la vérité. Mais il fut alarmé et trompé par l'expression imprudente de la joie de lady Delacour, et par les regards significatifs qu'elle lançait à son amie miss Portman, et qui paraissaient être des *regards d'une intelligence mutuelle*. Il osait à peine lever les yeux du côté de sa maîtresse, ou sur celui qu'il croyoit être son rival préféré ; mais il les fixa avec

inquiétude sur lady Delacour, et il examinait sur son visage, comme dans un miroir, où tout ce qui se passait venait se peindre tour-à-tour.

Avez-vous joué aux échecs, depuis que je ne vous ai vu? dit lady Delacour à Clarence. J'espère que vous n'oubliez pas que vous êtes mon chevalier. Quant à moi, je ne l'oublie pas, je vous assure; car je vous reconnais comme mon chevalier vis-à-vis de tout le monde, en public comme en particulier: n'est-il pas vrai, Bélinde?

Un nuage épais obscurcit aussitôt le front de M. Vincent. —Il n'écouta pas la réponse de Bélinde; il fut saisi d'un transport de jalousie; il jeta sur M. Hervey un regard plein de mépris et de rage, et, après avoir dit quelques mots inintelligibles à miss Portman et à lady Delacour, il sortit.

Clarence Hervey, qui paraissait craindre de rester plus long-temps en pré-

sence de Bélinde, sortit quelques minutes après.

Ma chère Bélinde, s'écria aussitôt lady Delacour, — que je suis contente qu'il soit parti! Je puis vous dire à présent tout le bien que je pense de lui. D'abord Clarence Hervey vous aime, je n'en fus jamais si persuadée qu'aujourd'hui. — Que n'avons nous reçu cette lettre plus tôt; elle nous expliquera tout! — Mais je ne demande aucune explications; je n'ai besoin d'aucune lettre pour confirmer mon opinion, ma conviction. — Il vous aime; je ne puis, je ne veux pas être trompée sur ce point; il vous aime à la folie.

Il l'aime à la folie! Oui, certainement, j'aurais pu vous apprendre cette nouvelle il y a long-temps, s'écria la douairière lady Boucher, qui était dans la chambre sans qu'on l'eût vue entrer, tant l'une était vivement occupée à parler, et l'autre à écouter.

Se marier! se marier! s'écria lady Delacour.

Vous pouvez, mylady, être aussi étonnée qu'il vous plaira, vous ne pouvez pas l'être plus que moi, quand je l'ai appris. Clarence Hervey! miss Portman, que nous regardions tous comme l'homme le moins disposé à se marier, et surtout à faire un mariage dans ce genre-là.

Dans quel genre? — Ma chère Bélinde, comment pouvez-vous tenir devant ce feu? dit lady Delacour, plaçant un écran adroitement pour cacher son visage aux yeux observateurs de la douairière.

Je ne desire rien; je n'ai pas besoin d'un écran; je vous remercie, dit Bélinde le mettant de côté d'un air doux et composé.

A présent, devinez celle qu'il va épouser, continue lady Boucher. — Qui devinez-vous, miss Portman?

Je devine que c'est une femme aima-

ble, d'après le caractère de M. Hervey, dit Bélinde.

Oh! sans doute, c'est une aimable femme : toutes les femmes sont charmantes, comme le disent les journaux, quand elles vont se marier, répondit la douairière. — Mais une aimable femme, cela ne signifie rien ; devinez encore, ma chère Bélinde.

Cherchez donc aussi, lady Delacour, dit Bélinde.

Vous ne devinerez ni l'une ni l'autre, d'ici au jour du jugement....dernier.... s'écria lady Boucher. Je vous dirai donc que M. Hervey va se marier de la manière la plus étrange! c'est une fille que personne ne connaît, et dont le père s'appelle *Hartley*. Il donne une fortune considérable à sa fille, il est vrai ; mais personne n'aurait pu supposer que M. Hervey fit attention à la fortune. — Réellement on a de la peine à le croire.

C'est si difficile à croire, que je le

regarde comme impossible, dit lady Delacour en riant.

Vous pouvez en être assurée, ma chère laly Delacour, dit la douairière en accablant du poids de son bras celui de lady Delacour. Soyez certaine, ma chère, que ma nouvelle est certaine. Devinez de qui je la tiens.

Volontiers. Mais, d'abord, laissez-moi vous dire que j'ai vu M. Hervey, il y a environ une demi-heure, et je n'ai jamais vu d'homme avoir moins que lui l'air d'aller se marier.

— Vraiment! Eh bien, j'ai entendu dire aussi que ce mariage ne lui plaisait pas. Mais quel malheur, puisque vous l'avez vu ce matin, que vous n'ayez pas appris de lui-même des détails! Au reste, qu'il ait l'air de ce qu'il voudra, ma nouvelle est parfaitement vraie. Devinez qui me l'a dit: c'est mistriss Mangaretta Delacour; c'est chez elle que Clarence Hervey a rencontré, pour la première

fois, ce M. Hartley, qui est le père de la jeune personne. Il y a eu une scène charmante, et une histoire tout-à-fait romanesque, au sujet de la rencontre imprévue qu'il fit de cette jeune fille dans une chaumière, et du nom de Virginie qu'il lui a donné; mais je ne sais rien de bien clair là-dessus. Au reste, il est bien certain que la jeune personne, comme son père l'a dit à mistriss Delacour, est passionnément amoureuse de M. Hervey, et ils vont être mariés tout de suite. Comptez là-dessus; vous verrez que mon information est juste. — Dieu me pardonne! je me rappelle à présent que j'ai entendu dire que M. Hervey était un grand admirateur de miss Portman.

Votre information sur ce point, mylady, n'est point juste, je puis vous l'assurer de bonne part, dit Bélinde.

— Vous n'ayez pas, j'espère, la présomption d'appeler votre propre autorité la meilleure de toutes? dit lady Delacour.

La curiosité de lady Boucher, excitée sur un nouveau sujet, la détermina à tenir aussitôt ses yeux attachés sur Bélinde; mais cela ne lui servit à rien. — Etait-ce parce qu'elle n'avait pas la vue bonne, ou bien parce qu'il n'y avait rien à voir? Pour résoudre cette question, elle prit sa lorgnette; mais lady Delacour détourna son attention, en s'écriant tout-à-coup : Ma chère lady Boucher, quand vous retournerez en ville, envoyez-moi, je vous prie, de cette eau admirable pour les nerfs.

— Ah! ah! je vous ai enfin convertie, dit la douairière, satisfaite de la gloire de cette conversion. Adieu.

Admirez ma profonde connaissance sur l'esprit humain, ma chère Bélinde, dit lady Delacour. A présent, elle ne parlera où elle va, que de ma confiance dans la vertu de son eau, et elle oubliera de faire une histoire ridicule sur ce qui m'est échappé imprudemment de l'*admira-*

tion de Clarence Hervey pour vous.

Bélinde se levait pour sortir.

— Ne quittez pas la chambre, Bélinde ; j'ai mille choses à vous dire, ma chère.

— Excusez-moi pour le moment, ma chère lady Delacour ; je suis impatiente d'écrire quelques lignes à M. Vincent. Il est parti. ...

— Dans un transport de jalousie ; j'en suis bien aise.

Et moi j'en suis fâchée, dit Bélinde ; sur-tout parce que cela me prouve qu'il a peu de confiance en moi, et qu'il peut sentir de la jalousie sans raison. — Je dois vous le dire, mylady, vous m'avez fait de la peine par la manière dont vous avez reçu M. Hervey.

— Mon Dieu, ma chère, vous gâteriez tous les hommes de la terre. Vous n'agiriez pas plus follement si cet homme était votre mari. — Seriez-vous mariée secrètement avec lui ? — Si vous ne

l'êtes pas, — pour moi, — pour vous-même, — pour M. Vincent, n'écrivez pas, avant que nous sachions ce que contient le paquet de lettres de Clarence Hervey.

— Cela ne *peut* rien changer à ce que j'écrirai, dit Bélinde.

— Eh bien, ma chère, écrivez tout ce qu'il vous plaira ; j'espère seulement que vous n'enverrez pas votre lettre avant l'arrivée du paquet.

— Pardonnez-moi, je l'enverrai le plus tôt que je pourrai : le plaisir de faire de la peine n'est pas de mon goût.

FIN DU TOME TROISIÈME.

TABLE

DES CHAPITRES

DU TOME TROISIÈME.

FIN DE LA TABLE.



BÉLINDE,

CONTE MORAL.

TOME QUATRIÈME.

BÉLINDE,

CONTE MORAL

DE MARIA EDGEWORTH,

TRADUIT DE L'ANGLAIS

PAR LE TRADUCTEUR D'ETHELWINA,
PAR L. S.... ET PAR F. S....

TOME QUATRIÈME.



DE L'IMPRIMERIE DE GUILLEMINET.

A PARIS;

Chez MARADAN, rue Pavée S. André-des-Arcs,
n° 16.

AN X — 1802.

BÉLINDE.

CHAPITRE XXVI.

VIRGINIE.

Aussitôt que lady Delacour fut seule, elle se livra à ses réflexions relativement à l'histoire de la douairière. Malgré sa prétendue incrédulité, elle était alarmée, et elle ne pouvait pas s'empêcher d'en croire quelque chose, en pensant que c'était mistriss Margaretta Delacour qui l'avait répandue. Cette femme était d'une scrupuleuse véracité, et sévère sur l'article de la médisance; ainsi il était à peine probable qu'un fait raconté par elle fût tout-à-fait dénué de fondement. Le nom de Virginie se rapportait avec ce que Philip Baddely avait

donné à entendre, et avec les découvertes de Mariette. Toutes ces circonstances réunies embarrassaient lady Delacour; et elle attendait les lettres de M. Hervey avec plus d'impatience que jamais. Elle allait et venait dans sa chambre, — regardait à sa montre, — la croyait arrêtée, — la portait à son oreille, — sonnait à tous momens pour s'informer si le courrier n'était pas venu. A la fin, arriva le paquet si long-temps attendu: elle le saisit, et le porta aussitôt à Bélinde.

— Les lettres de Clarence Hervey, mon amour! — A présent, malheur à celui qui nous interrompra! Elle mit le verrou à la porte, prit un fauteuil, et s'assit.

Commençons, dit-elle. — Je suis sûre que si, dans ce moment, le diable boiteux me regardait du toit de la maison voisine, il jurerait que je vais ouvrir une lettre d'amour. — Je l'espère bien

aussi. Allons, voyons! s'écria-t-elle en rompant le cachet.

Ma chère amie, dit Bélinde, mettant sa main sur celle de lady Delacour, avant que nous ouvrions ce paquet, laissez-moi vous parler pendant que vos esprits sont calmes.

— Calmes! vous choisissez bien votre moment pour avoir l'esprit calme! — Mais il ne faut pas que je vous fasse un affront par mon incrédulité. Parlez donc; mais dépêchez-vous, car je ne prétends pas être calme. Dieu merci, ce n'est pas *mon métier d'être philosophe*. Crac, voilà le second cachet qui va partir. Parlez à présent, ou bien retenez pour jamais votre langue, ma douce philosophe d'Oakly-Parck. — Mais desirez-vous que j'écoute ce que vous avez à me dire?

Oui, répliqua Bélinde, en souriant, c'est assez le desir ordinaire de ceux qui parlent.

Il est vrai, et je peux écouter passablement bien, sur-tout quand je ne sais pas ce qu'on va me dire; mais, lorsque je le sais d'avance, j'ai la mauvaise habitude de ne pouvoir pas écouter un seul mot. A présent, ma chère, laissez-moi deviner ce que vous alliez me dire, et, si je devine mal, alors vous me l'expliquerez, et alors, je vous écouterai, dit-elle (en mettant un doigt sur sa bouche) comme Harpocrate, sans faire un seul mouvement.

Bélinde consentit à écouter ce qu'on avait à lui dire, afin d'être mieux écoutée ensuite.

Je vous dirai, poursuivit lady Delacour, sinon ce que vous alliez me dire, au moins ce que vous pensez, cela revient absolument au même. Vous dites en vous-même : N'importe ce que contiennent les lettres de Clarence Hervey, elles arrivent trop tard; qu'il dise et fasse ce qu'il voudra, cela m'est ab-

solument égal. — Parce que — (à présent voici votre raisonnement) parce que les choses ont été trop loin avec M. Vincent; lady Anne Percival, ainsi que tout le monde (d'Oakly-Parck) me blâmerait si je me rétractais.

J'ai déjà écrit à ma tante Stanhope, et on fait définitivement des préparatifs pour la noce. En un mot, *les choses ont été si loin*, que je ne peux plus reculer; parce que — *les choses ont été trop loin*, — ceci est le refrain de votre argument. Il faut que vous m'écoutiez, et vous aurez après cela votre tour, pour une heure si vous voulez. Quand même les choses auraient été portées aussi loin, elles peuvent être arrêtées tout court. Lady Anne Percival est votre amie, n'est-ce pas? par conséquent elle doit desirer votre bonheur. Si vous croyez qu'elle a la qualité rare d'être une femme raisonnable, elle ne peut pas être fâchée contre vous, parce que vous de-

sirez d'être heureuse à votre manière. Il n'est donc pas nécessaire, comme disent les orateurs, que *je discute ce point-là plus long-temps.* Quant à votre tante, vous avez certainement eu tort de lui écrire si précipitamment, c'est bien contre mon avis. Mais la crainte de déplaire à mistriss Stanhope un peu plus ou un peu moins ne peut pas être mise en comparaison avec l'espérance du bonheur de votre vie : d'ailleurs, depuis quelques mois, vous êtes tout-à-fait en défaveur auprès d'elle. Après tout, vous savez que mistriss Stanhope ne regrettera que la fortune de M. Vincent, et celle de M. Hervey la satisfera aussi bien ; et, au surplus, si la fortune de Clarence est un peu moindre, elle trouvera le contre-poids de cette différence, en pensant qu'un Anglais membre du parlement est aux yeux du monde (les seuls yeux par lesquels elle voit) une alliance plus honorable que celle d'un colon des

Indes occidentales, quand bien même il serait le protégé de lady Anne Percival. — Epargnez-moi votre indignation, ma chère ! — Quel regard vous me lancez! Puisque je raisonne pour mistriss Stanhope, ne faut il pas raisonner comme elle? Quant aux préparatifs pour la noce, vous ne vous marierez pas, j'espère, seulement parce que votre robe de noce est faite. Quelques guinées seront perdues peut-être; mais ne perdez pas de même le bonheur de votre vie; ce serait une mauvaise économie. Confiez-vous à moi, ma chère, comme je me suis confiée à vous, dans le temps où j'en avais besoin; ou bien, si vous craignez de devoir quelque chose à celle qui n'a pas craint de vous être obligée, — qu'importe à mistriss Frank quelle est la mariée, pourvu que son mémoire soit payé par mistriss Vincent, ou par mistriss Hervey. — J'espère que je vous ai convaincue, je suis sûre du moins de vous avoir fait rougir; et c'est une

satisfaction pour moi. La rougeur, dans ce moment, est l'avant-coureur de la victoire. Je triomphe! A présent, je vais ouvrir le paquet; vous ne me retiendrez plus la main.

Je ne veux pas vous imposer la pénitence de m'écouter une heure, ma chère amie; mais je réclame votre promesse pour quelques minutes, dit Bélinde. Je vous remercie sincèrement de votre bonté, et je n'hésiterai jamais à vous devoir toutes sortes d'obligations.

— Des remercieméns! des obligations! — voilà une bonne fille! — ma Bélinde!

— Mais, vraiment, vous ne me comprenez pas du tout; votre raisonnement....

— Montrez-moi en quoi il n'est pas bon; je défie la logique de tous les Percival.

— Votre raisonnement serait excellent si la base n'en était pas idéale: vous

prétendez que M. Hervey est amoureux de moi.

Non, dit lady Delacour, je ne prétends rien, comme vous verrez quand j'aurai ouvert ce paquet.

Vous prétendez aussi, continua Bélinde, que je lui suis encore secrètement attachée. — Je vous assure que je ne le suis pas.

Je puis parler de cela sans ouvrir le paquet, dit lady Delacour.

Ainsi, vous regardez donc aussi comme certain, dit Bélinde, que ce n'est que la crainte de lady Anne Percival, de ma tante et du monde, qui m'empêche de rompre avec M. Vincent. Si vous voulez lire la lettre que je lui écrivais quand vous êtes entrée dans la chambre, peut-être reviendrez-vous de votre méprise.

— Ainsi, vous aimez donc de bonne foi et réellement M. Vincent ?

Pouvez-vous croire que je consen-

tirais à l'épouser sans l'aimer ? dit Bélinde avec indignation.

—Non ; vous pouviez l'aimer,—mais pas d'une manière comparable à — en un mot, ma chère, vous pouviez vous tromper, et l'arrivée de M. Hervey aurait pu vous faire appercevoir le véritable état de votre cœur. J'ai vraiment tant de peur de vous offenser, que je puis à peine trouver des mots... mais, dans le vrai, avouez qu'il y a quelque temps vous aimiez mon pauvre Clarence ; et, en dépit des argumens de M. Percival contre les *premières amours*, je suis portée à croire....

Vous êtes portée, dit Bélinde, à considérer l'amour comme une maladie qu'on ne peut avoir qu'une fois.

— Vous ne seriez pas si spirituelle, ma chère, si vous éprouviez une passion. Croyez-moi, Bélinde, vous vous trompez vous-même ; vous n'avez pas d'amour pour M. Vincent ; si vous l'épou-

sez, vous vous en repentirez, vous serez malheureuse.

— Je ne prétends pas avoir ce qui s'appelle de l'amour pour M. Vincent, et je ne crois pas même que cela soit nécessaire à mon bonheur ou au sien; mais je l'estime, je l'aime.

Ah! ah! dit lady Delacour, comme font tant de gens quand ils se marient.

Ils seront heureux s'ils sont comme nous, répliqua Bélinde doucement, mais avec une fermeté dans le ton, que lady Delacour sentit. — Je me mépriserais moi-même, et je ne mériterais la pitié d'aucun être humain, si, après tout ce que j'ai vu, je me mariais seulement par des motifs de convenance et d'intérêt.

— Oh! pardonnez-moi! je n'ai jamais eu une pareille pensée; je voulais seulement vous faire entendre, ma chère Bélinde, qu'un cœur tel que le vôtre est formé pour l'amour le plus

tendre, le plus pur et le plus heureux.

—Le bonheur d'une femme n'est-il pas assuré par son union avec un homme aimable et vertueux ? M. Vincent s'est conduit avec moi avec délicatesse et franchise ; il m'a donné des preuves de la stabilité de ses affections et de sa confiance en mon caractère. J'ai eu tout le temps de consulter mon jugement et mon sentiment ; le premier est en sa faveur, le second n'est pas contre lui.

— Pas contre lui ! Ah ! si vous découvriez que M. Vincent entretient une Virginie, ne l'effaceriez-vous pas pour toujours de votre pensée ?

— Si je découvrais qu'il en a agi d'une manière déshonorante avec une femme quelconque, certainement je le bannirais de ma pensée.

— Aussi facilement que vous avez fait pour Clarence Hervey ?

— Peut-être plus.

— Ainsi vous convenez : — c'est tout

ce que je demande, — que vous avez aimé Clarence plus que vous n'aimez M. Vincent?

— Oui; mais ce temps-là est entièrement passé, et jamais je n'y pense.

— Mais si vous étiez forcée d'y penser, ma chère; si Clarence Hervey se proposait, ne jetteriez-vous pas un regard en arrière? cela ne ferait-il aucun changement?

— Aucun.

— Vous le refuseriez?

— Sans hésiter.

S'il en est ainsi, je vais lire mes lettres dans ma chambre; s'écria lady Delacour se levant précipitamment et d'un air triste.

Votre chagrin ne peut pas même, ma chère amie, dit Bélinde, changer ma détermination; et je peux supporter votre colère, parce que je sais qu'elle vient de votre amitié pour moi.

— Je ne vous ai jamais aimée aussi

peu que dans cet instant, Bélinde.

— Vous me rendrez justice quand vous serez de sang froid.

De sang froid ! répéta lady Delacour en quittant la chambre ; je ne souhaite pas de l'être jamais autant que vous, Bélinde.

Le paquet de lettres de Clarence Hervey contenait l'histoire de sa liaison avec Virginie de Saint-Pierre.

J'étais revenu de mes voyages (disait Hervey) un an avant que d'avoir vu pour la première fois miss Bélinde Portman. J'étais en France à la veille de la révolution, et dans le moment où le luxe, la dissipation et l'esprit de galanterie étaient à leur plus haut période. Je sentais que des êtres qui ne sont que vanité, affectation et artifice, dont les goûts sont pervertis et les sentimens dépravés, ne peuvent donner ni goûter aucun bonheur réel. Les œuvres de Rousseau, que je lus dans le même temps, ne contri-

buèrent pas peu à me confirmer dans cette manière de voir et de sentir. Mon imagination s'exalta sur la possibilité de trouver une *Julie*, que je formerais pour devenir la compagne de mes jours; et je résolus de renoncer à tout projet de mariage, s'il fallait ne choisir qu'entre les femmes élevées pour le monde. Je revins en Angleterre pour y chercher l'objet qui devait me fixer.

Ce n'était point une chose facile que d'accomplir mon projet. On trouve aisément la beauté dans le malheur, et l'ignorance dans la pauvreté; mais ce que l'on ne trouve pas aussi facilement, c'est la simplicité sans bassesse, sans cette teinte vulgaire qui répugne à l'homme qui a vécu en bonne compagnie. Ce qu'on ne trouve pas aisément, c'est l'ingénuité sans grossièreté, et l'ignorance sans préjugé; c'est un esprit qui, quoique sans culture, vous garantisse le succès de l'instruction; un cœur qui s'ignore, mais qui puisse ap-

prendre à se connaître, qui soit également susceptible des délicatesses du sentiment et de l'enthousiasme de la passion. Je cherchai long-temps, et enfin je crus avoir découvert cet objet dont mon imagination m'avait créé le modèle.

Dans une belle soirée d'automne, je faisais une promenade à cheval, au travers de *New-Forest.* Je quittai la grande route pour suivre un sentier peu battu, et, tout en méditant sur les beautés de la nature, je laissai arriver le coucher du soleil, avant de songer à retourner chez moi. Un chien, qui sortit du bois pour aboyer après moi, me servit de guide; je le suivis, et j'arrivai à une esplanade, au milieu de laquelle était une petite habitation simple et propre, entourée d'arbrisseaux et d'une palissade qui renfermait un jardin.

En m'approchant, je vis une jeune fille qui arrosait des rosiers fleuris, et une

vieille femme qui cueillait des roses pour les mettre dans un panier. La vieille ressemblait à toutes les vieilles ; quoique sa physionomie eût quelque chose de remarquablement doux ; mais la jeune fille me parut plus belle que toutes les femmes que j'avais connues. Les derniers rayons du soleil éclairaient sa physionomie; le zéphyr du soir agitait ses cheveux blonds ; la rougeur de la modestie couvrit ses joues lorsqu'elle jeta ses regards sur moi. La douce et tendre expression de ses grands yeux bleus me fit complétement oublier que je m'étais approché pour demander le chemin. La vieille ne m'apperçut que lorsque je fus tout près d'elle ; mais, à l'instant où elle me vit, elle dit à la jeune fille de porter le panier de roses dans la maison. Celle-ci, en passant devant moi, me présenta une rose en souriant, et me pria de l'accepter..

Allons, donc, Rachel! s'écria la vieille,

rentre tout de suite! la voix de la vieille lui fit peur; elle tressaillit, et le panier tomba. En ramassant ses roses, elle déploya les graces de sa taille, de ses bras arrondis et de ses mains délicates: tous ses mouvemens était gracieux, faciles, charmans.

Rentre donc, je te dis! reprit la vieille d'un ton grondeur, je ramasserai les roses. — Oui, ma grand'maman, répondit la jeune fille les larmes aux yeux; et elle rentra sur-le-champ. La porte se referma sur elle, avant que j'eusse repris assez de présence d'esprit pour demander à la vieille où était mon chemin; dès que sa petite fille fut retirée, elle se radoucit, et me reconduisit très-obligeamment.

Quelques jours après, je revins visiter ce lieu, qui me semblait déjà un paradis terrestre. Mais l'habitation était fermée; le chien n'aboyait point; la cheminée ne fumait pas; les rosiers n'avaient point

été arrosés, et un panier à moitié plein de roses fanées était à terre au milieu du jardin. Je descendis de cheval, j'essayai d'ouvrir la porte de la maison; elle était fermée à la clef. J'écoutai, et je n'entendis rien; je fis le tour de l'habitation, et je vis une petite fenêtre entr'ouverte. Je m'en approchai, et je crus entendre une voix plaintive qui articulait quelques sons; j'écartai doucement un rideau qui était en dedans, mais je ne pus rien découvrir : la chambre était sombre, et je ne voyais rien; mais j'entendis des gémissemens sourds; et enfin la voix répéta :

Oh! parlez-moi! parlez-moi encore une fois seulement!

J'essayai de donner plus de jour dans la chambre, en ouvrant tout-à-fait le rideau qui l'obscurcissait; et je vis la jeune fille, qui, se levant d'auprès du lit, où elle était à genoux, le visage baigné de larmes, et les cheveux épars, me fit signe d'entrer. Elle me montra alors la

pauvre femme étendue sur son lit, et me dit avec l'accent de la plus vive douleur :

Elle ne peut plus me parler ; — il y a trois jours qu'elle ne peut se remuer ; mais pourtant elle n'est pas morte ! sûrement elle n'est pas morte !

La vieille femme avait une attaque de paralysie ; cependant, comme je m'approchai du lit, elle ouvrit les yeux, et les fixant sur moi, elle étendit sa main desséchée vers sa fille qu'elle saisit fortement par le bras ; puis, faisant un effort pour se mettre sur son séant, elle m'ordonna de sortir. La violence du sentiment qui l'animait épuisa le peu de forces qu'elle avait encore ; et elle retomba sur son lit agitée de mouvemens convulsifs.

Je sortis précipitamment, et, montant à cheval, je courus à toute bride chercher un médecin, dont les soins ranimèrent la pauvre femme au point

l'entendit parler assez distinctement. Elle sentait néanmoins sa fin approcher, et paraissait résignée à son sort. Je retournai souvent à la chaumière ; mais, quoique cette pauvre femme fût reconnaissante de mes soins, ma présence semblait lui être pénible ; elle jetait des regards inquiets sur sa fille et sur moi. Enfin, un jour elle dit un mot à l'oreille de la jeune personne, qui sortit à l'instant de la chambre. Alors elle me fit signe d'approcher de son lit, et me dit :

Vous avez peut-être cru, monsieur, que je n'étais pas dans mon bon sens le jour où je vous dis avec tant de vivacité, *sortez !* ce fut tout ce que je pus dire alors ; et, à la vérité, je ne puis guère mieux me faire entendre à présent ; mais, que la volonté de Dieu soit faite ! tout ce que je voulais vous dire est pour cette pauvre enfant.

Je l'écoutai avec un vif intérêt, elle s'arrêta ; et mettant sa main glacée sur

la mienne, elle me dit, en me fixant attentivement :

Vous avez l'air bon et sensible ; mais qui peut se fier aux apparences ! celui qui a fait mourir ma pauvre fille de chagrin n'avait pas non plus l'air d'un méchant. Elle avait à peine seize ans lorsque ce malheureux l'enleva d'une pension; il l'épousa secrètement, et abandonna, au au bout de deux ans, sa femme et son enfant, sans qu'on ait jamais pu, depuis, avoir aucune nouvelle de lui. Ma fille mourut de douleur : Rachel n'avait encore que trois ou quatre ans. Le bel enfant que c'était ! Dieu fasse grace à son père !

Elle s'arrêta pour contenir son émotion ; ensuite elle ajouta :

Ma seule consolation, c'est que j'ai donné tous mes soins à Rachel. Je n'aurais pas voulu, pour rien au monde, la mettre dans une pension. Non ! elle ne m'a pas quittée un moment depuis sa

naissance ; nous avons vécu ensemble dans cette chaumière, séparée du reste du monde ; vous êtes le seul homme qu'elle ait jamais vu ; c'est l'innocence même que ma Rachel. Oh ! monsieur, si vous voulez obtenir la miséricorde de Dieu quand vous serez comme moi au lit de la mort, épargnez l'innocence de cette enfant ! ne venez pas la chercher quand je serai morte. Promettez-moi que vous ne causerez pas la ruine de mon enfant ; et je pourrai mourir en paix....

Je fus profondément touché ; je fis la promesse qu'elle me demandait, et je la confirmai, à sa prière, par un serment solennel.

A présent, je suis tranquille, dit-elle, tout-à-fait tranquille ; Dieu vous bénisse, pour le bien que vous m'avez fait ! Il y a, ici près, une mistriss Smith, la femme d'un bon fermier qui nous connaît bien ; elle aura soin de pourvoir à ma sépulture ; et m'a promis de se charger de ma fille,

et de recueillir pour elle le peu de bien que je lui laisse; vous promettez de ne jamais la revoir?

Moi, répondis-je, je ne vous ai point promis cela.

La pauvre femme parut de nouveau inquiète sur le sort de sa fille.

Ah! mon cher monsieur, dit-elle, croyez-moi; c'est pour votre bien à tous deux. Si vous la revoyez vous ne pourrez pas vous empêcher de l'aimer; et elle-même.....La pauvre petite! comme elle vous souriait innocemment en vous offrant cette rose! oh! monsieur, je vous en conjure, renoncez à la revoir; je ne puis pas moi-même l'éloigner de vous, c'est trop tard. Je sens bien que cette nuit sera la dernière de ma vie; promettez-moi de ne jamais revenir ici.

Après le serment solennel que j'ai prononcé, lui dis-je, cette promesse serait inutile; confiez-vous à mon honneur.

Ah ! oui, l'honneur ! l'honneur ! c'est le mot que répétait celui qui a trahi sa mère ; et qui l'a laissée mourir dans l'abandon.

L'émotion était trop violente pour ses forces ; elle retomba épuisée, et ne prononça pas une seule parole. Une heure après, elle expira dans les bras de sa petite fille. La malheureuse orpheline ne pouvait se persuader que sa grand'mère eût cessé de vivre ; elle nous faisait signe, au chirurgien et à moi, de garder le silence, afin de l'entendre respirer. Elle baisait ses lèvres glacées, ses joues flétries, ses paupières que la mort avait fermées pour jamais ; puis elle s'efforçait de la réchauffer. Enfin les signes de la mort devinrent trop évidens pour lui laisser le moindre doute ; elle se jeta à genoux, et s'écria :

Elle est donc morte sans me donner sa bénédiction ! je ne l'entendrai plus bénir son enfant chéri !

Nous la transportâmes au-dehors de la maison, et, quand elle fût un peu calmée, je la laissai aux soins du chirurgien, et j'allai chercher mistriss Smith, dont sa grand'mère m'avait parlé.

Vous m'abandonnez donc aussi ? me dit-elle, en fondant en larmes. Je me sentis trop vivement ému par ses pleurs pour oser me livrer à mon sentiment; je la quittai avec précipitation, et je ne revins que le lendemain.

Sa simplicité, sa sensibilité, me charmaient : il me semblait qu'elle aurait pu se passer de beauté. L'idée de m'attacher par les liens de la reconnaissance et du sentiment un être pur, désintéressé et sans art, enflammait mon imagination, et me paraissait le rêve le plus délicieux à réaliser. La culture de son esprit allait être une occupation facile et douce ; et toutes les difficultés de l'entreprise disparaissaient devant l'ardeur de mes espérances. La sensibilité, me disais-je, est

la source des grands talens et des grandes vertus : Il est évident qu'elle est douée d'une sensibilité exquise ; je développerai cette faculté avec adresse, avec patience, avec délicatesse ; j'aurai soin de mériter ma récompense, avant de la demander.

Le lendemain je revins à la cabane, accompagné de mistriss Ormond, qui était réellement la meilleure personne du monde. Elle parut plaire à la jeune orpheline, et mistriss Smith consentit sans peine à mettre celle-ci sous sa protection. Mistris Smith savait peu de détails sur la jeune fille ; mais cela s'accordait avec ce que j'en avais appris. Voici ce qu'elle me raconta :

— Cette vieille dame, dit-elle, était une personne extraordinaire dans sa conduite avec sa petite-fille ; mais, dans le fond, l'on ne peut pas la blâmer, après le malheur dont sa fille a été la victime. Il y a bien des années qu'elle habitait

cette maison isolée dans la forêt, et elle vivait du produit de ses ruches, et en faisant de l'eau de rose. Elle s'est toujours refusée à mettre Rachel dans une pension, disant qu'il ne fallait pas qu'elle fût élevée au-dessus de ses moyens, ce qui avait été la perte de sa fille. Elle n'a pas voulu non plus que Rachel apprît à écrire : et je trouve qu'elle n'avait pas tant de tort ; car toutes ces écritures ne font souvent que mettre l'amour dans la tête des jeunes filles. Eh bien, malgré cela, cette enfant a appris à lire, et elle aime beaucoup les livres. C'était un tourment pour la pauvre grand'mère, parce qu'elle avait toujours peur qu'elle ne lût quelque chose qu'il n'eût pas fallu lire. Un jour je me souviens qu'elle fut dans une inquiétude terrible, parce que j'avais apporté je ne sais quoi, qui était dans un papier public : la défunte le jeta au feu avec précipitation, quand elle eut apperçu ce qu'il y avait sur ce papier. Et

puis les hommes, c'était bien autre chose ! Jamais cette enfant n'a parlé à un homme : jamais la vieille n'a laissé entrer un homme dans son habitation. Je me suis souvent moquée d'elle, moi ; je lui disais : Ne faut-il pas qu'elle apprenne à parler aux hommes ? Un jour viendra qu'elle sera plus facile à séduire, parce que vous ne lui parlez jamais de séduction. Tout était inutile : elle n'entendait pas raison sur ce point. Je ne faisais que la tourmenter ; je n'en parlai plus.

On a raison de dire qu'il ne faut pas parler mal des morts : aussi ne voudrais-je pas dire contre cette pauvre femme des choses qui fissent tort à sa mémoire ; mais, pour des bizarreries, elle en avait de tout-à-fait singulières. Un jour elle se mit dans une colère épouvantable, parce que Rachel avait trouvé le portrait d'un homme : comme si un portrait pouvait faire du mal à quelqu'un : c'était celui

d'un de mes enfans. Moi, je commençai par en rire, et puis je m'arrêtai, parce que je vis que la pauvre femme avait les larmes aux yeux, et que je compris qu'elle pensait à sa fille défunte. De ce moment-là, je lui promis d'avoir soin de sa petite-fille, si elle venait à mourir. Et je pensai que, par la suite, elle pourrait peut-être devenir la femme d'un de mes fils, quoiqu'elle soit bien un peu trop délicate pour les travaux de la campagne. — Pour honnête et douce, si celle-là ne l'est pas, il n'y en a point au monde. Puisqu'il a plu à Dieu de vous envoyer, monsieur, ainsi que madame que voilà, pour prendre soin de cette enfant, je vous la remets en toute confiance : elle emportera avec elle ce qu'elle voudra.

Rachel ne voulut rien emporter qu'un chardonneret apprivoisé qu'elle aimait tendrement. Il y avait en elle une chose qui ne me semblait point d'accord avec

le reste : c'était son nom. Ce nom de Rachel me faisait un effet désagréable. Je résolus de le changer, en lui trouvant des rapports avec l'héroïne de Bernardin de Saint-Pierre : je la nommai Virginie.

Madame Ormond était la mère de mon premier gouverneur. La mort de son fils l'avait laissée dans une position si gênée, qu'elle fut obligée d'avoir recours à ses amis pour subsister. Je connaissais tout son mérite ; j'avais pour elle beaucoup d'attachement et de respect ; j'avais considéré comme de mon devoir de lui donner quelque aisance. Ce n'était point une femme fort instruite, ni d'un esprit supérieur. Elle n'avait aucun de ces talens qui excitent l'admiration; mais elle avait une parfaite égalité d'humeur, un cœur aimant et un caractère aimable. Je connaissais son intégrité ; et j'étais sûr qu'elle suivrait exactement mes intentions : je comptais suppléer par moi-

même à ce qui pouvait lui manquer du côté de l'instruction.

Je la plaçai, avec son élève, dans une habitation que je louai à Windsor; et j'exigeai sa promesse solennelle qu'elle ne ferait ni ne recevrait aucune visite. M. Moreton, respectable ecclésiastique, était seul excepté : il venait tous les dimanches nous lire des prières. Virginie ne témoignait jamais le moindre desir de porter ses regards plus loin que l'enceinte du jardin de la maison. Cette solitude n'était pas plus complète que celle dans laquelle elle avait vécu, et semblait remplir tous ses desirs. Elle était parfaitement indifférente à tout ce qui était luxe; les seuls objets qui excitassent fortement son attention et son intérêt étaient ceux qui lui rappelaient la cabane où elle avait vécu.

Je lui demandai un jour si elle serait contente d'aller vivre dans cette cabane.

Elle hésita d'abord à me répondre;

puis elle me dit, d'une voix émue :

— Oui, certainement, si vous y habitiez avec moi.

— Chaque jour je croyais découvrir en elle des sentimens analogues à cette réponse ingénue; et chaque jour aussi je lui trouvais des qualités et des talens nouveaux. Je me plaisais à la comparer aux élèves de l'affectation et de l'artifice, dont j'avais été si long-temps entouré, et je m'exerçais à éprouver la rectitude naturelle de son jugement et de sa naïve simplicité. Je lui présentai un jour des boucles d'oreilles de diamans à côté d'une rose, en lui demandant lequel elle préférait; elle prit la rose, qu'elle mit sur son sein, en disant :

— Ah! quelle charmante odeur! elle me rappelle notre heureuse cabane. — Regardant ensuite les diamans, elle dit :

— Comme cela brille! A quoi cela sert-il? — Ensuite examinant la mon-

— Puis, examinant la monture, elle

parut beaucoup plus occupée de la manière dont les boucles s'ouvraient et se fermaient que de l'éclat des brillans. Madame Ormond lui dit qu'on suspendait ces bijoux aux oreilles. Elle se mit à rire, et elle demanda comment on pouvait les faire tenir.

— N'avez-vous jamais remarqué que j'en porte moi-même?

— Oui; mais ils ne sont pas comme ceux-là. Laissez-moi voir; je n'ai jamais remarqué comment vous les faites tenir. Oh! vous avez de petits trous aux oreilles! mais moi je n'en ai point. —

Madame Ormond lui dit que rien n'était plus facile que de lui percer les oreilles avec une aiguille. Elle fit un mouvement en mettant une main sur son oreille, et repoussant de l'autre les diamans, elle s'écria :

Non, non, non! .... à moins, ajouta-t-elle en me regardant d'un air gracieux, à moins que cela ne vous fasse plaisir.

— Je fus à peine maître de moi, en entendant prononcer ces paroles. Cette absence totale de prétentions et de vanité me parut l'indice le plus sûr d'un jugement sain. Si Virginie eût été moins jolie, j'aurais peut-être jugé avec plus de sang froid son indifférence pour les objets de parure. Isolée comme elle était du monde, sans objets de comparaison, d'émulation et de rivalité, sans occasion de briller par ses avantages extérieurs, elle ne devait naturellement mettre aucun prix à ce qui peut relever l'éclat de ses charmes : les diamans lui étaient aussi inutiles que les guinées l'étaient à Robinson Crusoé. Son ignorance parfaite du monde donnait à ses moindres observations une originalité qui m'intéressait vivement. Toutes ces idées de bonheur se concentraient dans les objets dont elle avait été entourée dès son enfance. Le long séjour qu'elle avait fait dans la demeure champêtre dont je l'avais tirée lui avait

donné, pour les beautés de la nature, un goût passionné. Toutes les fois que je lui montrais des tableaux ou des dessins, ses observations indiquaient ce tact naturel qui semble si précieux à ceux qui ont un goût sûr et bien exercé. Tout ce que Virginie possédait d'aimable et d'estimable avait encore pour moi plus de charmes : j'avais su découvrir ces précieux trésors de la nature; j'étais parvenu à développer des qualités charmantes. Ses affections, n'ayant d'autre objet que moi et son institutrice, semblaient d'autant plus fortes qu'elles étaient plus concentrées. La familiarité, l'abandon même de ses manières, devaient exciter dans mon ame les sentimens les plus purs et les plus généreux, en même temps qu'ils redoublaient mon attachement. Je la traitais avec la réserve la plus délicate : le serment que j'avais fait était toujours présent à ma pensée, et je sentais avec quelque orgueil que, n'eussé-

je point été lié par cet engagement solennel, je n'en aurais pas été moins sûr de moi-même.

Je jouissais d'avance de la satisfaction que j'aurais à me montrer supérieur aux considérations de fortune et aux préjugés du monde dans le choix d'une femme; mais je ne sentais pas moi-même jusqu'à quel point mon attachement s'était accru dans un temps si court : un incident me le fit remarquer.

C'est aujourd'hui le jour de naissance de Virginie, me dit un jour madame Ormond : elle a dix-sept ans.

— Comment! elle n'a que dix-sept ans! c'est encore une enfant.

Certes, tant mieux! répondit madame Ormond.

— Certes, tant pis! mais je suis sûr qu'elle se trompe au moins d'un an : elle doit avoir dix-huit ans.

— A Dieu ne plaise! nous n'avons pas trop de temps devant nous. Vous

devez desirer, je pense, ajouta-t-elle; que votre femme sache au moins ce que tout le monde sait.

Oh! quant à cela, je m'en passerai fort bien, repris-je.

Mais enfin, dit-elle, vous voulez que votre femme sache écrire?

— Oui.

— Eh bien, il n'y a que deux mois qu'elle est entre mes mains; je n'y ai pas épargné ma peine; mais je vous assure que ce n'est point une chose facile que d'apprendre à écrire à cet âge. Vous m'avez défendu de lui parler de l'avenir, sans quoi je saurais bien un moyen d'exciter son émulation : je lui dirais qu'elle ne recevra point de lettres de vous qu'elle ne soit en état d'y répondre; mais ce serait une bien grande imprudence, soit par rapport à elle, soit par rapport à vous-même; parce que, si vous changiez d'avis avant qu'elle fût en âge d'être votre femme, vous ne

sauriez plus que faire d'elle. Avec la disposition tendre que nous lui voyons, elle serait extrêmement malheureuse si vous l'abandonniez. Tout va bien tant qu'elle ne sait rien.

Je ne prévoyais guère la possibilité de changer de projet sur le compte de Virginie ; cependant je sentis tout le bon sens qu'il y avait dans les observations de mistriss Ormond, et j'éprouvai une sorte d'effroi en sentant que la passion me rendait incapable de faire des réflexions si simples. Je résolus de prendre de l'empire sur moi-même ; je me répétais que c'était une femme que je cherchais, et non une maîtresse ; et je sentais bien qu'une femme, quelque belle, quelque sensible qu'elle pût être, ne serait point véritablement ma compagne et mon amie, si elle était profondément ignorante.

Je ne pouvais croire que Virginie eût véritablement de l'attachement pour moi.

Quant à mistriss Ormond, elle en était convaincue; mes doutes revenaient sans cesse, et elle avait à cœur de me convaincre. Elle chercha donc à la sonder; et un jour, pendant qu'elle donnait à manger à son chardonneret, mistriss Ormond lui dit :

Virginie, je suis sûre qu'il n'y a rien au monde que vous aimiez autant que ce petit oiseau.

Ah! répondit Virginie en souriant, comment pouvez-vous croire cela?

— Au moins, vous l'aimez mieux que moi, que M. Hervey? je gage.

— Quelle idée! vous me croyez assez ingrate pour préférer un petit oiseau à mon bienfaiteur? Le chardonneret se mit à chanter et à sauter sur l'épaule de Virginie. Mon cher petit chardonneret, continua-t-elle, vous êtes bien gentil, bien aimable; mais si M. Hervey me disait un mot, j'ouvrirais la fenêtre, et je vous donnerais la liberté. Peut-être

a-t-il envie que je m'en défasse? poursuivit-elle en regardant mistriss Ormond. Est-il vrai? le lâcherai-je? et elle s'approcha pour ouvrir la fenêtre.

Doucement, doucement, ma chère amie, lui dit son institutrice; votre imagination va bien vîte!

J'ai cru voir quelque chose dans votre regard, reprit Virginie.

Et moi j'ai pensé à une chose, dit mistriss Ormond.

A quoi donc? à quoi donc? dit vivement la jeune personne, en rougissant beaucoup.

Je vous le dirai un jour, répondit mistriss Ormond. Puis, observant que Virginie gardait le silence de l'embarras, elle ajouta: Mon intention n'a point été de vous faire un reproche, ni de vous blâmer, ma chère amie. Il est très-naturel que vous ayez de la reconnaissance pour M. Hervey, et même que vous l'aimiez jusqu'à un certain point.

Virginie leva les yeux, et le plaisir brillait dans ses regards.

M. Hervey, continua mistriss Ormond, est un de ces hommes les plus distingués et les plus excellens qui existent; et je vous en aime mieux, ajouta-t-elle en l'embrassant, de voir que vous l'aimez aussi. Il faut seulement prendre garde que cet attachement n'aille pas trop loin.

Et comment, reprit Virginie, pourrais-je vous aimer trop l'un et l'autre ?

Pour moi, non, sans doute.

— Ni lui non plus, parce qu'il est si bon, si bon, que je ne l'aime point peut-être assez; c'est-à-dire je l'aime bien assez quand je ne le vois pas; mais, quand je le vois, c'est autre chose. Il se mêle alors une sorte de crainte à mon sentiment. J'ai une extrême envie de lui plaire; et pourtant, s'il me donnait des témoignages d'attachement comme ceux que vous venez de me donner tout-à-l'heure, je

crois que cela me ferait une espèce de peine.

— Ma chère enfant, vous avez bien raison ; cela ne serait point convenable.

— Réellement, ai-je raison? j'avais peur que ce ne fût un signe que je ne l'aimais pas autant que je le devais.

— Oui, oui, ma pauvre petite, vous l'aimez bien assez.

— Ah! j'en suis bien aise!

Mistriss Ormond contente de ses découvertes, changea de conversation. Elle ne me dit point cela d'abord : elle ne voulait ni mettre mon imagination trop en jeu, ni exalter la sensibilité de Virginie avant que son éducation fût plus avancée et son jugement plus formé.

Cependant je continuais à croire Virginie indifférente ; et, pour être conséquent dans mes résolutions, pour laisser à mistriss Ormond le temps d'achever son ouvrage, je me jetai dans le monde, et je renouvelai connaissance avec lady De-

lacour. Elle avait conservé de moi un souvenir agréable; elle me reçut avec une distinction marquée, et je devins un des hommes les plus assidus de sa société. Son esprit, ses graces me charmaient; personne ne me faisait passer le temps plus agréablement dans le monde : elle paraissait flattée de mon assiduité; elle me montrait le plaisir qu'elle avait à causer avec moi; et c'est une séduction assez sûre que de voir distinctement qu'on plaît beaucoup. Je n'avais pensé d'abord qu'à m'amuser; mais, à côté de ses talens brillans, je lui trouvai des qualités qui m'attachèrent.

Je m'apperçus que mon attachement pour Virginie prenait un caractère plus calme. Dans la société de lady Delacour, toutes mes facultés étaient en action; et je sentais mieux ma propre portée. Quand j'étais auprès de Virginie, les pouvoirs de mon intelligence étaient, pour ainsi dire, passifs, et cette com-

paraison n'était pas à l'avantage de ma jeune pupille. Cependant, je sentais aussi que sa simplicité naïve me reposait de ce luxe d'esprit, de vivacité, de gaieté, qui allait quelquefois jusqu'à me fatiguer chez lady Delacour. En quittant celle-ci, il m'arrivait souvent de me dire : Je ne voudrais pas pour rien au monde que ma femme eût autant d'esprit et autant de besoin de le montrer. Alors Virginie, avec sa parfaite innocence, sa naïveté, son petit cercle d'idées, me semblait la personne par excellence, pour assurer mon bonheur domestique.

Telles étaient les dispositions de mon cœur, lorsque je rencontrai dans le monde miss Bélinde Portman. Je me prévins d'abord contr'elle, parce que c'était une nièce de mistriss Stanhope; mais plus je la vis et plus ma prévention s'affaiblit. En comparaison de Bélinde, Virginie me parut un enfant insipide : Bélinde pouvait devenir véritablement la

compagne de ma vie; je ne voyais pas encore clairement comment Virginie pouvait être autre chose que mon élève, mon enfant adoptif. Bélinde avait un esprit actif et orné, un goût exquis, un jugement sûr, un cœur sensible et une tête froide. Virginie était indolente : elle n'avait qu'un petit nombre d'idées, et ne cherchait point à les étendre. Son ignorance du monde était si complète, que l'apprentissage qu'elle aurait à en faire serait nécessairement accompagné d'inconvéniens et de quelques dangers. Je me plaisais à me confier en l'innocence de Virginie; mais la prudence de Bélinde me promettait plus de sécurité : Virginie avait l'instinct de ce qui est bien, les vertus de Bélinde étaient le fruit du sentiment et de la raison.

Mistriss Ormond, avec tout son bon sens et ses bonnes intentions, n'avait pas les moyens nécessaires pour diriger l'imagination et l'ardente sensibilité de

Virginie. La tâche était d'autant plus difficile que la solitude dans laquelle cette enfant avait vécu et vivait encore était plus parfaite, sans autre objet d'affection que son bienfaiteur, qu'elle voyait rarement, et son institutrice qu'elle voyait sans cesse; privée de toute occasion d'observer, d'exercer ses organes et ses facultés à recevoir et à comparer les impressions. L'esprit de Virginie passait de l'indolence absolue à des projets enchanteurs de félicité. Elle n'avait rien appris que par les livres; elle les regardait comme la source de toute instruction, et l'aliment le plus agréable à la curiosité. Elle était passionnée pour la lecture; sa grand'mère avait été très-sévère sur ce point.

Tout en prescrivant à mistriss Ormond un choix scrupuleux parmi les romans, je n'avais pas prétendu en interdire la lecture à Virginie. Les bons romans me semblaient propres à lui

donner des idées assez justes du monde.

Elle y trouvera, me disais-je, de quoi ouvrir ses dispositions naturelles à tout ce qui est honnête et bon, et de quoi enflammer son enthousiasme pour tout ce qui est grand, élevé, généreux. Elle dévorait ces ouvrages d'imagination; et mistriss Ormond, soupçonnant qu'ils lui exaltaient trop la tête, trouvait commode de nourrir ainsi sans effort l'activité de sa pupille, et de remplir les vides que laissait dans leur vie l'absence des intérêts ordinaires de la société.

Un soir, la jeune personne trouva sur la cheminée de mistriss Ormond Paul et Virginie. Sa curiosité fut vivement excitée : elle savait que je l'avais fait peindre dans le costume de la Virginie de Saint-Pierre; que je l'avais nommée d'après cette héroïne : c'en était bien assez pour qu'elle desirât ardemment de le lire. Mistriss Ormond fut embarrassée; ce charmant ouvrage n'était pas sur le

catalogue des romans permis, mais ne ressemblait pourtant point aux romans exclus. Je n'étais pas là pour donner mon avis : Virginie était pressante ; son institutrice crut qu'il y avait moins d'inconvénient à céder à sa curiosité qu'à la piquer davantage par des refus.

Virginie, en possession du livre, ne le quitta pas qu'elle ne l'eût presque achevé. Elle paraissait si absorbée dans cette lecture, que mistriss Ormond en prit de l'inquiétude.

A quoi pensez-vous donc si sérieusement, ma chère amie ? lui dit-elle : Montrez-moi cet endroit où vous vous êtes arrêtée.

— Oh ! non, non !

— Eh ! pourquoi donc ? Avez-vous peur de moi ?

— Ce n'est pas de vous que j'ai peur, c'est de moi-même.

— Voyons donc ce passage ? Mistriss Ormond prit le livre, que Virginie ne

lâcha qu'avec peine, et elle lut le morceau suivant :

« Elle pense à l'amitié de Paul, plus « douce que les parfums, plus pure que « l'eau des fontaines, plus forte que les « palmiers unis ; et elle soupire. Elle « songe à la nuit, à la solitude, et un feu « dévorant la saisit. Aussitôt elle sort, « effrayée de ces dangereux ombrages, « et de ces eaux plus brûlantes que les « soleils de la zone torride. Elle court « auprès de sa mère chercher un appui « contre elle même. Plusieurs fois, voulant lui raconter ses peines, elle lui « pressa les mains dans les siennes; plu« sieurs fois elle fut près de prononcer « le nom de Paul ; mais son cœur op« pressé laissa sa langue sans expres« sion, et, posant sa tête sur le sein ma« ternel, elle ne put que l'inonder de « ses larmes. »

Et ne suis-je donc pas votre mère, ma chère Virginie ? reprit mistriss Or-

mond. Quoique je ne sache pas vous exprimer mon affection en une langue si douce, croyez que jamais une mère n'aima sa fille avec plus de tendresse.

Virginie, en larmes, se jeta dans les bras de sa protectrice, sans pouvoir articuler une parole.

Pourquoi ne me parlez-vous pas, ma bonne amie ? lui dit celle-ci. Je sais quel est le nom qui est prêt à sortir de votre bouche : il ne me surprendra point.

Comment pouvez-vous savoir ce que je sens ? dit Virginie, en regardant son institutrice avec timidité. Je ne sais pas bien moi-même ce que j'ai dans le cœur : c'est un peu d'un livre, et un peu d'un d'un autre.

— Mais, qu'est-ce qui vous a tant frappée dans ce que vous venez de lire ?

—Je me demandais si c'était bien là ce qu'on appelle de l'amour ; mais je vous assure que je n'avais pas sur les lèvres le nom que vous dites.

— Il ne faut point vous en défendre, ma chère Virginie ; dans votre position, il est impossible que vous n'aimiez pas M. Hervey.

— Réellement !

— Tout-à-fait impossible ; ainsi, il ne faut pas vous en vouloir pour cela.

— Je ne m'en veux pas non plus ; au contraire, je m'en veux de ne pas l'aimer assez.

— Plus vous me dites cela, plus je suis convaincue de votre affection pour lui ; c'est le plus sûr symptôme de l'amour, que de croire qu'il n'est pas assez fort. Quand on aime bien, il semble qu'on n'aime point assez.

— Je suis tout de même avec M. Hervey.

— C'est tout-à-fait naturel ; et tôt ou tard il pensera de même.

— Tôt ou tard ! et à présent que pense-t-il ?

— Eh, mais.... quelle question ! nous

devons juger de ce qu'il pense par ce qu'il exprime : quand il dit qu'il vous aime, il faut le croire.

— Il m'a toujours montré qu'il m'aimait ; mais, depuis quelque temps, quand il vient, il a l'air sérieux et presque fâché.

— Quelle folie ! ne vous tourmentez pas de ces idées-là.

— J'ai des doutes et des craintes que je ne puis vaincre ; mais il faut me retirer ; car il est bien tard, et je vous empêche de vous coucher.

Non, non, je n'ai pas sommeil : dites-moi tout ce qui vous afflige

— Eh bien, je vous dirai donc.... Ah ! mistriss Ormond, vous le voulez, — je tremble de vous le dire ; — je crains toujours — que M. Hervey n'aime mieux une autre que moi.

— Ma chère enfant, n'ayez point cette crainte. — Il est tard, il faut vous coucher.....

Ce fut peu de temps après cette conversation que M. Rochefort et sir Philip Baddely escaladèrent le jardin pour voir ce qu'ils appelaient ma maîtresse. Virginie fut effrayée, et dégoûtée de leur présence et de leurs discours. Ces personnages ne répondaient à rien de ce qu'elle avait dans l'imagination ; et leur langage était si complétement différent de tout ce qu'elle avait lu, qu'elle les comprenait à peine.

Par dieu ! lui dit l'un d'eux, vous ne pouvez pas aimer l'homme qui vous tient en prison ici ; venez avec un de nous, nous vous débarrasserons de ce tyran.

Ce n'est point un tyran, et je l'aime autant que je vous déteste, dit Virginie avec une expression de dégoût et d'horreur.

Bonne actrice ! sur mon honneur, bonne actrice ! il la mettra au théâtre quand il n'en voudra plus. Vous avez

raison, ma fille ; faites la prude : il vous épousera peut-être. Or çà! vous ne voulez pas venir? Eh bien, adieu, au revoir.....

Cette scène laissa à Virginie une profonde impression de tristesse ; cette idée de passer pour la maîtresse de Clarence Hervey l'humiliait excessivement. Les romans lui avaient inspiré les idées les plus relevées de la délicatesse d'une femme. Mistriss Ormond, qui vit qu'elle se tourmentait, lui dit qu'elle écrirait à M. Hervey pour qu'il vînt.

— Il me semble que j'aurai honte de le voir après ce qui s'est passé. Mais dites-moi je vous prie, ma chère amie, que voulait dire cet insolent quand il prétendait que M. Hervey m'épouserait *peut-être ?*

— Il disait une sottise, et cela ne vaut point la peine de vous inquiéter.

Ma chère mistriss Ormond, ne vous détournez pas au lieu de me répondre ;

jamais je n'ai eu tant besoin de vous entendre.

— Eh bien, ma chère amie, que voulez-vous donc que je vous dise ?

— Une chose, une seule chose, et vous mettrez mon cœur tranquille.

M. Hervey desire-t-il que je devienne sa femme ?

— Mais... ma chère enfant.... je ne peux pas vous dire cela.... peut-être son cœur n'est-il pas encore décidé.

Virginie se couvrit le visage de ses deux mains, et se mit à fondre en larmes. Mistriss Ormond ne put tenir à ces accens de douleur ; elle se dit à elle-même : il se décidera *sûrement* à l'épouser : pourquoi ne tarirais-je pas ces larmes, en offrant à ma pauvre Virginie la certitude d'être aimée, adorée ? Sans faire attention si Clarence avait fixé son choix sur Virginie, elle lui parla de son sentiment pour elle dans les termes les plus positifs. Les larmes de Virginie cessèrent de cou-

ler, son cœur s'ouvrit à un espoir si cher, si consolant, et elle chercha, en rentrant chez elle, à s'expliquer d'où pouvait venir cette froideur nouvelle qu'elle avait cru remarquer en moi.

CHAPITRE XXVII.

UNE DÉCOUVERTE.

Nous allons continuer l'histoire de Virginie, et en épargner la peine à Clarence.

Au lieu de la familiarité enfantine et franche avec laquelle Virginie recevait Clarence Hervey, elle ne le voyait plus qu'avec embarras et réserve. Frappé de ce changement dans sa manière, et alarmé de la profonde tristesse qu'elle essayait en vain de dissimuler, il demanda avec vivacité à mistriss Ormond la cause de cette altération.

Les réponses de mistriss Ormond et

le récit qu'elle lui fit de ce qui s'était passé pendant son absence augmentèrent son inquiétude. Il fut indigné de l'insulte que Virginie avait reçue de la part des étrangers qui avaient escaladé les murs du jardin. Tous les efforts pour découvrir leur nom furent inutiles; mais, de crainte qu'ils ne répétassent leur visite, il fit quitter Windsor à Virginie, et la mena directement à Twickenham. Il y resta quelques jours avec elle et mistriss Ormond, afin d'observer par lui-même la vérité et la justesse des remarques de mistriss Ormond. Jusqu'à ce moment il était persuadé que le sentiment de Virginie pour lui était plutôt l'effet de la reconnaissance que de l'amour ; avec cette opinion, il crut n'avoir sérieusement aucun reproche à se faire d'avoir trahi aussi imprudemment le penchant invincible qui l'entraîna vers elle dans le commencement de leur liaison. Il s'était flatté que, quand même elle eût su discerner ses intentions, son

cœur n'aurait point murmuré d'un changement dans ses sentimens ; et comme alors son bonheur n'aurait point souffert, Clarence Hervey croyait que, sans blesser l'honneur, il pouvait être inconstant; — mais tout était changé. — Quoique bien peu disposé à le croire, il ne put en douter plus long-temps. — Virginie ne pouvait plus rencontrer ses yeux ou lui parler sans une sorte d'embarras qu'elle ne pouvait cacher : elle tremblait toutes les fois qu'il s'approchait d'elle; et, s'il avait l'air sérieux ou distrait, ses yeux se remplissaient de larmes. Dans d'autres momens, malgré l'indolence naturelle de son caractère, elle s'efforçait de lui plaire par une conversation vive et animée ; elle apprenait tout ce qu'il voulait; tout ce qu'il lui disait paraissait l'intéresser. Clarence s'imagina d'abord que ses momens de mélancolie étaient causés par un secret desir de connaître le monde dont elle avait été jusque là séparée. Il essaya un jour de pé-

nétrer sa pensée sur ce sujet; mais elle trompa son attente en paraissant n'avoir aucune envie de quitter sa retraite. Elle lui dit qu'elle était persuadée qu'aucun des amusemens dont il lui avait fait la description ne pourrait lui plaire, et qu'elle ne desirait nullement d'entrer dans le monde.

Pendant le temps de sa passion pour elle, Clarence avait fait peindre son portrait sous le nom de Virginie de Saint-Pierre. Il était dans la chambre où ils causaient alors, lorsqu'elle lui parla de son goût pour une vie retirée; les yeux de Clarence se fixèrent par hasard sur le portrait, et ensuite sur l'original. Elle détourna la tête, — soupira profondément; et, quand il lui demanda d'une voix tendre si elle était malheureuse, elle cacha son visage dans ses mains, et ne fit aucune réponse.

M. Hervey ne put être insensible à sa douleur, et à la délicatesse de ses

sentimens; il voyait sa fraîcheur se ternir et son caractère perdre sa gaieté; son existence semblait devenir un fardeau pour elle. Il craignit alors que ce ne fût l'effet de sa propre imprudence.

Il se reprocha de l'avoir tirée de son obscurité, dans laquelle elle aurait pu trouver le bonheur.

J'ai fait naître, se disait-il, de fausses espérances dans son cœur, et à présent elle est malheureuse! j'ai gagné sa tendresse, son bonheur dépend entièrement de moi; et je l'abandonnerai! Mistriss Ormond m'a dit qu'elle était convaincue que Virginie ne survivrait pas d'un jour à mon mariage avec une autre; je ne suis pas disposé ordinairement à croire que les femmes meurent d'amour; et je ne suis pas assez fat pour supposer que le sentiment qu'on a pour moi peut aller jusqu'au désespoir: mais cette jeune fille est d'un caractère naturellement mélancolique, elle a beaucoup de sensibilité,

toutes ses affections sont concentrées, et rassemblées sur un seul objet; au milieu de sa solitude, une même pensée l'occupe sans cesse, et son imagination exaltée peut la porter aux dernières extrémités. Ah! pourquoi n'ai-je point connu Bélinde avant Virginie? —

La délicatesse, la pitié et la générosité, déterminèrent Clarence Hervey à ne point abandonner cette infortunée; quoiqu'il sentît, chaque fois qu'il la voyait, combien il lui préférait Bélinde. Ce combat de l'amour et de l'honneur produisait en lui cette apparente irrésolution qui impatientait tant lady Delacour, et tourmentait Bélinde. Cette mèche de cheveux charmans qu'il laissa tomber si mal-adroitement aux pieds de Bélinde était de Virginie; il allait les porter chez le peintre, afin qu'il en pût imiter la couleur. Il faut expliquer à présent pourquoi ce portrait fut exposé aux regards du public.

Dans le même temps où l'esprit de M. Hervey était agité et troublé par les circonstances dont nous venons de parler, il arriva un incident qui parut devoir adoucir un peu sa position pénible : M. Moreton, ce ministre qui venait lire des prières tous les dimanches en présence de mistriss Ormond et de Virginie, manqua un jour à sa visite accoutumée : le lendemain matin, il alla trouver M. Hervey, avec un visage qui annonçait qu'il avait quelque nouvelle importante à lui communiquer.

J'ai des espérances, mon cher Clarence, dit-il, je crois avoir trouvé le père de votre Virginie. Hier, un de mes amis, qui est musicien, me persuada d'aller avec lui entendre l'orgue à l'église de l'*asile des enfans à saint-George fields*. Je vis un homme de trente à quarante ans passer en revue une pension de jeunes filles, et demandant avec beaucoup de curiosité et d'inquiétude

leurs âges et le nom de leurs parens. Cet étranger tenait dans sa main un portrait, dont il cherchait à trouver la ressemblance parmi ces jeunes personnes. Je n'étais pas assez près de lui, continua M. Moreton, pour voir distinctement le portrait ; mais ce que je pus en appercevoir me parut ressembler à Virginie, quoique la figure parût être celle d'un enfant de quatre ou cinq ans. J'imagine que ce monsieur se trouvera encore dimanche prochain dans cette église; je lui ai même entendu exprimer le desir de voir celles des jeunes personnes qui se trouvaient absentes ce jour-là.

Savez-vous le nom de cet étranger, et où il demeure ? dit Clarence.

Je ne sais rien de lui, répliqua M. Moreton, je lui ai seulement entendu dire qu'il était fou de la peinture, et que ce portrait avait fait depuis long-temps son bonheur.

Impatient de voir cet homme, qu'il

croyait être le père de Virginie, Clarence Hervey se rendit le dimanche suivant à l'église; mais l'étranger ne parut pas; et la seule chose qu'il apprit de lui, fut qu'il avait fait beaucoup de questions à l'un des administrateurs de l'hospice, dans l'espérance de retrouver sa fille parmi les jeunes orphelines, et qu'il avait donné une demi-guinée à l'une d'elles, en lui disant qu'elle ressemblait un peu à sa *Rachel.*

A ce nom, Clarence, ne doutant pas qu'il fût le père de Virginie, se désola d'avoir manqué l'occasion de lui parler; et, après avoir fait de nouvelles tentatives, toutes inutiles, pour le rencontrer, il se rappela ce que M. Morton lui avait dit sur le goût de cet étranger pour la peinture, et il résolut de faire exposer publiquement le portrait de Virginie, dans l'espérance qu'il pourrait lui faire découvrir celui qu'il cherchait. Le jeune artiste qui

avait peint Virginie, et qui avait beaucoup d'obligation à Clarence, lui promit de se trouver tous les matins à *Sommerset-House*, tant que l'exposition durerait, et de faire une attention particulière à tous ceux qui regarderaient son ouvrage. Il promit d'informer M. Hervey si quelqu'un le questionnait relativement à ce portrait.

Justement le jour où lady Delacour et Bélinde se trouvaient à l'exposition, le peintre appela Clarence, et l'informa qu'un homme venait de lui demander avec beaucoup d'empressement si le tableau de Virginie était un portrait. Cet homme n'était point l'étranger qui avait été vu à l'Asilum, c'était un fameux bijoutier. Il dit à M. Hervey que sa curiosité avait été excitée en voyant ce tableau par sa ressemblance avec une miniature qu'on l'avait chargé de remonter. Elle a appartenait à M. Hartley, qui a fait une fortune considérable

aux Indes occidentales ; c'est le portrait d'une fille unique dont la perte le met au désespoir. Clarence s'informa avec vivacité où il pourrait trouver M. Hartley ; mais le bijoutier l'ignorait, et lui dit seulement que son domestique en lui remettant la miniature, lui avait dit que son maître venait de partir à la hâte pour Portsmouth, où la flotte des Indes occidentales devait bientôt mettre à la voile.

Clarence se détermina à le suivre immédiatement à Portsmouth. Il n'avait pas un moment à perdre, et il quitta Bélinde et lady Delacour avec une précipitation qui les étonnèrent.

Il savait bien que cent fois, devant lady Delacour, son amour pour miss Portman s'était trahi ; mais il ne pouvait espérer d'être payé de retour, tant que sa conduite aurait une apparence si mystérieuse. Le seul espoir qui lui restât était fondé sur le changement

qui pouvait s'opérer dans la fortune de Virginie, s'il parvenait à retrouver son père. Il croyait alors que son sentiment pour lui s'affaiblirait à mesure que sa fortune lui donnerait plus de moyens de briller dans le monde. Il espérait que Virginie environnée de plaisirs et d'adorateurs, oublierai peu-à-peu celui que le malheur et la solitude lui avait fait aimer. Quand elle aura des objets de comparaison, son cœur se détachera de moi, se disait-il; alors je serai libre de suivre l'impulsion de mon cœur, et je pourrai déclarer ma passion pour Bélinde.

La tête pleine de ces idées, il se hâta de courir à la recherche du père de Virginie. Lorqu'il fut arrivé à Portsmouth, il demanda si la flotte pour l'Amérique était prête à partir.

Non, c'est demain à une heure du matin qu'elle met à la voile.

Il fit sur-le-champ les perquisitions les

plus exactes pour trouver M. Hartley. Personne de ce nom ne devait s'embarquer. *Hartley* était cependant bien le nom que le jouaillier avait prononcé. Ce fut en vain qu'il le demanda; à la fin cependant le munitionnaire se rappela qu'il était venu sur son vaisseau, et qu'il lui avait parlé de retourner en Amérique sur le même vaisseau, si jamais il quittait l'Angleterre. Mais, ajouta-t-il, nous ne l'avons pas revu depuis.

Le diable m'emporte, dit un matelot qui se trouvait là, s'il n'est pas parti pour l'autre monde, il est sûrement enfermé à *Bedlam*, aux petites maison de Londres, car sa tête était diablement timbrée. Jack, ne te souviens-tu pas de cet homme qui se promenait toujours sur le pont d'un air morne, et avec un petit morceau de peinture à la main, grand comme un écu de six francs? Monsieur, il est inutile de le chercher; vous pouvez être sûr que s'il n'est pas

dans l'eau, il est dans la *maison des foux.*

Malgré ces discours, Hervey persista dans ses recherches, et il pensa que M. Hartley avait été arrêté en route par quelque accident, et qu'il arriverait sûrement à Portsmouth avant le départ de la flotte. Il attendit donc, mais ce fut vainement ; la flotte partit sans M. Hartley. Il resta encore quelques jours, et retourna enfin à Londres, désespéré du malheureux succès de son voyage. Il fit une tournée sur les côtes pittoresques de Dorset et de Dévonshire, et ce fut pendant cette absence qu'il écrivit à lady Delacour les lettres dont nous avons parlé. Il essaya de se distraire, mais toutes ses pensées se tournaient involontairement sur Bélinde.

Dans ses lettres, il osait à peine prononcer le nom de Bélinde; il craignait de trahir son sentiment ; tous les conseils qu'il donnait à lady Delacour,

étaient le résultat des conversations qu'il avait eues avec Bélinde. C'était elle qui lui avait appris à connaître lady Delacour ; et c'était avec Bélinde qu'il avait formé le projet de rappeler leur commune amie à la raison et au bonheur. Quoiqu'il regardât comme un obstacle invincible à ses desirs l'attachement qu'il avait inspiré à Virginie, sa surprise et son effroi furent extrêmes lorsqu'il reçut la lettre de lady Delacour, dans laquelle il apprenait la nouvelle du mariage prochain de M. Vincent avec Bélinde. Par un de ces hasards malheureux, l'arrivée de cette lettre fut retardée de quinze jours. Dès qu'il la reçut il se mit en route pour la capitale : son premier desir, sa première pensée fut d'aller sur-le-champ chez lady Delacour. Il partit cependant pour Twickenham, afin que Virginie décidât de son sort : il vit bien, d'après ce que mistriss Ormond lui dit, que l'absence

n'avait produit aucun effet sur son cœur.

Mistriss Ormond était également sensible et faible ; elle aimait beaucoup Virginie, et son inquiétude sur le sort de cette jeune personne augmentait en raison de sa tendresse pour elle. Lorsque Clarence Hervey lui parla de son amour pour Bélinde, elle ne put retenir son émotion.

En vérité, M. Hervey s'écria-t-elle, il n'est plus temps de faire des raisonnemens ou d'hésiter ; personne ne peut être assez aveugle pour douter de l'amour de Virginie pour vous.

J'en suis vraiment peiné, dit Clarence.

— Pourquoi, pourquoi donc, M. Hervey, avez-vous oublié le temps où vous étiez si impatient de l'appeler votre femme ? — le temps où vous la trouviez la plus charmante personne du monde !

—Je n'avais pas encore vu Bélinde Portman.

—Eh! plut à Dieu que vous ne l'eussiez jamais vue; sûrement alors, monsieur, vous n'abandonneriez pas ma Virginie! — Sa santé, son bonheur, sa réputation, vont donc être sacrifiés?

—Sa réputation! mistriss Ormond?

—Oui, monsieur; vous ne savez pas sous quel jour nous sommes considérées, et je ne le sais moi-même que depuis peu de temps; mais je puis vous assurer que sa réputation est calomniée : on ne s'en cache plus; on dit par-tout qu'elle est votre maîtresse. L'oiseau chéri de Virginie s'était envolé; une femme me le rapporta, et elle me parla dans des termes qui m'ont mis hors de moi-même. Il est inutile que je vous donne les détails de notre conversation; il me suffit de dire, d'après les informations que j'ai prises, que votre mariage seul avec Virginie peut sauver sa réputation;

ou — Mistriss Ormond fut interrompue par Virginie, qui entra dans la chambre à pas lents, les yeux fixés sur la terre, et ayant l'air d'être plongée dans une profonde rêverie.

Depuis mon retour, dit Clarence d'un ton embarrassé, je n'ai pas entendu parler de miss Saint-Pierre.

Miss Saint-Pierre! — Il a coutume de m'appeler Virginie, dit-elle en se retournant du côté de mistriss Ormond. — Il est donc fâché contre moi?

— Il vous appelait Virginie lorsque vous n'étiez qu'une enfant.

— Ah! plût à Dieu que je fusse encore une enfant!

Puis elle s'approcha de M. Hervey, ouvrit un porte-feuille, et lui dit:

Si vous avez le temps, monsieur, je vous montrerai mes dessins. Je veux vous prouver que j'ai vaincu mon indolence, ma paresse accoutumée, comme vous m'en aviez témoigné le desir.

Elle avait travaillé de mémoire : c'était l'hermitage de sa grand'mère. Ce dessin rappela tout-à-coup à Clarence les émotions qu'il avait éprouvées dans New-Forest. Il se représenta Virginie lui offrant une rose ; il se ressouvint de la voix sombre de la vieille femme, de ses dernières paroles, et de la promesse qu'il lui avait solennellement donnée.

Ce dessin ne vous plaît pas beaucoup, dit Virginie ; en voici un autre ; j'espère que vous l'aimerez mieux.

Celui-ci est charmant ! s'écria-t-il, il est fait à merveille !

Je savais bien qu'il en serait content ; je vous l'avais bien dit, miss, dit mistriss Ormond.

Vous voyez, dit Virginie, que *si*, *depuis votre retour*, *vous n'avez pas entendu parler de miss Saint-Pierre*, elle n'a pas oublié, pendant votre absence, de suivre vos conseils. — Mais ne vous fatiguez pas à regarder plus long-

temps ; je voulais seulement vous prouver que si je n'ai pas de talens, j'ai au moins le desir constant de vous plaire, et que Virginie n'est pas ingrate.

Oh! j'en puis répondre, dit mistriss Ormond; Virginie n'est point ingrate.

Ingrate ! répéta Clarence ; qui jamais eut cette pensée? Pourquoi lui inspirez-vous de telles idées ?

Virginie, s'appuyant sur l'épaule de mistriss Ormond, se mit à fondre en larmes.

Vous avez exalté sa sensibilité de manière à nuire à son bonheur, s'écria Hervey d'un ton affligé. — Virginie, Virginie, écoutez-moi, lui dit-il en serrant tendrement sa main, ne me considérez pas comme un maître,—comme un tyran. — N'allez pas penser que je vous crois ingrate !

Virginie continua de pleurer.

Ma chère, dit mistriss Ormond, si vous vous livrez toujours à vos pensées

mélancoliques, vous ferez votre malheur et celui de M. Hervey.

— Dieu m'en préserve! le premier vœu de mon cœur est de....

Elle s'arrêta; puis ajouta:

Je serais la femme du monde la plus coupable, si je le rendais malheureux.

—Mais comment peut-il être heureux s'il vous voit malheureuse?

Eh bien, il ne le verra pas, dit-elle en essuyant ses larmes.

De penser que vous n'êtes pas heureuse et que vous nous le cachez, serait encore plus pénible, dit Clarence.

Mais comment le pourriez-vous penser? répondit Virginie; vous êtes trop bon, vous êtes trop aimable. N'allez pas vous imaginer que je ne suis pas heureuse.— Je le suis, je dois l'être.

Regrettez-vous votre hermitage? lui demanda Clarence; ces dessins prouvent que vous en conservez un souvenir bien vif.

Virginie rougit ; elle répondit avec embarras :

Est-ce ma faute si je ne puis l'oublier ?

Vous avouez donc que vous y étiez plus heureuse qu'ici ? dit mistriss Ormond.

Virginie ne répondit rien à cette question. Son silence attendrit Clarence ; et lorsque mistriss Ormond répéta la même demande, il tira d'embarras la tremblante Virginie, en disant :

Ma chère mistriss Ormond, vous savez bien que la confiance se gagne, mais ne se demande pas.

Il est vrai que je n'ai aucun droit à une confiance si grande, reprit mistriss Ormond ; mais cependant.....

Je ne prétends pas vous rien cacher, mistriss Ormond ; mais je sais qu'une femme doit mettre des bornes à sa franchise avec.... je veux dire.... que.... je ne sais pas ce que je veux dire, s'écria Vir-

ginie en se jetant sur un sopha, dans une extrême confusion.

Pourquoi vous plaisez-vous à la troubler ainsi, mistriss Ormond, dit M. Hervey? Il jeta sur Virginie un regard si tendre, que mistriss Ormond ne se repentit pas d'avoir causé ce moment d'embarras.

— Ne croyez jamais que nous puissions soupçonner l'aimable et noble franchise de ma chère Virginie.

— Oh! non, je n'ai pas cette crainte; je vous connais trop bien pour avoir cette idée de vous. — Il est des sentimens qu'il faut taire; — mais ce que je ne dois ni ne puis cacher, c'est que vous ne serez jamais malheureux par ma faute. — Ne pensez pas tant à mon bonheur, ajouta-t-elle avec un sourire forcé, je suis et je serai heureuse. — Ne me cachez seulement aucun de vos vœux et de vos sentimens, et je dirigerai les miens d'après les vôtres.

Aimable, charmante, généreuse fille! s'écria Clarence.

Prenez garde, dit mistriss Ormond, prenez garde, Virginie, de promettre plus que vous ne pouvez tenir: *des vœux et des sentimens* ne se dirigent pas facilement.

Je n'ai pas dit, je crois, que cela fût aisé, répondit Virginie; mais j'espère que ce n'est pas impossible.

J'en doute, dit mistriss Ormond. — Vous *êtes* et vous *serez heureuse*, dites-vous: chère Virginie, ne vous trompez pas vous-même, — ne vous trompez pas; — je suis fâchée de vous faire rougir, mais....

C'est assez, madame, dit M. Hervey en l'interrompant d'un air sévère.

Mistriss Ormond, pour la première fois, continua malgré cet ordre.

Je vous demande à vous-même, ma chère Virginie, si vous étiez heureuse ce jour....

— Il est bien cruel à vous, mistriss Ormond, de me persécuter ainsi, dit Virginie en retirant brusquement sa main de celles de mistriss Ormond. Elle sortit en jetant sur elle un regard indigné.

Dès qu'elle fut sortie, mistriss Ormond s'écria :

Mon Dieu, que je voudrais que miss Portman fût mariée ! — Jamais je ne me le pardonnerai. — Nous avons cruellement abusé cette pauvre Virginie ! — Elle vous aime à la folie. J'ai nourri sa passion ; je l'ai trompée. — J'ai été assez insensée pour lui dire qu'elle serait certainement votre femme.

— Vous lui avez dit cela ! — Ne vous avais-je pas dit, au contraire, mistriss Ormond, de . . . .

— Oui ; mais je n'ai pu me taire, lorsque j'ai vu ma pauvre Virginie languir pendant votre absence. — D'ailleurs, j'ai bien cru qu'elle s'en doutait

depuis long-temps, d'après votre assiduité et toutes vos manières. Avez-vous déjà oublié vous-même combien vous l'aimiez, il n'y a pas encore un an ? Avez-vous oublié combien peu vous cherchiez à déguiser vos vrais sentimens ? Croyez-vous qu'elle ne se soit pas bien apperçue que vous la traitiez plus froidement ? Comment pouvez-vous donc la blâmer de ce qu'elle vous aime, et de ce qu'elle est malheureuse ?

Je ne blâme personne que moi, s'écria Clarence, je supporterai la peine que j'ai méritée. Je tâcherai de la rendre heureuse.

Il parcourut la chambre à grands pas. Au bout de quelques minutes il s'assit pour écrire à Virginie.

Lorsqu'il eut fini sa lettre, il la remit à mistriss Ormond.

— Lisez-la, — cachetez-la, et veuillez la lui donner. Vous adresserez la

réponse chez le docteur X. rue de Chiffard.

Ah ! je reconnais-là M. Hervey, s'écria mistriss Ormond en jetant les yeux sur la lettre, qui demandait la main de Virginie. Elle voulait encore lui exprimer toute sa joie, lorsqu'elle s'apperçut qu'il était parti.

Une probité délicate prescrivait à Clarence de sacrifier son amour au bonheur de Virginie. Il avait fait un violent effort sur lui-même ; car plus il la voyait, plus il sentait qu'elle n'aurait jamais que son amitié. Il n'avait aucun doute sur la réponse qu'elle ferait à sa lettre : son sort était donc décidé ; et il résolut d'écrire aussitôt à lady Delacour pour lui en faire part ; car il sentait bien qu'il n'aurait pas le courage de lui parler. Il s'efforça d'éloigner Bélinde de sa pensée ; mais cependant il ne put résister au desir de savoir si elle était engagée irrévocablement à M. Vincent.

Il pensa que le docteur X. pourrait l'en instruire positivement ; et il prit le chemin de la ville. Le docteur n'était pas chez lui ; et son domestique dit à Clarence qu'il le trouverait sans doute chez mistriss Mangaretta Delacour. Hervey s'y rendit sur-le-champ.

Hélène l'apperçut la première. — Ma chère tante, voilà M. Hervey, s'écria-t-elle. — Justement nous desirions le voir.

M. Hervey, dit la vieille dame avec un sourire aimable, votre petite amie Hélène vous dit la vérité ; nous desirions votre présence. Je suis sûre que vous apprendrez avec plaisir, qu'enfin mon opinion sur lady Delacour est tout-à-fait changée ; elle vient d'abandonner toutes ces *connaissances dangereuses* ; elle s'est réconciliée avec son mari et avec ses amis ; Hélène va enfin aller habiter chez elle. — Je viens de recevoir d'elle un billet charmant ! Venez dîner ici jeudi prochain, vous y

trouverez lady Delacour, et la réunion d'une famille heureuse. — Vous avez contribué à *sa conversion*, et c'est pourquoi je desire beaucoup que vous soyez avec nous jeudi. Vous voyez, M. Hervey, que je ne suis pas aussi entêtée que je l'ai d'abord paru; et que je me rends à l'évidence. Pardonnez-moi la sévérité un peu exagérée avec laquelle je vous ai parlé la première fois que je vous ai rencontré chez lady Anne. Je reconnais avec plaisir que je m'étais tout-à-fait trompée sur votre compte. — Mais il me semble que la lecture du billet de lady Delacour vous rend stupéfait d'étonnement.

Il y avait effectivement dans ce billet quelques mots qui privèrent Clarence de l'usage de la parole. Les voici :

— *Ce que vous avez entendu dire est parfaitement bien fondé. Bélinde Portman va épouser M. Vincent. — Je le mènerai chez vous jeudi.*

Heureusement pour M. Hervey, le docteur X. entra dans ce moment, et déroba ainsi à mistriss Delacour l'angoisse qu'il éprouvait. — Une autre personne entra avec le docteur X.; mais, dans la confusion où il était alors, Clarence n'y fit d'abord aucune attention. Le docteur X. s'approcha de lui, tandis que l'étranger tira des papiers de sa poche, et se mit à parler bas à mistriss Delacour.

Dites-moi maintenant, Clarence, si vous le pouvez, dit le docteur, quelle est celle de vos trois maîtresses que vous aimez le mieux? Je vous ai donné quelques mois pour vous tirer de l'incertitude où votre cœur jetait votre esprit. — Seriez-vous encore dans ce pénible état?

Non, lui répondit Clarence, toute hésitation est terminée, toute incertitude finie. Je vais me marier....

— Vrai? — Mais vous me paraissez

consterné ! — Puis-je vous demander, sans indiscrétion, quelle est l'heureuse femme qui va porter votre nom?

— Virginie de Saint-Pierre. — Vous saurez son histoire lorsque nous serons seuls, dit M. Hervey en baissant la voix.

Vous pouvez, reprit le docteur, parler sans la moindre crainte : mistriss Delacour est trop occupée de ses affaires pour se mêler de celles des autres. Quant à M. Hartley, il est si....

M. *Hartley !* dites-vous, s'écria Clarence en l'interrompant, et en se retournant vers l'étranger.

— Oui, c'est M. Hartley. — Qu'a donc ce nom qui doive vous étonner autant? dit le docteur X. d'un ton calme. C'est un Américain : j'ai fait connaissance avec lui l'été dernier chez son ami M. Horton : il est très-bon et très-sensible. Dans ce moment il parle à mistriss Delacour d'une terre qu'elle pos-

sède près de celle de M. Horton : voilà tout ce que je sais de lui. — Votre curiosité n'est-elle pas satisfaite ?

Je veux savoir, dit vivement Clarence, si M. Hartley possède une miniature qui m'intéresse beaucoup. Présentez-moi sur-le-champ à lui, je vous en supplie.....

Le docteur satisfit Clarence, qui, dans son impatiente curiosité, n'hésita pas à questionner l'étranger sur le portrait de sa fille.

M. Hartley soupira profondément et salua Clarence, en tirant de son sein un petit médaillon qu'il lui présenta.

— Hélas! monsieur, je crains bien que vous ne puissiez me donner aucun renseignement sur l'original de ce portrait. — Je n'ai pas vu ma fille depuis son enfance, et j'ai perdu tout espoir de la retrouver.

Clarence reconnut bientôt tous les traits de Virginie; mais au moment où

il allait faire une exclamation de surprise et de joie, il regarda M. Hartley, et vit sur son visage l'émotion la plus vive; il eut assez de force sur lui-même pour vaincre son premier mouvement, et pour lui dire d'une voix composée :

— Il serait trop cruel, monsieur, de vous donner de fausses espérances.

— J'en mourrais, monsieur, oh! oui, j'en mourrais! s'écria M. Hartley en mettant la main sur son front. — Mais dites-moi, je vous en prie, ce que signifiaient ce regard, cet étonnement, que j'ai remarqués lorsque vous avez jeté les yeux sur le portrait? — Parlez, je vous en supplie, si vous avez pitié d'un homme dévoré d'inquiétudes. Connaîtriez-vous quelqu'un qui ressemblât à ce portrait?

J'ai vu, je crois, dit Clarence, un tableau qui a quelque ressemblance....

— Ciel! où donc? Ne puis-je le voir?

Le docteur voulut représenter qu'il n'était point raisonnable de se fier à de

telles ressemblances. — Mais, dit Clarence, il est bon que monsieur voie le tableau dont je parle ; il est chez M. R., peintre, dans la rue de Newman : j'y accompagnerai M. Hartley quand cela lui plaira.

— Sur-le-champ ! si vous avez cette bonté : ma voiture est à la porte, et nous demanderons à mistriss Delacour la permission de....

Messieurs, dit-elle, point de complimens ; je vous laisse partir, à condition que vous n'oublierez point mistriss Mangaretta, et que vous lui ferez savoir le résultat de votre visite.

Il était si tard lorsqu'ils arrivèrent chez le peintre, qu'on fut obligé de prendre des lumières. M. Hartley, tremblant, s'approcha, pendant que Clarence éclairait le tableau.

Cette ressemblance est si frappante, dit M. Hartley en soupirant, que je puis à peine en croire mes yeux. Docteur X.,

regardez, je vous prie; ma vue est tellement troublée...... Qu'en pensez-vous, monsieur? qu'en dites-vous, docteur?

— Ma foi, je pense que la ressemblance est tout-à-fait frappante; mais ce tableau est peut-être un ouvrage d'imagination.

D'imagination! répéta M. Hartley avec anxiété; pourquoi donc m'avez-vous amené dans ce lieu?

Non, monsieur, c'est un portrait, dit Clarence; et, si vous me promettez de calmer votre émotion, je....

— Je serai calme; — dites-moi seulement — existe-t-elle encore?

La femme dont voici le portrait existe, reprit Clarence Hervey en s'efforçant de conserver son sang froid, et vous la verrez demain matin.

— Pourquoi pas tout de suite? Ne puis-je la voir ce soir?

Il est impossible, monsieur, dit Her-

vey, que vous la voyiez aujourd'hui; car elle est à plusieurs milles d'ici, à Twickenham.

Il est trop tard pour y aller, dit le docteur d'un ton ferme. M. Hartley obéit.

Clarence avait pensé très-à-propos qu'il fallait préparer à cette entrevue la pauvre Virginie, et il fit partir immédiatement un messager pour avertir mistriss Ormond de lui apprendre cette nouvelle avec prudence. Le lendemain, M. Hartley et Clarence partirent pour Twickenham. Pendant la route, Hervey convainquit M. Hartley que Virginie était sa fille, en lui racontant toutes les circonstances qu'il avait apprises de sa grand'mère, et de la fermière mistriss Smith. Le nom, l'âge, chaque détail, tout excitait son espérance et sa joie. Il y avait cependant une marque, légère, à la vérité, qui, disait-il, lui ferait reconnaître sa fille de la manière la plus évi-

dente. Il se ressouvint que, lorsqu'elle était enfant, elle avait un signe au-dessus de la tempe droite.

J'ai regardé hier, dit-il, dans le portrait, et je ne l'y ai pas apperçu; mais peut-être le peintre l'a-t-il omis comme un défaut; et d'ailleurs, les cheveux, il me semble, descendaient assez pour le cacher.

M. Hartley lui raconta, en peu de mots, son histoire; il lui parla, dans le transport de sa joie, de sa conduite envers la mère de Virginie, et du repentir qui avait déchiré son cœur.

Elle avait, dit-il, à peine seize ans lorsque je l'enlevai de sa pension. J'étais alors un jeune officier étourdi, pétulant, et ne doutant de rien. Elle avait eu la tête tournée par la lecture des romans. Son père avait eu une petite place à la cour: il possédait peu de fortune; il mourut, et laissa sa femme dans la plus grande détresse. Ce fut quelque temps après sa

mort que j'enlevai sa fille. La bonne veuve en fut inconsolable. Nous nous mariâmes. Mes parens, irrités de cette union, m'obligèrent, deux ans après, de me séparer de ma famille, et de partir pour les îles. Mon mariage avait été fait secrètement; mes amis le désavouèrent. Ma femme, après une longue maladie, succomba et mourut. Elle m'écrivit de son lit de mort, qu'elle me recommandait sa fille, et qu'elle m'envoyait son portrait, pour que je ne l'oubliasse jamais. Au bout de plusieurs années, je me mariai, à la Jamaïque, avec une femme très-riche. J'eus d'elle un fils, sur qui toutes mes affections se concentrèrent. Ma femme et mon fils me furent ravis par une de ces maladies épidémiques qui ravagent ces climats brûlans. Je crus alors que tout bonheur était perdu pour moi : je me ressouvins de ma fille, et je sentis qu'elle seule pouvait encore donner du charme à mon

existence. Je partis pour le continent, et j'arrivai à Portsmouth.

Après beaucoup de recherches inutiles, je me décidai à retourner en Amérique; une fièvre assez violente me retint. Cette maladie me fit connaître M. Horton, et ce fut lui qui me guérit. Le docteur X., que je vis chez lui, me présenta à mistriss Delacour, où j'ai eu le bonheur de vous trouver.

Tel fut l'entretien des deux voyageurs en approchant de Twickenham.

Mistriss Ormond, instruite par Clarence, prépara Virginie à son entrevue avec M. Hartley. Elle avait à peine vu son père; mais elle se ressouvenait de tout ce que lui avait dit sa grand'mère; elle pensait souvent à lui, et elle nourrissait en secret l'espoir de le revoir un jour.

Lorsque mistriss Ormond lui fit entendre que M. Hervey croyait avoir trouvé son père, elle fut transportée de joie.

Mon père! s'écria-t-elle; combien ce nom flatte agréablement mon oreille! me reconnaîtra-t-il? m'aimera-t-il? me donnera-t-il sa bénédiction? me serrera-t-il dans ses bras? m'appellera-t-il sa fille, sa chère fille? Oh! combien je l'aimerai! je veux consacrer toute ma vie à son bonheur.

Toute votre vie? dit mistriss Ormond en souriant.

Non, non, dit Virginie, j'espère que mon père aimera M. Hervey. Ne m'avez-vous pas dit qu'il était riche; je souhaite qu'il le soit beaucoup.

— C'est le dernier vœu que je me serais attendue à vous voir former, ma chère Virginie.

— Mais ne devinez-vous pas pourquoi je le forme? c'est afin de pouvoir m'acquitter envers M. Hervey.

Chère enfant, dit mistriss Ormond, je reconnais là vos sentimens généreux; mais n'allez pas cependant vous laisser

égarer par votre imagination; M. Hervey est assez riche.

— Je voudrais qu'il fût pauvre.

— Il ne vous en aimerait pas plus, ma chère, reprit mistriss Ormond.

Virginie soupira.

Si cet homme n'est pas mon pére, dit-elle, que je serais cruellement trompée ! j'aimerais mieux que vous ne m'en eussiez jamais parlé.

— Je ne vous en aurais pas parlé, dit mistriss Ormond, si M. Hervey ne l'avait pas désiré ; et je crois qu'il n'aurait pas voulu vous donner un faux espoir.

— Mais il ne dit pas qu'il est certain, qu'il est parfaitement sûr que ce soit lui. Comment pourrait-il en être assuré? — Ma grand'mère m'a souvent dit qu'il n'avait aucune tendresse pour moi.

— Votre grand'mère s'est donc trompée, car il vous a cherchée par toute l'An-

gleterre, à ce que dit M. Hervey; et il est tombé malade de chagrin, d'inquiétude, et de remords.

— De remords !

— Oui, de remords de vous avoir si long-temps abandonnée ; il croyait que vous le haïssiez.

— Le haïr ! est-il possible de haïr son père ?

— Il tremble que vous ne lui pardonniez jamais.

— J'ai lu que des pères pardonnaient à leurs enfans ; mais jamais qu'une fille pût pardonner à son père. Non, je ne puis pas lui pardonner ; mais je sens que je puis l'aimer, et lui faire oublier tous ses chagrins.

J'aimerai mon père mieux que personne.'

Je ne le crois pas, ma chère, dit mistriss Ormond en riant.

Que je le voudrais ! dit Virginie, mon bonheur en serait plus assuré. — J'aime

M. Hervey ; màis son air froid me glace souvent.

Dans ce moment un carrosse s'arrêta près de la porte ; mistriss Ormond courut à la fenêtre. Virginie fut immobile, son cœur battit avec force.

Est-ce lui ? dit-elle.

— Il descend de voiture dans ce moment.

Virginie resta les yeux fixés sur la porte. Arrêtez, dit-elle, à mistriss Ormond, que nous puissions entendre sa voix.

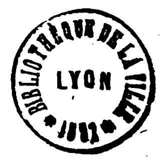
Elle osait à peine respirer.

Personne ne vient, dit-elle, en pâlissant. Son teint se ranima, lorsqu'elle entendit les pas de deux personnes sur l'escalier.

Entendez-vous ? Est-ce là mon père ?

Dans le même moment, M. Hartley parut.

Ma fille est l'image de sa mère ! s'écria-t-il. Il s'arrêta, et tomba évanoui.



Mon père ! — Elle se précipita à ses pieds.

C'est la voix de sa mère, dit M. Hartley, en reprenant ses sens : Ma fille ! ma chère et tendre fille ! depuis si long-temps que je ne l'ai vue ! Il essaya de la faire relever ; mais il ne put y parvenir : ses bras serraient ses genoux avec force ; et, quand il voulut l'embrasser, il la trouva sans connaissance.

Lorsqu'elle revint à elle-même, elle était dans les bras de M. Hartley ; elle pouvait à peine en croire ses yeux ; il écarta la boucle de ses cheveux, et découvrit le signe sur sa tempe.

— Ma chère enfant, unissez-vous à moi pour prier Dieu de me pardonner.

Ma grand'mère est morte sans me donner sa bénédiction, dit Virginie ; mais, à présent, j'ai le bonheur de recevoir celle de mon père. Heureux mo-

ment! oh! si elle pouvait en être le témoin! si, de sa demeure céleste, elle pouvait en ce moment jouir du bonheur de sa fille!

A ces premiers transports succédèrent un silence expressif, et un langage muet qu'il est plus facile d'imaginer que de décrire.

Mistriss Ormond, dont la sensibilité n'était pas aussi vive, et dont le cœur n'était pas aussi ému, voyait avec peine que Virginie perdait un temps précieux, et que M. Hervey était sorti de la chambre.

Ma chère Virginie, dit-elle, M. Clarence est parti pour ne point vous gêner par sa présence; — je vais aussi, me retirer; — mais, parlez donc, vous êtes muette? —

— Mon cœur est si plein, que je ne sais que lui dire.

— Je le conçois; mais vous aviez tant de choses à dire à monsieur votre père avant qu'il ne fût arrivé!

— Oui, mais du moment que je l'ai vu, j'ai tout oublié pour ne penser qu'à lui. . . .

A lui, et à M. Hervey, dit mistriss Ormond.

Je ne pensais pas à M. Hervey dans ce moment, répondit Virginie en rougissant.

Eh bien, ma chère amie, je vais vous laisser parler et penser comme bon vous semblera, reprit mistriss Ormond en sortant.

M. Hartley avait entendu parler au docteur X. de l'amour de M. Clarence Hervey pour miss Bélinde Portman. Ce qu'il venait d'entendre dire à mistriss Ormond, la rougeur de Virginie, et l'intérêt même que M. Hervey avait pris à sa fille, lui firent craindre que l'ingénue et tendre Virginie ne fût éprise de Clarence, et qu'elle ne fût pas payée de retour. Le bonheur de la revoir était déjà troublé par cette alarme; il voulut *lui*

peindre tous les plaisirs qu'une fortune considérable pourrait lui procurer dans le monde ; elle entendit cette longue énumération avec froideur.

Toute ma fortune est à vous, lui dit-il.

— Vous avez de la fortune !

— Oui, ma chère fille, elle est à vous.

— Ah! que je serais heureuse de pouvoir reconnaître tous les bienfaits de M. Hervey !

Croyez-vous qu'il se contente de votre fortune, et qu'il ne veuille pas aussi le don de votre cœur ?— Ne rougissez pas, Virginie, et parlez avec franchise à votre père ; dites-moi, devrais-je lui refuser votre main s'il me la demandait ?

Je vois bien, dit Virginie, que les vœux de mon père seront toujours d'accord avec les miens ; mais, ajouta-t-elle en changeant de ton, ce n'est qu'hier que M. Hervey m'a parlé de mariage.

— Eh bien, qu'avez-vous répondu ?

Voici ma réponse, dit Virginie, en montrant la lettre suivante :

« Je serai heureuse si toute ma vie peut être consacrée à faire votre bonheur, et à vous prouver ma reconnaissance. »

M. Hartley approuva Virginie, et lui exprima le desir de jouir de la satisfaction de M. Hervey.

Je voudrais le voir content, s'écria Virginie ; mais, hélas ! il est toujours mélancolique avec moi, toujours distrait ; une peine secrète semble oppresser son cœur ; et ce n'est que lorsqu'il me croit triste qu'il me dit qu'il m'aime.

Ces paroles fortifièrent les craintes de M. Hartley, et il résolut de s'assurer des sentimens de Clarence, avant de lui remettre la lettre de sa fille ; mais mistriss Ormond avait déjà instruit M. Hervey du contenu de ce billet. Cette réponse

positive fixait irrévocablement son sort. Pour soutenir son courage, il voulut être témoin de la préférence que Bélinde donnait à M. Vincent; ce qui, peu d'heures avant, aurait causé son désespoir, devenait l'objet de ses desirs.

Déterminé à résister à son amour, il voulut l'ensevelir dans son cœur. Il recommanda le secret à mistriss Ormond, et il dissimula si bien ses sentimens, que M. Hartley ne douta plus qu'il ne partageât les sentimens de sa fille; en lui exprimant sa reconnaissance, il le pressa de conclure l'union à laquelle il attachait le bonheur de sa vie.

CHAPITRE XXVIII.

LE CREPS.

En quittant Twickenham, Clarence courut chez lady Delacour. Son entrevue avec Bélinde, loin de rendre le calme à son ame, augmenta ses regrets et son amour; mais, ne voyant aucune possibilité de reculer avec honneur, il voulut que les choses s'avançassent de manière à le lier sans retour. Il écrivit donc à M. Hartley qu'il le mènerait, quand il voudrait, chez son notaire, pour y prendre les arrangemens nécessaires au mariage. Ses passions étaient naturellement impétueuses; mais il avait pris depuis long-temps l'habitude de se soumettre à l'empire de la raison. Son pouvoir sur lui-même fut mis à une sévère épreuve.

Comme il retournait à Londres, il rencontra lord Delacour à cheval dans le parc. Il aurait fort desiré passer sans être apperçu. Lorsque le lord Delacour le regardait comme le successeur du colonel Lawless auprès de sa femme, il fuyait et détestait sa vue; mais depuis qu'il avait lu ses lettres, et depuis qu'il était racommodé avec mylady, sa société lui était devenue extrêmement agréable. Il aborda Clarence avec une amitié et une cordialité qui, dans tout autre moment, l'aurait autant surpris que charmé: mais Clarence n'était pas en humeur d'entrer en conversation.

—Vous paraissez pressé, M. Hervey; mais, connaissant votre bon cœur, je ne me ferai cependant pas scrupule de vous retenir un moment: en disant ces mots, il descendit de cheval, et s'approcha de Clarence, dont les regards exprimaient l'impatience et le trouble de son ame.

Vous ne me refuserez pas, j'en suis

sûr, continua lord Delacour, lorsque vous saurez que j'ai à vous demander un service pour une jeune dame de nos amies, pour miss Bélinde Portman.

Au nom de Bélinde, Clarence prêta toute son attention, et assura qu'il n'était nullement pressé; il ne chercha plus qu'à modérer sa curiosité.

Faisons un tour ou deux dans le parc, personne ne nous entendra, et plus tôt vous saurez ce que j'ai à vous dire, mieux ce sera.

Certainement, dit Clarence.

La plus méchante personne du monde n'aurait pas tourmenté davantage le pauvre Hervey que ne le fit lord Delacour, le plus innocemment possible, par ses éternelles circonlocutions.

Il s'étendit beaucoup sur l'extrême difficulté de trouver dans le monde un ami à qui on pût se fier dans une affaire qui demandait de la délicatesse, de l'honneur et de l'adresse; obser-

vant que les hommes d'esprit et de talent manquaient souvent de probité, et que les hommes honnêtes étaient quelquefois privés d'esprit et de talent. Lorsqu'il eut fait convenir Hervey de la justesse de cette proposition, il fit de longs complimens à Clarence, se réjouissant de son bonheur d'avoir trouvé en lui un véritable ami. Enfin, après avoir reçu tous les remercîmens de Clarence, il vint au fait, et informa M. Hervey que lady Delacour l'avait chargé de découvrir ce qui pouvait attirer si constamment M. Vincent chez mistriss Luttridge. Il allait expliquer ce qu'était M. Vincent; mais Clarence l'assura qu'il le connaissait parfaitement bien.

L'homme qui prétend à la main de Bélinde nous intéresse vivement, et vous aussi, sans doute, dit lord Delacour.

Sans doute: ce fut tout ce qu'Hervey put répondre.

6.

Vous savez, ajouta lord Delacour, que mylady a une pénétration peu commune. Avant que miss Portman vînt à Oakly-Parck, M. Vincent jouait beaucoup au billard chez mistriss Luttridge, à Harrow-Gate, avec M. Luttridge; c'est un homme que je n'ai jamais aimé, même lorsque j'ai travaillé à le faire élire. On sait qu'il a peu de fortune, cependant il fait beaucoup de dépense. Tous les jeunes gens qui aiment à jouer gros jeu sont sûrs d'être bien reçus chez lui; j'espère que M. Vincent n'est pas fêté par les mêmes motifs. Depuis que nous sommes bien ensemble, lady Delacour et moi, j'ai rompu avec les Luttridge; je ne veux pas y retourner de crainte d'être tenté de jouer encore, j'ai trop perdu chez eux. Vous qui êtes au-dessus de toute séduction, vous nous obligeriez d'aller cette nuit chez mistriss Luttridge, et de découvrir ce qui s'y passe. M. Vincent est certainement un jeune homme

bon et aimable; mais, s'il est joueur, Dieu préserve miss Portman d'être sa femme!

Dieu l'en préserve! dit Clarence Hervey.

Celui, ajouta lord Delacour, qui veut posséder miss Portman doit être un homme supérieur. Ah! monsieur Hervey, vous ne pouvez pas connaître comme moi tout son mérite. Il est bien différent de vivre avec une personne, ou de la rencontrer dans la société; c'est alors seulement qu'on peut juger de l'humeur égale, de la générosité, de la bonté, de la douceur unie à la fermeté, qui caractérisent miss Portman.

Vous vous enflammez, mylord, dit Clarence.

Je parle, M. Hervey, du fond de mon cœur. Je serais insensible et ingrat si je n'étais reconnaissant des obligations que nous avons, mylady et moi, à Bélinde. Elle a été pour nous l'ange de

paix. — Mais revenons à M. Vincent; il peut être entraîné. Sans aimer à jouer gros jeu, j'ai joué beaucoup chez mistriss Luttridge, et je vous dirai, entre nous, que la dernière somme considérable que j'ai perdue, j'ai soupçonné fortement mistriss Luttridge de friponnerie. A présent, M. Hervey, que je vous ai tout confié, tâchez de sauver M. Vincent pour l'amour de Bélinde.

Clarence serra la main de lord Delacour avec une reconnaissance vraie et affectueuse, en l'assurant que sa confiance n'était point mal placée. Lord Delacour était loin de soupçonner qu'il le sollicitait pour son rival; mais l'ame de Clarence était trop noble, pour que son amour pût se changer en haine en se voyant privé d'espoir. Son cœur fut en proie aux plus amers regrets en renonçant à Bélinde, mais son courage fut soutenu par le sentiment de sa propre générosité: il voulut travailler au bonheur de

la femme qu'il aimait le plus, aux dépens du sien propre. Il résolut donc de sauver son rival, et d'en faire son ami malgré l'éloignement que M. Vincent paraissait avoir pour lui.

Plein de ces généreux sentimens, il attendit avec impatience le moment de se présenter chez mistriss Luttridge; il arriva de si bonne heure, qu'il trouva la salle de billard vide ; la compagnie était encore à dîner. Les domestiques arrangeaient les tables de jeu et allumaient dans le salon. Il ne voulut point qu'on l'annonçât, et, heureusement pour son projet, mistriss Luttridge fut retenue au dessert par les toasts de Madère que lui présenta lady Newland, ce qui donna à Clarence les moyens d'exécuter son dessein. D'après les doutes que lui avait témoignés lord Delacour sur la loyauté des Luttridge, il cherchait à découvrir s'il n'y avait pas quelque chose d'extraordinaire aux tables de jeu. Il trouva

d'abord que celle du billard n'était pas parfaitement horizontale. En examinant avec plus de soin la table du creps, il trouva bientôt qu'elle cachait le moyen de mettre la fortune des joueurs au pouvoir de celui qui connaissait les dés. Il y en avait de pipés qu'un tiroir particulier renfermait, c'était justement à la place où mistriss Luttridge se mettait toujours. Son premier mouvement fut d'en avertir aussitôt M. Vincent ; mais il se détermina ensuite à taire sa découverte jusqu'à ce qu'il se fût assuré de la conduite de ce jeune homme.

S'il a la passion du jeu, se dit Clarence, à lui-même, il est de la plus grande importance pour miss Portman qu'il en soit guéri à jamais. Lui sauver quelques heures de remords ne serait pas lui rendre un service essentiel. Je veux que sa propre expérience le corrige. Je l'abandonnerai donc à lui-même ; je lui laisserai sentir les horreurs de la des-

tinée d'un joueur, avant de lui dire que j'ai le moyen de le sauver ; je suis sûr de pouvoir toujours confondre mistriss Luttridge.

A peine Clarence eut-il arrangé son plan, qu'il entendit la voix des convives qui venaient de souper; mistriss Luttridge était accompagnée de sa nièce, miss Annabella Luttridge, jeune personne jolie, mais affectée, et maniérée dans tous ses mouvemens. Sa coquetterie fut perdue pour Clarence dont l'œil était fixé sur la porte en attendant M. Vincent. Il parut enfin, et sembla préparé à la vue de M. Hervey. Il le salua avec froideur, et parut toute la soirée si occupé de la belle Annabella, qu'on pouvait croire qu'elle était la cause de ses fréquentes visites chez mistriss Luttridge. Pendant trois heures que Clarence passa chez elle, M. Vincent ne s'approcha d'aucune partie. Comme il allait partir, il entendit quelqu'un s'écrier :

Eh bien, Vincent, serez-vous paresseux toute cette nuit ? Cette question lui rendit tous ses doutes ; mais n'ayant rien de certain à dire au lord Delacour, il résolut d'attendre une autre occasion pour éclairer son jugement.

Il était étonné que le pupille de M. Percival fût devenu joueur ; il oubliait que M. Vincent avait vécu jusqu'à dix-huit ans dans les Indes occidentales, et que, lorsqu'il y avait été confié aux soins de M. Percival, son caractère et ses habitudes étaient déjà formés en grande partie. Il avait acquis le goût du jeu dans son enfance : son père s'amusait à le voir chaque jour lutter avec vivacité contre le hasard d'un dé avec ses nègres ou avec les fils de ses voisins. Il était loin de s'alarmer de ce penchant : tout occupé d'enrichir sa famille, il ne pensait pas comment ses trésors seraient dépensés, et il ne prévoyait pas que son fils pourrait, en peu d'heures, perdre ce qu'il avait employé tant d'an-

nées à amasser. M. Percival n'eut pas d'abord l'occasion de découvrir le faible de son pupille ; il s'apperçut seulement qu'il avait une confiance présomptueuse dans sa bonne fortune, ce qui conduit naturellement à l'amour du jeu. Aucun raisonnement ne fut épargné par M. Percival pour convaincre et toucher le jeune Vincent ; ses sentimens étaient toujours plus forts que sa raison ; il dédaignait la prudence, comme la vertu des esprits inférieurs. Le sentiment de l'honneur était seul son guide ; et, pour sa conduite comme homme et comme gentilhomme, il déclarait hautement qu'il suffisait de se livrer au sublime instinct d'une belle ame. Lorsque son tuteur doutait de l'infaillibilité, ou même de l'existence de cet instinct moral, il blessait son orgueil sans éclairer son jugement ; il lui faisait desirer l'occasion de s'exposer au danger, afin de prouver qu'il était supérieur à la tentation. Il était bien dif-

ficile d'imprimer la vérité dans l'esprit d'une jeunesse si vive et sans expérience.

Lorsqu'il fit connaissance avec mistriss Luttridge à Harrow-Gate, il sut qu'elle était joueuse de profession; il méprisa son caractère, mais il continua ses visites, pour le plaisir de convaincre M. Percival. D'abord il fut spectateur passif; ensuite il réfléchit que le billard était un jeu d'adresse et non pas de hasard. Il se ressouvint qu'il y avait un billard à Oakly-Parck aussi bien que chez mistriss Luttridge. Il joua donc; son adresse fut admirée; il gagna et il continua à jouer. M. Percival fut retenu à Londres plus de temps qu'à l'ordinaire, ce qui fit qu'il ignora la manière dont son jeune ami employait son temps. Dès qu'il fut de retour chez lui, M. Vincent vint l'y trouver, et les charmes de Bélinde l'y fixèrent: son cœur, agité par une nouvelle passion, était surpris lorsqu'il se rappelait le vif plaisir qu'il avait trouvé

chez mistriss Luttridge; et, précisément parce qu'il était dominé par une forte passion, il croyait ne pouvoir être jamais sous l'empire d'une autre; ainsi il persistait à dédaigner la raison. A peine Bélinde eut-elle quitté Oakly-Parck, que l'ennui s'empara de lui : pour se consoler de son absence, il courut au billard; une émotion quelconque lui était devenue nécessaire; pour lui, ne pas sentir n'était plus vivre; bientôt l'anxiété, l'espérance, la crainte, les perpétuelles vicissitudes de la vie d'un joueur, lui parurent aussi agréables que celles d'un amant. Mistriss Luttridge crut qu'il avait oublié Bélinde, et espéra encore pouvoir lui faire épouser sa nièce Annabella. Comme M. Vincent ne pouvait pas souffrir mistriss Freke, toujours de concert avec mistriss Luttridge, celle-ci la pria d'éloigner ses visites. Le départ d'Henriette d'Harrow-Gate fit croire M. Vincent à leur brouillerie; elles étaient liguées secrètement entr'elles

par leur haine contre Bélinde. Mistriss Freke écrivit contre elle une lettre anonyme à M. Vincent : elle ne servit qu'à faire paraître son amour pour Bélinde dans toute sa force ; et, dès qu'il la vit accusée, il la défendit avec tout l'enthousiasme d'un amant. Il fit mettre aussitôt les chevaux à sa voiture, disant qu'il voulait aller déchirer cette infâme lettre en présence de Bélinde. Mistriss Luttridge ne pensa pas prudent de s'opposer à sa colère ; elle se contenta, ainsi qu'Annabella, de faire les plus tendres adieux à son chien Tomy, et de protester qu'elles ne pourraient vivre sans lui. M. Vincent, qui aimait extrêmement son chien, crut, comme elles le souhaitaient, que leur affection pour cet animal venait de leur amitié pour son maître. Cependant il ne consentit pas à s'en séparer ; mais il promit que, dès que mistriss Luttridge reviendrait à Londres, Tomy serait chez elle. Annabella affecta la plus vive sensi-

bilité, et mistriss Luttridge joua son rôle à merveille en blâmant sa nièce, et en lui souhaitant le calme philosophique de miss Portman.

Comme M. Vincent était sur le chemin de Londres, il réfléchit sur ces derniers mots, et il ne put s'empêcher de penser que si Bélinde était moins parfaite, elle serait plus aimable. Il craignait qu'elle ne partageât jamais la vivacité de sa passion, et que, pour son bonheur, elle ne fût pas assez tendre.

A peine l'eut-il revue qu'il oublia toutes ses idées mélancoliques. La noblesse, la franchise et la bonté qu'elle lui témoigna le même soir qu'il lui remit la lettre, le touchèrent autant qu'elles le charmèrent. Bélinde lui ouvrit son cœur, et ne lui cacha pas son premier attachement pour M. Hervey. Cet aveu causa la plus violente jalousie à M. Vincent. Son amour-propre fut piqué; cependant miss Portman parut encore plus intéressante à ses

yeux, lorsqu'il vit que son maintien froid et réservé était loin d'être causé par un défaut de sensibilité. La pensée qu'elle était occupée d'une autre personne lui parut aussi plus supportable que l'idée qu'elle pût être indifférente. Transporté par son amour, il ne pouvait se résoudre à quitter sa maîtresse, et il fallait une lettre de mistriss Luttridge pour l'arracher de Twickenham. Cette femme adroite profita même de son absence; elle lui représenta que lady Delacour ayant les nerfs en très-mauvais état, il serait plus prudent de ne pas lui mener son énorme Tomy, et qu'il pouvait être dangereux pour Hélène. M. Vincent céda à d'aussi bonnes raisons, et le gros chien fut remis aux soins de la *touchante* Annabella. Tomy devint un très-utile auxiliaire pour les ennemis de son maître. M. Vincent, qui l'aimait extrêmement, allait le voir tous les jours : on jouait tous les soirs, ou pour mieux dire toutes les

nuits, chez mistriss Luttridge. M. Vincent fut d'abord scandalisé à la vue de la table de creps, en pensant à M. Percival; mais son activité dans la société ne lui permettait pas de rester oisif et ennuyé au milieu de gens si vivement occupés. D'ailleurs la générosité de son caractère lui faisait croire mal-honnête de censurer par sa conduite celle de tous ses amis; il faisait le faux calcul de suivre le mauvais exemple au lieu de donner le bon: il pensait qu'il pouvait risquer, sans imprudence, cent louis ou même mille, et qu'avec son énorme fortune, il y avait de l'avarice à craindre la chance du jeu. Il se décida donc à se mêler parmi les joueurs: une fois assis à cette fatale table, sa ruine était inévitable. Mistriss Luttridge hésita cependant un instant si elle continuerait ses menées, pour lui faire épouser sa nièce, ou si elle se rendrait maîtresse seulement de sa fortune. Ce dernier parti lui parut le plus sûr, en

réfléchissant à la violence de sa passion pour Bélinde, que la lettre anonyme n'avait fait qu'augmenter. Il fut donc résolu que M. Vincent serait sa victime; et, dans peu de soirées consacrées au creps, il ne perdit pas seulement mille livres serlings, mais dix mille; elle parut peinée de son bonheur, et l'assura que si elle continuait à jouer avec lui, c'était dans l'espoir que sa persévérance lui rendrait enfin la fortune favorable.

L'horreur de sa situation à cette ruine imprévue, le souvenir de M. Percival, celui de Bélinde, le plongèrent dans de profondes réflexions; il quitta le jeu, jurant qu'il ne hasarderait plus une guinée. Mais il lui en restait encore; et son ennemie voulait que sa perte fût complète. Elle vint à bout de lui persuader de tenter encore la fortune; pour lui rendre le courage, elle lui permit alors de regagner une légère partie de son argent. Il se crut sauvé; il se réjouit à

la seule idée de pouvoir échapper à l'humiliant aveu de son malheur, et il revit Bélinde le lendemain matin, espérant bien n'être jamais obligé de lui avouer son malheur. Clarence Hervey paraissant chez elle, et lady Delacour se permettant de le plaisanter, il retourna chez mistriss Luttridge. Pendant le dîner, il entendit annoncer tout bas Clarence Hervey : l'effet que cette arrivée imprévue lui causa n'échappa point à l'œil pénétrant de son hôte ; elle se douta qu'il craignait de jouer devant Clarence ; elle prétexta donc un violent mal de tête, priant M. Vincent de remettre la partie au lendemain.

M. Vincent, enchanté de pouvoir échapper aux soupçons de Clarence, rentra triomphant dans le salon, et parut, comme on l'a dit, toute la soirée occupé d'Annabella.

Le lendemain, M. Vincent fut exact au rendez-vous : il était extrêmement

empressé de regagner ce qu'il avait perdu. Il se promettait bien, si une heureuse nuit lui rendait ses biens, de quitter pour toujours et le jeu et les joueurs. Peu de mois auparavant, il aurait rougi de la seule pensée de cacher une de ses actions à son meilleur ami, M. Percival; mais à présent, s'abandonnant à son amour-propre, il employait tout son esprit à excuser sa dissimulation. Il ne manquait pas de prétextes spécieux; et la pureté de ses intentions le rassurait. Ah! comme cet instinct moral, auquel il se confiait, est un guide trompeur, quand il n'est point éclairé par la raison et la religion!

M. Vincent fut cruellement trompé dans son espoir de regagner tout ce qu'il avait perdu. Il joua avec toute l'impétuosité de son caractère. Son jugement l'abandonna: il savait à peine ce qu'il disait, ce qu'il faisait. Dans son désespoir, dans sa folie, il paria tout ce qu'il possédait;

il perdit. Il resta pétrifié. Il n'entendait plus : il voyait remuer autour de lui sans distinguer personne.

On annonça le souper, et la salle était presque déserte, qu'il était toujours immobile, appuyé sur la table de creps. Il fut tiré de cet état en entendant mistriss Luttridge dire : — Ne venez-vous pas souper, M. Hervey ? — M. Vincent leva la tête, et vit Clarence assis vis-à-vis de lui. Son visage changea tout-à-coup : la colère vint se peindre dans ses yeux. Il ne prononça pas une syllabe, mais ses regards semblaient dire : — Quoi ! monsieur, vous êtes encore ici à m'épier pour jouir de ma ruine, sans doute, et pour en porter les premières nouvelles à Bélinde ? —

Ensuite, se frappant la tête avec violence, il passa devant Clarence sans vouloir l'écouter, et entra dans la salle à manger. Là, il s'assit entre mistriss Luttridge et sa nièce, déterminé à braver Clarence.

Il affecta la plus extravagante gaieté ; et rit et but plus que tous les convives. Appercevant son chien qui caressait mistriss Luttridge, il l'appela.

— Viens boire, Tomy, s'écria-t-il, en faisant avaler du vin à son chien ; et arrachant les fleurs qui ornaient la table, il en couronna Tomy, en jurant que, désormais, il ne l'appellerait plus qu'Anacréon. Annabella s'empressa de l'aider à parer Tomy ; mais le pauvre chien, qui mourait de faim, demanda à manger, avec sa confiance ordinaire, à mistriss Luttridge, qui l'avait accoutumé à recevoir des morceaux choisis : il ignorait le malheur de son maître.

A bas, Tomy, à bas, s'écria-t-elle d'une voix aigre.

A bas, Tomy, à bas, comme votre maître, répéta M. Vincent : et perdant aussitôt sa gaieté, il se leva de table précipitamment, et quitta la salle.

On prit peu garde à sa retraite ; les

convives approchèrent leurs chaises ; et on ne s'apperçut pas de son départ. Annabella et mistriss Luttridge sourirent du désespoir de leur victime. Clarence, qui avait continué d'observer M. Vincent, et de veiller à tous ses mouvemens, le suivit immédiatement. Il ne put cependant pas le joindre : on lui dit seulement que l'on croyait qu'il était allé à l'hôtel de Neroz, dans Portland-Place. C'était près de la maison de mistriss Luttridge. Clarence y courut. On lui dit que M. Vincent venait de monter dans sa chambre.

— Où est-il ? Il faut que je le voie, s'écria M. Hervey.

— Vous ne le verrez pas ce soir : il a défendu expressément sa porte ; il l'a même fermée à double tour, en jurant terriblement.

— Où est son domestique ?

— M. Vincent vient de l'envoyer en commission, reprit le portier ; et il

commença à s'étonner et à se plaindre de l'obstination de Clarence.

Conduisez-moi à sa porte, lui dit M. Hervey, en lui mettant une guinée dans la main.

Oh ! à présent, monsieur, je me rappelle qu'on entre dans sa chambre par la porte d'un petit cabinet, qu'il n'aura peut-être pas fermée.

Clarence s'y fit conduire, et renvoya le portier : il s'approcha avec prudence : il crut entendre armer un pistolet. Il poussa doucement la porte, et vit ce malheureux jeune homme à genoux, approchant un pistolet de son front, et levant les yeux au ciel. Clarence fut en un moment derrière lui; et, saisissant l'arme meurtrière, il l'arracha des mains de M. Vincent, avec tant de présence d'esprit et d'adresse, que le pistolet, quoique armé, ne partit pas.

M. Hervey ! s'écria M. Vincent. L'é-

tonnement le rendit muet ; mais la colère vint bientôt l'animer.

Est-ce la conduite d'un gentilhomme, M. Hervey ? est-ce d'un homme d'honneur, s'écria-t-il, de vous introduire chez moi pour m'espionner ? Il regarda alors avec fureur le pistolet que tenait Clarence, et il dit, en prenant un autre sur la table : — Je sais que vous êtes mon ennemi, que vous êtes mon rival ; je le sais : Bélinde vous aime ; ne le dissimulez plus. Pour l'amour d'elle, tuez-moi. Vous m'avez épié ; je vous demande satisfaction : pour peu que vous ayez de l'honneur et du courage, vous ne vous refuserez pas de vous battre avec moi. Feu !

Si vous tirez sur moi, répondit Clarence, vous vous en repentirez ; car je ne suis ni votre ennemi, ni votre rival.

Vous êtes mon rival, interrompit monsieur Vincent avec indignation : le nier est le comble de la bassesse et de la faus-

seté. Oh ! Bélinde ! est-ce là l'être que vous me préférez ? Je suis un joueur malheureux ; mais mon cœur est toujours digne de posséder Bélinde. Je vous demande, monsieur, continua-t-il avec le mépris le plus marqué, de me laisser seul à moi-même.

Vous n'êtes point à vous, répondit Clarence ; rappelez votre raison, et vous serez bientôt convaincu que je suis votre ami.

— Mon ami !

— Si votre mort eût servi mes intérêts, pourquoi aurais-je arraché le pistolet de votre main ? Est-ce là la conduite d'un ennemi ? Réfléchissez.

Je ne sais ce que je dois penser, répondit M. Vincent. Je ne suis plus maître de moi-même. Je vous en conjure, pour votre sûreté, laissez-moi.

Pour ma sûreté, répéta Hervey avec dédain ; mon seul dessein est de vous sauver de votre ruine, pour l'amour

d'une femme que j'ai aimée long-temps, peut-être plus que vous.

Il y avait quelque chose de si vrai et de si profond dans l'expression d'Hervey, que M. Vincent s'écria d'une voix altérée :

— Vous reconnaissez que vous l'avez aimée ; il est impossible de ne pas l'aimer encore. Vous devez me détester.

Non, lui dit Clarence en lui prenant la main ; je n'ai point la bassesse de vouloir priver les autres du bonheur, parce que je n'en puis pas jouir : ne me redoutez point ; je n'ai aucune prétention sur miss Portman. Je suis engagé avec une autre femme ; dans peu de jours vous entendrez parler de mon mariage.

M. Vincent jeta le pistolet, et serrant la main d'Hervey :

— Pardonnez-moi, lui dit-il, tout ce que le désespoir m'a dicté : votre cœur est trop généreux ; mais vous êtes venu trop tard : je suis ruiné ; j'ai perdu tout

espoir. Ses yeux alors s'arrêtèrent sur son pistolet : il garda un morne silence.

Tout ce que vous avez souffert cette nuit, lui répondit Clarence, était nécessaire pour assurer votre bonheur à l'avenir.

Mon bonheur ! s'écria M. Vincent, il n'en est plus pour moi. Ma folie l'a détruit, les remords me tourmentent vainement : la prudence est trop tardive. Savez-vous, dit-il, en le regardant fixement, que, semblable aux mendians, je ne possède plus rien sur la terre? Allez, dites à Bélinde que je ne mérite plus son estime ; dites-lui qu'elle m'oublie, qu'elle me méprise, qu'elle me déteste. Dites-lui qu'elle se réjouisse d'avoir échappé au malheur de devenir la femme d'un joueur.

Je lui dirai, si vous voulez, lui répondit Clarence, que vous avez acheté cher l'expérience.

A quoi me servira-t-elle? interrom-

pit Vincent; rien ne pourra me sauver.

Jurez-moi solennellement, pour l'amour de Bélinde, lui dit Hervey, que jamais vous ne jouerez, et je vous rendrai la fortune et le bonheur.

Vincent, hors de lui-même, fit avec transport ce serment, et Clarence lui révéla le secret de la table de creps.

Ayant le pouvoir, ajouta-t-il, de confondre publiquement mistriss Luttridge, je suis sûr qu'elle vous rendra tout ce qu'elle vous a volé, et qu'elle craindra de s'exposer à la rigueur des lois: demain j'irai chez elle, et je finirai vos tourmens.

O le plus généreux des hommes! s'écria Vincent; comment pourrai-je vous exprimer toute ma reconnaissance?

Adieu, lui dit Clarence, j'ai réussi; je voulais que le mari de Bélinde fût mon ami. Il ferma la porte, et, content de lui-même, il partageait le bonheur de l'homme qu'il venait d'arracher au dé-

sespoir. O combien la providence a été sage, en attachant de si doux plaisirs à la bienfaisance !

CHAPITRE XXIX.

LE JUIF.

Dans le silence de la nuit, lorsque Clarence ne sentit plus l'enthousiasme de la générosité, les mots échappés à Vincent dans son désespoir, *Bélinde vous aime*, revinrent à son esprit. Il s'efforça de bannir cette pensée trop flatteuse, et il voulut se persuader que ces mots n'avaient aucun fondement, et qu'ils étaient seulement dictés par la jalousie. Il réfléchit à la tristesse de Virginie, se répéta que ses engagemens avec elle étaient inviolables, et jura de nouveau de servir son rival. Le lendemain,

avant deux heures, M. Vincent reçut la lettre suivante:

« Vous trouverez ci-incluse la recon-
« naissance de mistriss Luttridge, qui
« prouve que vous ne lui devez rien.
« Je n'ai point parlé de l'argent que vous
« lui avez déjà payé. La dame s'est trouvée
« mal; mais je ne me suis point laissé
« toucher: le mari me demande raison;
« je serai à ses ordres quand toute l'affaire
« sera rendue publique. J'aurais été vous
« voir ce matin, si je n'étais pas occupé
« avec des avocats, et de tous les prépa-
« ratifs d'un mariage.

« Votre sincère ami,

« CLARENCE HERVEY. »

A la lecture de cette lettre, Vincent, ivre de joie, répéta son serment de ne plus jamais jouer. Impatient de voir Bé-linde, et abandonnant son cœur à la gé-

nérosité et à la reconnaissance, il résolut de ne lui rien cacher, de lui faire connaître tous ses torts, et tout ce qu'il devait à Clarence. Il allait partir pour Twickenham, lorsque son oncle l'envoya chercher, pour causer avec lui d'affaires relatives aux Indes occidentales.

Il reçut chez son oncle une lettre de Bélinde, qui lui annonçait que lady Delacour arriverait le lendemain à Berkeley-Square, et qu'elle y passerait une semaine, pour voir mistriss Mangaretta Delacour.

Lady Delacour voyait avec chagrin la froideur de Bélinde pour Hervey, et la manière dont elle favorisait M. Vincent.

En arrivant à Londres, elle vint dans la chambre de Bélinde, avec l'air le plus satisfait.

Grande nouvelle! grande nouvelle! ma chère, s'écria-t-elle, n'avez-vous pas entendu du bruit sur la place?

Oui; mais Mariette a appaisé ma cu-

riosité en me disant qu'il n'était causé que par deux chiens.

— Il est vrai; mais que direz-vous si ce combat entre deux chiens a fini par un duel entre deux hommes?

Il me semble que ce malheur vous réjouit extrêmement, dit Bélinde; mais qu'avez-vous entendu dire de M. Vincent?

Que miss Annabella Luttridge, répondit lady Delacour, se meurt d'amour pour lui, ou pour sa fortune; que M. Vincent, tout parfait qu'il est, a peut-être été flatté par cette préférence, et y a répondu, et que s'étant trop avancé, lorsqu'il a voulu se dégager, il s'est attiré la colère de la tante. Il est certain qu'il y a eu une querelle; car Juba a dit à Mariette que son maître jurait qu'il ne retournerait point chez mistriss Luttridge, et qu'il lui avait donné l'ordre d'aller rechercher son chien. Miss Annabella l'a remis au nègre, en lui disant

de prier M. Vincent d'ôter lui-même le collier de son chien ; peut-être, ma chère, serez-vous aussi simple que Juba, et ne suspecterez-vous aucune finesse dans ce message. Miss Luttridge, connaissant l'attachement de Juba pour vous, n'a point voulu le charger de ses billets doux, elle les a confiés au collier de Tomy. Chemin faisant, le digne ambassadeur a rencontré, dans Berkeley - Square, sir Philip Baddely et son chien : ils se sont pris de dispute ; dans la fureur du combat le collier de Tomy s'est défait ; sir Philip s'est saisi du papier qui y était attaché ; le nègre a voulu le lui arracher, le baronnet l'a menacé ; Tomy est venu au secours de Juba, et sir Philip s'est réfugié enfin dans la boutique du libraire. Le pauvre Juba l'a poursuivi, et le voyant lire le billet de miss Luttridge, il l'a réclamé avec courage, comme appartenant à son maître. Un homme qui était là a pris aussitôt son

parti. Dans ce moment, lord Delacour, qui regardait la bataille de sa fenêtre, est descendu chez le libraire, et, comme vous le croyez bien, a pris la défense de Juba; sir Philip a jugé à propos alors de céder, et il s'est retiré en jurant, comme à l'ordinaire. Lord Delacour, qui est aussi humain que juste, touché de voir le pauvre nègre blessé et souffrant, l'a fait porter chez lui, et l'a confié aux soins de lady Boucher. Quant à votre ami, M. Vincent, je voudrais le savoir à la Jamaïque, depuis que je n'ai plus de raison de le soupçonner d'être joueur.

Bélinde voulut faire expliquer cette dernière phrase à lady Delacour, et n'y put parvenir. Le soir, mylady plaisanta M. Vincent sur la belle Annabella, et il se réjouit de voir que rien de ce qui s'était passé entre lui et Clarence n'était connu. Son projet de tout confier à Bélinde devint chancelant; et, comme

toutes ses bonnes résolutions étaient plutôt l'effet de son premier mouvement que celui de ses principes, la crainte de perdre par sa sincérité le cœur de sa maîtresse lui fit oublier ce qu'il se devait à lui-même ; et il s'abandonna bassement à la dissimulation. Pour rassurer sa conscience, il pensa qu'ayant juré de ne plus jouer, il alarmerait sans nécessité Bélinde en lui parlant de son imprudence. Sa générosité fut d'abord révoltée de cacher tout ce qu'il devait à Clarence ; mais la jalousie vint combattre ce bon mouvement : cependant ce ne fut qu'avec un extrême embarras qu'il resta seul avec Bélinde ; les bontés qu'elle lui témoignait étaient pour lui autant de reproches amers ; il gardait un silence pénible.

Si j'étais d'un caractère jaloux, lui dit Bélinde, je vous reprocherais de penser à la belle Annabella.

Vous vous trompez, s'écria M. Vin-

cent d'une voix émue. Il allait tout dévoiler à Bélinde; mais, tout-à-coup changeant d'idée, il commença à défendre sa conduite avec mistriss Luttridge.

Je ne vous ai point interrompu, lui répondit Bélinde; je n'avais point besoin de vos excuses; je n'ai pas oublié votre conduite avec moi lorsque vous reçûtes cette lettre anonyme. En disant ces mots, elle lui donna la main de l'air le plus tendre; il la pressa contre ses levres, en s'écriant : Pourrais-je abuser de la confiance que vous avez en moi ?

Je me confie avec plus de plaisir, dit Bélinde, en ceux qui non seulement n'ont pas le pouvoir, mais n'ont pas la possibilité de me tromper; mais, observant l'excessive agitation de M. Vincent, sa gaieté l'abandonna.

Vous n'êtes pas bien; qu'avez-vous donc ? s'écria Bélinde. Vous est-il arrivé quelque malheur ? Ne persistez pas dans ce pénible silence; parlez-moi comme

à votre amie, avec votre sincérité ordinaire.

— De la sincérité! ô Bélinde! mais si elle me devient fatale, si elle me coûte le bonheur de la vie, si elle me prive de votre amour? Il est vrai; j'ai quelque chose à vous confier.

Bélinde le regardant avec terreur : Est-ce un malheur ou un crime? demanda-t-elle.

Ce n'est pas un crime, répondit Vincent.

Alors, dit Bélinde, pourquoi avoir l'injustice de craindre qu'un malheur influe sur mon sentiment?

Vous êtes un ange! s'écria Vincent. Avant-hier je fus privé, par la fraude et la perfidie d'une personne, de presque toute ma fortune; jugez de mon malheur!....

Je ne suis pas assez romanesque pour croire, lui dit Bélinde, qu'on puisse être heureux en étant sans fortune; mais sans

doute vous n'êtes pas ruiné entièrement ? Je saurai me faire des privations : je pense comme Johnson que le malheur est de desirer ce qui n'est point nécessaire au bonheur.

M. Vincent, ravi, exprima son admiration et sa reconnaissance.

Vos louanges, loin de me plaire, m'offensent, lui dit Bélinde : êtes-vous surpris que j'aie agi comme vous auriez fait à ma place ? Pourriez-vous croire que je vous abandonnasse dans votre malheur ? C'est assez de voir votre confiance trahie une fois, celle en qui vous avez placé votre bonheur ne vous trahira pas, lui dit Bélinde avec sensibilité. Rassurez-vous donc, continua-t-elle, et expliquez-moi ce qui vous est arrivé.

Généreuse, charmante, adorable Bélinde ! ma fortune n'est point perdue : vous le savez, la ruse est permise en amour ; tout ceci n'était qu'un

stratagème pour exciter votre compassion.

Votre conduite me peine, lui dit Bélinde avec l'air le plus sérieux; je croyais avoir votre estime, et n'avoir pas besoin de subir des épreuves.

M. Vincent n'osa point achever l'aveu de sa conduite, il n'eut pas le courage d'accroître son chagrin, et l'arrivée de lady Delacour vint à propos le tirer d'embarras. La conversation fut générale le reste de la soirée, et il partit en se persuadant avec joie qu'il était nécessaire qu'il reculât toute explication; il eut même l'idée de la supprimer entièrement; il comptait sur la discrétion de Clarence; il savait que mistriss Luttridge garderait le silence pour son propre intérêt, et que ni lady Delacour, ni Bélinde, n'avaient aucune liaison avec sa société. Le lendemain miss Portman, en voyant la tristesse de M. Vincent, fut adoucie par le chagrin qu'il exprimait de

lui avoir déplu; elle se reprocha la dureté avec laquelle il lui avait parlé la veille, excusa une erreur qu'elle croyait trop punie, et M. Vincent reçut son pardon. Il s'occupa des préparatifs de ses noces avec une extrême agitation, remettant de jour en jour à ouvrir son cœur à l'aimable Bélinde.

La veille du jour fixé pour son mariage, M. Vincent alla chez Gray pour acheter quelques présens qu'il destinait à Bélinde; lord Delacour parlait à Gray d'une bague de diamans qu'il lui avait commandée; sir Philip Baddely et M. Rochefort arrivèrent dans la boutique. M. Vincent ne l'avait pas encore vu: Lord Delacour, pour l'empêcher de se battre pour un aussi peu digne sujet qu'Annabella Luttridge, avait positivement refusé de dire à M. Vincent ce qu'il avait su de la conduite de sir Philip avec son nègre. Le bijoutier, en nommant M. Vincent tout haut, le fit connaître à sir Philip, qui dit

aussitôt à Rochefort que c'était le maître du nègre. Malheureusement Vincent l'entendit, et il demanda à lord Delacour si c'était là le gentilhomme qui s'était si mal conduit envers son domestique. Lord Delacour lui répondit qu'il devait s'en inquiéter peu, et qu'il était trop prudent pour commencer une querelle la veille de son mariage. S'il vous provoque, vous pourrez lui répondre; mais, pour l'amour du ciel, ne commencez pas l'attaque.

L'impétuosité de Vincent ne put être calmée; ils se battirent. Le baronnet perdit un doigt, et M. Vincent reçut une blessure dans le côté, qui, sans mettre en danger sa vie, l'obligea à garder la chambre plusieurs jours. La vive impatience qu'il éprouvait augmenta sa fièvre, et retarda sa guérison et son mariage.

Lady Delacour ne cacha pas sa satisfaction de voir cette union retardée.

Quand l'inquiétude de Bélinde pour M. Vincent fut calmée, elle questionna lord Delacour sur tout ce qui s'était passé, afin de juger de la conduite de son amant; et lord Delacour, qui était la franchise même, confessa que M. Vincent avait montré plus de vivacité que de sagesse, et plus de courage que de prudence. Lady Delacour vit avec plaisir l'air sérieux de Bélinde à ce récit.

Dès que M. Vincent se crut en état de marcher, il quitta sa chambre sans attendre l'ordre du médecin, en disant à Juba d'avertir le docteur qu'il n'avait plus besoin de lui.

Il rassembla son courage en allant chez Bélinde, pour lui apprendre enfin tout ce qu'il lui cachait depuis si long-temps. Il était au bas de l'escalier lorsqu'il fut frappé par le son d'une voix qu'autrefois il ne craignait pas d'entendre; c'était celle de M. Percival. Pour la première fois il eût voulu se cacher à son ami: in-

terdit et honteux, il retourna précipitamment dans sa chambre, se jeta dans un fauteuil, et attendit avec agitation l'arrivée de M. Percival. Au bout de quelque temps, ne le voyant pas entrer il sonna, et on lui dit que l'ayant vu sortir de sa chambre son nègre avait renvoyé M. Percival; qu'il avait laissé une lettre dont il reviendrait chercher la réponse à huit heures du soir. Vincent se réjouit de ce court répit.

Hélas! s'écria-t-il, combien je suis changé!

Il était loin de prévoir les nouveaux embarras qui l'attendaient. Voici la lettre de M. Percival:

Mon cher Vincent,

« Ne suis-je pas un homme heureux de trouver un ami dans mon pupille? mais j'ai peu de temps pour vous exprimer mes sentimens pour vous. Vous êtes si riche et si prudent, qu'une demande

d'argent ne peut pas vous effrayer. Le cousin de lady Anne, M. Carysfort, est mort; je suis tuteur de ses fils, qui sont mal partagés du côté de la fortune. Je viens de réussir heureusement à placer le cadet dans une bonne maison de commerce; mais 15,000 livres me sont nécessaires pour l'établir. Je suis obligé d'avoir recours à vous; vous trouverez ci-inclus le billet que vous me fîtes l'été dernier en achetant le petit bien de Juba. Je sais que vous avez toujours chez vous le double de la somme que je vous demande; ainsi je ne fais point de cérémonie: si vous pouvez, comptez-moi ce soir ces 10,000 livres, car je desire retourner à Oakly-Parck le plus tôt possible. »

Votre sincère ami,

HENRY PERCIVAL.

M. Vincent avait payé à mistriss Luttridge cet argent destiné à acquitter sa dette envers M. Percival; il en attendait

des Indes occidentales, dans quelques semaines; mais il lui en fallait sur-le-champ: il résolut donc d'en emprunter. Le juif auquel il s'adressa n'eut pas plutôt découvert combien il était pressé d'avoir cette somme, que ses demandes devinrent exorbitantes. M. Vincent impatient de terminer, conclut le marché le plus désavantageux pour lui. Le juif promit d'apporter les 10,000 livres à cinq heures du soir; mais il en était près de sept lorsqu'il arriva, et il était si vétilleux et si circonspect en lisant et signant les billets et en comptant l'argent, qu'avant qu'il eût fini on vint avertir de l'arrivée de M. Percival. Vincent renvoya le juif dans la chambre voisine en lui défendant de se montrer jusqu'à ce qu'il l'eût appelé. Quoique M. Percival n'eût aucun soupçon de tout ce qui se passait, il fut frappé du trouble dans lequel il trouva son jeune ami. M. Vincent lui parla aussitôt de son duel et du

retard de son mariage ; et M. Percival, croyant que c'étaient là les causes de son agitation, s'efforça de changer de conversation, et lui parla de l'affaire qui l'amenait de Londres. J'espère, dit-il, en observant que l'embarras de M. Vincent augmentait, que je ne vous gêne point en vous demandant cet argent.

— Pas le moins du monde; si vous voulez m'attendre ici un moment, je vais passer dans la chambre voisine, et vous le rapporter aussitôt.

On entendit alors beaucoup de bruit; c'étaient les voix de Juba et de Salomon le juif, qui se disputaient. M. Vincent avait envoyé Juba en commission pendant qu'il était enfermé avec le juif; Juba, de retour, revint dans la chambre à coucher de son maître pour y lire une lettre qu'il venait de recevoir de sa femme. D'abord il n'apperçut pas le juif qui s'était caché; mais, l'entendant respirer, il fut frappé de voir les pieds d'un homme paraître

dessous les rideaux de la fenêtre. Quoique superstitieux, Juba ne manquait pas de courage, un voleur ne lui faisait pas la même peur qu'une sorcière; avec une présence d'esprit digne d'un aussi grand danger, il prit un pistolet qui était sur la cheminée, et marchant bravement à l'ennemi, il saisit le juif à la gorge en s'écriant:

Vous mort, si volez mon maître.

Pétrifié à la vue du pistolet, le juif voulut aussitôt expliquer qui il était; et, montrant sa bourse, il assura Juba que loin de vouloir prendre de l'argent à son maître, il lui en apportait. Juba ne voulut point le croire; il croyait son maître le plus riche des hommes; d'ailleurs, le langage du juif était tout-à fait inintelligible pour lui, et Salomon, ayant une antipathie particulière pour les nègres, ne pouvait s'empêcher de montrer par ses grimaces toute son aversion. Juba n'aurait point lâché sa proie

pour tout au monde; et, sans l'écouter davantage, il l'entraîna en présence de son maître et de M. Percival.

Il est impossible de décrire la confusion de M. Vincent, et l'étonnement de M. Percival. L'explication du juif lui apprit en un instant la vérité; et M. Vincent, incapable de prononcer un seul mot, exprima son désespoir par ses regards.

Il est inutile d'emprunter cet argent pour moi, dit M. Percival avec calme; et, si cela était, nous en trouverions, sans doute, à un intérêt plus raisonnable que celui que cet homme propose.

L'intérêt ne me fait rien, s'écria monsieur Vincent; je suis trop malheureux.

M. Percival, toujours conservant son sang froid, renvoya le juif, et, par un signe, ordonna à Juba de les laisser seuls.

— J'emprunterai l'argent dont j'ai besoin; ne craignez point mes reproches,

mon cher Vincent : je devine que vous avez perdu cette somme au jeu. Il est encore heureux que ce ne soit pas toute votre fortune. Je n'ai qu'une seule question à vous faire : de sa réponse dépend mon estime. Miss Portman est-elle instruite de ce malheur ?

— Je ne le lui ai point encore dit ; mais j'allais lui apprendre.

—Alors, M. Vincent, vous êtes encore mon ami : je sais combien un tel aveu est pénible ; mais il est nécessaire.

— Ne pouvez-vous pas, mon cher M. Percival, me sauver la honte insupportable de confesser ma propre folie ? Épargnez-moi cette mortification : portez-lui vous-même cette nouvelle, et soyez le médiateur en ma faveur.

Je le ferai avec plaisir, dit M. Percival ; j'y vais aussitôt : mais je n'espère point persuader à Bélinde que vous êtes guéri à jamais de cette passion funeste.

— En vérité, mon excellent ami, elle peut se fier à moi. J'ai senti trop d'horreur pour ma conduite; et le serment de ne plus jouer, je l'ai prononcé si solennellement, que vous pouvez répondre de moi.

M. Percival promit de plaider la cause de son ami; mais il ne put consentir à être son garant à l'avenir.

— Si j'ai de bonnes nouvelles vous me reverrez bientôt, lui dit-il; mais jamais je ne pourrai me résoudre à venir vous affliger. Il partit, laissant M. Vincent dans la plus cruelle anxiété. Juste punition de son imprudence et de sa dissimulation.

M. Percival ne revint pas; et le lendemain matin, M. Vincent reçut la lettre suivante de Bélinde.

« Vous m'avez souvent reproché de n'avoir pas pour vous cette espèce d'enthousiasme que vous croyez inséparable

de l'amour : loin de nous en plaindre, nous devons nous en réjouir aujourd'hui, puisque cela nous sauve des chagrins inutiles. Cela m'épargne le tourment de combattre une passion qui aurait été fatale à mon bonheur, et cela diminuera vos regrets de notre séparation.

« Je vous connais assez pour ne pas vous redemander la parole que je vous avais donnée. Je suis obligée d'avouer que cette union, qui me paraissait, il y a quelques jours, si desirable, ne peut plus faire le bonheur de ma vie. Votre dangereuse passion pour le plus dangereux des amusemens vient renverser toutes les idées de félicité que je m'étais formées. Je me réjouis, et pour vous et pour moi, que vous ayez conservé votre fortune; ma conduite ne pourra pas être accusée d'être la conséquence d'un sordide intérêt. J'avoue que je croyais avoir mérité votre confiance ; et je me figurais que vous n'aviez ni le pouvoir, ni la pos-

sibilité de dissimuler. J'espère que vous ne m'accuserez point de caprice : je puis vous assurer que je ne suis influencée par aucun autre sentiment que ceux que j'avoue : en renonçant à tout droit sur votre cœur, je ne veux point perdre ceux à votre estime. Ma détermination est irrévocable : j'ai cru devoir vous en faire part sur-le-champ. Comptez sur les vœux sincères que je fais pour votre bonheur : croyez à ma reconnaissance pour l'attachement que vous m'avez marqué ; et recevez les adieux de

BÉLINDE PORTMAN. »

. . . .

Peu d'heures après la réception de cette lettre, M. Vincent partit pour l'Allemagne. Voyant qu'il n'avait plus d'espoir d'être uni à Bélinde, il voulait s'éloigner d'elle le plus tôt possible. Sa conscience lui reprochait de n'avoir pas rendu à la conduite d'Hervey l'hommage

qu'il lui devait. Avant de quitter Londres, il écrivit en détail à miss Portman tout ce qui s'était passé, et chargea Juba de porter sa lettre à Bélinde. Le pauvre nègre eût bien voulu accompagner son maître dans son exil; mais M. Vincent ne le lui permit pas. Allez, lui dit-il, retournez avec votre femme, et soyez heureux.

Le pauvre nègre remit la lettre de son maître à Bélinde, sans parler, mais en fondant en larmes.

Bélinde fut profondément touchée de la sensibilité de ce fidèle serviteur, qui lui rappela les traits les plus aimables du caractère de son maître pendant le temps qu'elle avait passé avec lui à Oakly-Parck. Elle ne put lire sa lettre sans une grande émotion. Elle était écrite avec le sentiment le plus profond, mais sans un mot de plainte; et elle sentit et apprécia la manière généreuse dont il parlait de Clarence Hervey. Quoiqu'elle

éprouvât une véritable peine de cette séparation, la raison et la prudence, qui avaient dicté sa décision, la soutinrent dans sa résolution : et comme elle n'avait jamais eu de passion pour M. Vincent, et que son affection pour lui était toute fondée sur l'estime et sur la raison, le temps et l'approbation de lady Anne Percival rendirent peu à peu le calme à son ame.

CHAPITRE XXX.

NOUVELLES.

Lady Delacour se réjouit du départ de M. Vincent, et elle se glorifia devant Bélinde d'avoir su le juger mieux que ne l'avait fait lady Anne. Bélinde la défendit, et témoigna la reconnaissance qu'elle devait à M. Percival. Lady Delacour prétendit qu'elle devait étendre cette reconnaissance sur Juba et Salomon; et commença à louer Bélinde de sa conduite dans toute cette affaire. A ces éloges, elle fit succéder celui de M. Hervey, ajoutant qu'elle espérait qu'elle penserait quelquefois à lui.

Pas plus qu'à un autre, répondit Bélinde. Plaisantez-moi tant que vous voudrez, chère mylady; je vous assure que je vous ai dit la simple vérité.

— Je ne puis vous soupçonner de dissimulation; cependant, répondez-moi: Si Clarence Hervey était à vos pieds, à présent, le repousseriez-vous?

— Le repousser! Non; mais je ne répondrais point à ses avances.

Vous le refuseriez! interrompit lady Delacour, en la regardant avec indignation.

— Je ne vous ai pas dit cela, je crois.

— Vous l'accepteriez donc?

— Je ne vous ai pas dit cela non plus, j'en suis sûre.

— Oh! je le vois; vous lui diriez que vous voulez réfléchir.

— Peut-être.

Oh bien, repris lady Delacour, tout ce que je vous demande c'est de vous ressouvenir de ce que vous venez de dire, si jamais vous êtes mise à l'épreuve. Pour être philosophe, il faut surtout être conséquent.

— Heureusement pour ma *philoso-*

phie, je n'ai point à redouter ce combat.

— Je pourrais à présent faire valoir contre vous les argumens de M. Percival sur les premières amours.

— Comment, contre moi?

— Oui. Ils peuvent être appliqués aux secondes comme aux premières.

Bélinde prit un livre, et lady Delacour garda le silence pendant quelques momens. Elle le rompit bientôt en s'écriant :

— Si Clarence Hervey n'était pas le plus entêté des hommes, il pourrait être le plus heureux. Oh! combien je hais Virginie! Je suis sûre que Clarence ne peut pas l'aimer.

Parce que vous ne l'aimez pas, et parce que vous ne la connaissez pas, dit Bélinde.

— En dépit de toute votre générosité, ma chère, je me figure ce qu'elle doit être. Je remuerai le ciel et la terre pour rompre cet absurde mariage.

Oh ciel! s'écria Bélinde, que prétendez-vous faire? Je vous en conjure, si vous vous intéressez le moins du monde à mon honneur et à mon bonheur, gardez-vous d'agir!

— Reposez-vous sur moi, ma chère; je n'agirai jamais contre cette délicatesse d'ame, cette dignité de caractère que j'admire et que j'aime autant que Clarence Hervey. Lady Anne Percival ne serait pas plus soigneuse d'observer les convenances que je ne le suis pour mes amis, et, depuis ma conversion, j'espère, pour moi-même. En disant ces mots, elle sonna, demanda sa voiture, et quitta Bélinde en la priant de compter sur sa prudence.

Lady Delacour passa la matinée hors de chez elle; et, à son retour, contre son ordinaire, elle ne parla point à Bélinde de ce qui l'avait occupée. Bélinde était loin de se fier à la raison de son amie.

Vous m'avez reproché, mylady, lui dit-elle en riant, de manquer de curiosité; vous m'avez complétement guérie de ce défaut : jamais femme ne fut plus curieuse de savoir ce qui cause votre secrète agitation.

—Un peu de patience, et vous saurez tout le mystère : dites-moi seulement si vous êtes brouillée avec l'amour à tout jamais.

— Je ne puis répondre pour l'avenir; mais, à présent, il m'est tout-à-fait étranger.

— Vous avez un cœur ?

— Mais, je l'espère.

— Ainsi, vous ne pouvez exister sans amour.

Lady Boucher et mistriss Mangaretta Delacour arrivèrent pour dîner, ce qui interrompit la conversation.

A dîner, la douairière, voulant fixer l'attention de la compagnie, s'écria :

Enfin M. Hervey est marié !

Marié! répéta lady Delacour en regardant tour-à-tour lady Boucher et Bélinde; en êtes-vous sûre?

— Je le sais positivement; il s'est marié hier chez sa tante lady Alméria, à Windsor, — avec miss Hartley. En vérité, c'est un mariage bien extraordinaire pour Clarence! Cette fille a été sa maîtresse pendant quelques années; je suis sûre que personne ne voudra la voir. Lady Alméria est désolée; elle n'a pu obtenir de son frère l'évêque qu'il les unisse.

— Je croyais l'évêque à Spa.

Vous vous trompez, reprit la douairière; je suis certaine que l'évêque a refusé de voir son neveu. Je plains ce pauvre Clarence d'avoir été entraîné dans une telle affaire; c'est sans doute la fortune qui l'a engagé à passer par-dessus la réputation. M. Hartley menaçait d'emmener sa fille aux Indes.

Vous êtes mal informée, ma chère lady Boucher, dit lord Delacour; Cla-

rence Hervey n'est pas homme à se marier pour la fortune ; son ame est trop noble et trop généreuse.

Je suis tout-à-fait de votre avis, mylord, reprit lady Delacour.

De l'avis de mylord ! s'écria la douairière : en vérité, rien n'est plus extraordinaire ! mais qui a donc pu engager M. Hervey à ce mariage ?

Ma chère lady Boucher, dit mistriss Mangaretta Delacour, qui jusqu'alors avait gardé le silence, on a calomnié miss Hartley ; elle n'a jamais été la maîtresse de Clarence.

— Vous êtes très-charitable, mistriss Delacour ; mais je parle d'après une vieille expérience : vous pouvez m'en croire, personne ne verra la nouvelle mariée, personne ne la jugera comme vous.

Alors la douairière et tout le reste de la compagnie continuèrent à s'égayer aux dépens de Clarence. Lady Delacour les

laissa causer, afin d'examiner Bélinde sans distraction. Elle fut impatientée du sang froid qu'elle conservait. Enfin, lasse de tous les propos qui se tenaient, mistriss Mangaretta demanda encore à lady Boucher si elle était bien sûre de sa nouvelle.

— La chose n'est pas douteuse, madame; c'est le suisse de lady Newland qui l'a dit à la femme-de-chambre de lady Singleton.

Cette nouvelle a passé par trop de bouches pour qu'on puisse y ajouter foi, répondit lady Delacour.

J'ai vû miss Hartley il y a deux heures, dit mistriss Mangaretta, et elle n'était point mariée.

Point mariée! s'écria la douairière avec terreur.

Elle dîne actuellement, avec son père, chez moi, dit mistriss Delacour, et Clarence Hervey est, je crois, à Windsor, chez sa tante, qui a un accès de goutte.

Vous voyez que les personnes qui vivent peu dans le monde savent quelquefois les nouvelles très-sûrement.

Quand donc M. Hervey reviendra-t-il de Windsor? dit l'incorrigible douairière.

Demain, madame, répondit mistriss Delacour; et comme, sans doute, vous verrez beaucoup de monde ce soir, j'espère que vous serez assez charitable pour contredire l'atroce calomnie qui répand que miss Hartley a été la maîtresse de Clarence.

—Il faut cependant qu'il y ait de bonnes raisons pour que cette jeune personne ne soit pas mariée. De quel côté le mariage a-t-il été rompu?

D'aucun, répondit mistriss Mangaretta Delacour.

Alors, la chose se fera donc? Quel jour aura-t-il lieu? dit lady Boucher.

Un des jours de la semaine, répondit mistriss Mangaretta, pour se moquer de la curiosité de ceux qui l'entouraient.

La douairière se consola en continuant à lancer les sarcasmes les plus méchans contre Clarence et miss Hartley, assurant que le silence de lady Delacour devait être interprété en faveur de son avis.

Pour miss Portman, il n'est pas étonnant qu'elle ait été muette, ajouta-t-elle, je suis même encore étonnée de sa gaieté après la mauvaise tournure qu'ont prise ses affaires avec M. Vincent. Je sais de bonne part que M. Percival a refusé son consentement à son pupille, et l'a fait partir pour l'Allemagne. Sans doute sir Philip Baddely finira par être choisi. Si ce mariage se conclut, mistriss Stanhope pourra être appelée *la ressource universelle*, car ce sera la septième de ses nièces qu'elle aura établie. Mais regardez comme mistriss Delacour paraît occupée avec miss Portman dans le cabinet de trictrac; peut-être lui propose-t-elle d'épouser le vieux M. Hartley; il n'y aurait rien d'impossible.

Mistriss Mangaretta, sans s'occuper de la curiosité qu'elle avait inspirée, causait en effet avec Bélinde.

Ma chère miss Portman, lui dit-elle, vous êtes si bonne, que j'ose vous prier de servir un de mes amis qui a toujours été un de vos admirateurs.

Si la chose m'est possible, j'en serai charmée, dit Bélinde; mais, dites-moi de qui vous voulez parler.

De M. Hervey. Vous saurez, continua mistriss Delacour en feuilletant un paquet de lettres, si vous voulez bien lire ce papier, tout ce que souffre le pauvre M. Hartley. Il aime sa fille à la folie; et, après l'avoir retrouvée si heureusement après une longue recherche, il est le plus malheureux des hommes. Parmi toutes les calomnies qu'on répand sur son compte, vous voyez, par les discours de lady Boucher, qu'on dit que Virginie, au lieu d'être la pupille de Clarence, a été sa maîtresse. L'idée que

la réputation de sa fille est détruite met M. Hartley au désespoir. Dès que j'ai reçu cette lettre, j'ai envoyé chercher cette jeune personne et sa gouvernante; mais je ne suis qu'une vieille femme contre une confédération de méchans. Je voudrais que lady Delacour vînt s'unir à moi. Virginie est pour quelques jours dans ma maison; je voudrais obtenir de mylady qu'elle vînt avec vous la voir, tout le monde alors suivrait son exemple. Il y a bien des gens qui ne sont méchans que par peur. Avez-vous le courage, ma chère miss Portman, d'être la première à faire une bonne action. Je serais désolée de vous demander une chose peu convenable; mais tout ce que je desire est d'avoir votre suffrage en faveur de Virginie : la prudence de Bélinde et sa sagesse sont si connues ! je suis fermement convaincue que lorsque vous la verrez, vous partagerez l'opinion que j'ai de cette intéressante enfant.

Je vous assure, mistriss Delacour, répondit Bélinde, que vous avez employé beaucoup trop d'éloquence....

Je suis fâchée, interrompit mistriss Delacour en se levant, de voir que j'ai offensé miss Portman : la connaissance que j'avais de son caractère me faisait peu craindre ce refus.

Mais je ne vous ai point refusée, dit Bélinde; je vous disais seulement que vous aviez employé beaucoup trop d'éloquence pour me persuader une chose sur laquelle je pense absolument comme vous. Je suis prête à faire tout ce qui vous conviendra.

Je suis une vieille folle, et vous êtes la plus charmante et la plus généreuse des femmes, répondit mistriss Delacour; je vous remercie mille fois.

Vous ne devez pas m'en avoir d'obligation, dit Bélinde; après la réponse que vous avez faite à lady Boucher, il est impossible d'ajouter foi à ces propos.

C'est impossible à vous, reprit mistriss Mangaretta; vous m'avez convaincue, ainsi que lady Anne, que l'indulgence ne se trouve que dans la vertu. J'admire votre courage d'oser venir défendre l'innocence.

Je n'ai point de droit à votre admiration, répondit Bélinde, car je vous avoue franchement que je n'aurais point de courage si je voyais du danger dans cette démarche. Je ne crois pas qu'une jeune femme doive hasarder sa propre réputation pour préserver celle d'une autre. Je n'ai point encore assez de confiance dans la mienne pour oser lutter contre l'opinion; c'est le devoir d'une femme comme mistriss Delacour, qui est au-dessus des traits de la calomnie, de défendre l'innocence opprimée; mais pour Bélinde, loin d'être du courage, ce serait de la présomption et de la témérité.

Lorsque la compagnie se fut retirée,

lady Delacour parut aussi surprise que charmée de la vivacité avec laquelle Bélinde la pressa de se rendre au desir de mistriss Delacour; elle profita de la générosité de Bélinde.

Elle parut préoccupée toute la soirée, causa beaucoup tout bas avec mistriss Mangaretta, sans que Bélinde pût savoir le sujet de leur conversation, et le lendemain matin, de bonne heure, elle demanda ses chevaux, et partit avec miss Portman pour se rendre chez mistriss Delacour.

CHAPITRE XXXI.

CONCLUSION.

A MESURE que la voiture approchait de la maison de mistriss Mangaretta, Bélinde sentait son trouble augmenter; son cœur battait vivement, et elle était si agitée, qu'elle avait oublié sa curiosité.

Cependant lady Delacour l'observait attentivement; son visage était radieux et son impatience d'arriver était extrême. La voiture s'arrêta enfin, les dames descendirent, et reçurent l'accueil le plus flatteur de mistriss Delacour. Elle les conduisit aussitôt dans un salon où était Virginie. Bélinde fut extrêmement surprise en voyant miss Hartley se jeter dans les bras de lady Delacour, avec l'air de la connaître. Mylady l'embrassa, lui

dit quelques mots à l'oreille, et prenant le bras de M. Hartley, elle l'entraîna dans le cabinet de mistriss Mangaretta. Je vous laisse avec Bélinde, dit-elle à Virginie; votre cœur et votre esprit la jugeront.

Virginie vint s'asseoir entre Bélinde et mistriss Delacour; ses yeux étaient remplis de larmes. Il régna un silence parfait pendant quelques momens.

Miss Hartley, vous voyez la meilleure des femmes, s'écria mistriss Mangaretta, et, si vous la connaissiez vous ne pourriez vous empêcher de l'aimer.

Virginie considérait Bélinde d'un air naïf et curieux : elle lui prit la main, et sans retenir ses pleurs, elle dit :

Si je la connais, oh! oui, madame; mais j'avais besoin de la voir. — Je sais combien je vous dois de reconnaissance, continua-t-elle en s'adressant à Bélinde; mistriss Mangaretta ne m'a pas laissé ignorer toute votre générosité pour moi. — O mon

Dieu! s'écria-t-elle en joignant les mains et levant ses yeux au ciel, — j'avais le cruel pressentiment qu'il la sacrifiait pour moi! — Chère miss Portman, comme j'ai besoin que vous m'aimiez! Vous ne savez pas combien je suis malheureuse! — C'est vous qui méritez le bonheur; — oh! j'en ai la conviction, — vous le trouverez. —

Bélinde ne pouvait comprendre ce qu'elle entendait; son ame était entraînée vers Virginie. — Sa figure, ses manières, son aimable ingénuité la charmaient : se persuadant que les pleurs et les idées mélancoliques de Virginie étaient causés par les atroces méchancetés qu'elle avait entendues la veille, elle lui dit, en la serrant contre son cœur :

Vous êtes un ange; le monde n'est point digne de vous; pourquoi le redouter? Vous n'avez qu'à vous montrer, non pour vous justifier, mais

pour vous faire admirer, pour vous voir adorée.

Adorée ! je n'y dois pas prétendre ; non, miss Portman, non, il ne faut pas me louer, il faut me donner du courage.

De grace ! mistriss Delacour, continua-t-elle en s'adressant à mistriss Mangaretta, conduisez-moi près de mon père; il faut absolument que je lui parle devant mylady. Mon parti est pris, je ne dois plus perdre un instant.

Elle se leva aussitôt avec une dignité et une fermeté qui inspirait le respect ; car il ne diminuait en rien sa charmante modestie. Mistriss Mangaretta ouvrit la porte du cabinet, où lady Delacour lisait à M. Hartley les lettres de Clarence : Virginie se précipita aux pieds de son père.

De grace, ne me refusez pas, lui dit-elle ; emmenez-moi avec vous dans les Indes, laissez-moi consacrer ma vie à

soigner mon père : là personne ne me calomniera, je pourrai toujours penser à lui, et, quand je le saurai heureux, je supporterai la vie. Oui, je la supporterai avec plaisir si je puis embellir la vôtre, mon père. Ah! partons le plus tôt possible, je vous en supplie.

Tu seras malheureuse, répondit M. Hartley, en inondant de larmes le front de sa fille. Ah! pourquoi ne m'as-tu pas laissé conclure cet hymen que je desirais tant.

Ne le regrettez pas, mon père, reprit Virginie; j'aime Clarence, (elle rougit en prononçant son nom) oh! je l'aime bien plus que moi-même; je le voyais triste et rêveur quand je le lui répétais; il me disait : Virginie, vous croyez m'aimer; mais votre imagination trompe peut-être votre cœur. Elevée dans la solitude la plus entière, défiez-vous du premier élan de votre sensibilité. Je pleurais; il me voyait malheureuse quand il

me suppliait de le regarder comme un ami; il souffrait de ma peine, et quand on s'est plu à me calomnier dans le monde, lorsqu'il m'a vu au désepoir, il m'a juré qu'il serait mon époux. Oh! je veux lui rendre son serment; Bélinde mérite son cœur bien mieux que moi. Comme il m'en parlait avec feu! Je le vois, ses louanges n'étaient point exagérées; qu'il soit heureux avec elle, je sens que je n'ai plus d'autre desir.

J'admire ton courage, lui dit M. Hartley; mais je n'en ai pas tant que toi. L'idée de te voir malheureuse n'est pas supportable pour moi!

Virginie jeta un cri, et s'évanouit dans les bras de lady Delacour, en voyant entrer Clarence.

Bélinde, mistriss Mangaretta et mistriss Ormond accoururent au secours de miss Hartley. Mistriss Ormond plaignit sa pauvre enfant, assurant qu'elle avait bien prévu qu'elle serait malade après

avoir passé toute la nuit à pleurer. Bélinde lui prodigua les plus tendres soins : elle était loin de se douter qu'elle fût la cause des souffrances de Virginie. Elle revint à elle, et s'adressant à Bélinde : Promettez-moi de ne pas me refuser ce que je vais vous demander, lui dit-elle ; donnez-moi votre main ; (elle la serra contre son cœur) et saisissant celle de Clarence, elle la joignit avec force à celle de Bélinde. Vous avez été créés l'un pour l'autre, tous deux vous êtes parfaits ! s'écria-t-elle ; vous vous aimez, laissez-moi vous voir heureux !

Le trouble de miss Portman lui ôta la faculté de répondre ; elle regardait tour-à-tour Clarence et Virginie, et des larmes roulaient dans ses yeux.

Qu'entends-je ? dit Clarence ; Virginie, est-ce vous qui parlez ? Vous avez reçu mes sermens, vous avez toute ma tendresse.

Et Bélinde a tout votre amour, reprit

Virginie. Lady Delacour m'a ouvert les yeux; je lui dois plus que la vie, je lui dois votre bonheur.

Qu'avez-vous fait, madame ? s'écria Bélinde en s'adressant à lady Delacour. Vous m'avez trahie! voyez les pleurs de Virginie; oh! pouvez-vous vous pardonner de l'avoir affligée ? pouvez-vous croire que je profite jamais de son malheur? Non, non; recevez pour jamais les adieux de Bélinde.

Lady Delacour, frappée de la fermeté de Bélinde, touchée de l'état de Virginie, avait perdu toute sa légéreté.

En voulant votre bonheur, vous aurais-je tous rendus malheureux! dit-elle, en fondant en pleurs.

Mon parti est irrévocablement pris, ajouta Virginie; je m'embarquerai demain avec mon père. Il sait qu'il y a un vaisseau prêt à partir. Les affaires de mon père l'appellent dans les Indes. Je serai sa compagne de voyage. Il ne tiendra

qu'à vous, chère Bélinde, ainsi qu'à Clarence, d'adoucir pour moi l'amertume de l'absence. C'est en me donnant souvent de vos nouvelles, en m'apprenant que votre union vous rend aussi heureux que je le desire.

On eut de la peine à ramener Bélinde et à la réconcilier avec lady Delacour: mais les sentimens de Clarence éclatèrent enfin malgré lui; il la conjura à genoux de ne pas lui faire perdre en un moment et son amie et son amante. On devine sans peine qu'un heureux mariage précéda d'heureux jours. Nous supprimerons tous les détails de ce dénouement fortuné.

Le secret d'ennuyer est celui de tout dire. Le mariage se fit à Oakly-Parck; le souvenir de Virginie fut béni, mais vint seul obscurcir la gaieté générale. Lady Delacour, avec son époux et sa fille, jouit du bonheur de Bélinde. Elle se chargea d'en instruire mistriss Stan-

hope, et elle dit aux lecteurs qui s'amuseront de cet ouvrage :

Que votre esprit trouve la morale de cette histoire, et que votre cœur en profite.

FIN.



TABLE DES CHAPITRES DU TOME QUATRIÈME.

FIN DE LA TABLE.

